

Damien et Ramona

Éric de Bellefonds

Damien et Ramona

Quand Ramona stationna sa voiture décapotable dans le stationnement de la firme de matériaux de construction, où elle était sous-directrice du département des clous, elle était déjà de mauvaise humeur. En effet, c'était ce matin-là qu'elle devait rencontrer, pour la première fois, la personne qui serait son co-équipier, en tant qu'adjoint à la sous-directrice du département des clous. Certes, cette personne serait sous ses ordres, mais il ne lui serait pas permis de la congédier à volonté. C'était le grand patron lui-même qui l'avait choisi, et c'est de lui que dépendait si cette personne restait ou non. Elle allait donc devoir s'habituer à elle. Ramona ne savait même pas si c'était un homme ou une femme, car son patron était un homme mystérieux et il aimait décider des choses au dernier instant. Ramona claqua sa portière et monta les marches du petit escalier en maugréant. Elle ouvrit la porte vitrée et entra.

- Bonjour, madame Sténat, dit-elle sans sourire à la réceptionniste derrière le comptoir.

- Bonjour, madame St-Albert, répondit madame Sténat, avant d'ajouter sur un ton jovial et un peu chantant, « Comment allez-vous aujourd'hui ? »

- Je ne sais pas encore, répondit Ramona, cela dépendra d'une certaine personne que je n'ai pas encore rencontrée.

- Mais oui, madame, et je crois que vous n'aurez pas à vous plaindre.

- Ah, cette personne est déjà arrivée ? Bon, voyons cela. Au moins, elle est matinale.

Ramona hésita un peu, puis ajouta :

- Elle dans la salle d'attente ?

- Oui madame, dit la réceptionniste. Je crois que votre secrétaire approuve déjà elle aussi le choix du grand patron.

- C'est surtout mon approbation qui compte, dit Ramona un peu agacée, et sachant que son approbation n'avait en fait pas beaucoup d'importance. Je m'installe et je communique avec la secrétaire.

Ramona aimait garder un ton professionnel au travail, surtout au début de la journée. Elle marcha dans le corridor avec une allure de personne importante et sérieuse, et entra dans son bureau, sans visiter les bureaux des autres employés, et sans ouvrir la porte de la petite salle d'attente, qui lui aurait permis de voir immédiatement son nouvel adjoint. Elle déposa sa sacoche sur une chaise et prit place dans son fauteuil, derrière son pupitre.

Après avoir rangé quelques paperasses étalées devant elle, elle posa les coudes sur le pupitre et croisa les doigts. Elle attendit un peu, puis quand elle se sentit assez calme, elle demanda par téléphone à sa secrétaire de faire venir le nouvel adjoint, qui que cela put être. Elle attendit un peu, puis on cogna à la porte.

- Entrez, dit-elle

La porte s'ouvrit, et elle vit entrer un homme d'environ trente-cinq ans, grand et incroyablement beau. Celui-ci vint se placer juste devant son pupitre, avec une assurance extraordinaire, lui sourit, et dit :

- Bonjour, je m'appelle Damien Calbot. Je suis, je crois, votre nouvel adjoint.

Ramona demeura bouche bée pendant un instant. Cet homme, beau et fort, peut-être fier, elle le détesta immédiatement. Sans lui demander la permission, Damien tira vers lui une des deux chaises qui se trouvaient devant le pupitre de Ramona, et s'assit, en faisant entendre un petit soupir. Ramona le regardait encore avec surprise. D'une part, elle détestait l'extrême confiance en soi qu'il avait; d'autre part, elle ne pouvait pas, malgré elle, ne pas admirer son merveilleux profil de guerrier grec, son large torse, ses bras solides, ses yeux perçants et son sourire brûlant. Car en effet il souriait, en homme habitué à plaire à tout le monde, et à vivre une vie facile. Il portait une chemise à manches courtes, très serrée, en particulier aux bras, un pantalon droit et irréprochable, et des souliers qui semblaient neufs. Il avait aussi une montre, couleur or, qui était de bon goût, et qui n'avait pas la dimension énorme et ridicule alors à la mode. Il regarda Ramona avec un air bienveillant et protecteur, et lui dit :

- Alors, par où commence-t-on ?

Ramona sentait une énorme chaleur l'envahir, mais ce n'était que de la colère contenue. Toute sa vie, elle avait essayé de décider par elle-même, et voilà que cet homme, qui plus est un adjoint, l'obligerait peut-être à faire des compromis. Elle n'avait jamais aimé les compromis, et Damien lui semblait un compromis géant, l'incarnation d'un compromis.

- Je suppose, dit-elle enfin, que je peux vous faire visiter l'usine.

- Effectivement, dit presque suavement Damien, c'est par là qu'il faut commencer.

Ils se levèrent, sortirent du bureau, et Ramona le fit entrer dans la salle principale de l'usine, énorme salle où on fabriquait différents objets pour la construction. Elle amena Damien jusque dans un endroit bien précis, puis lui dit, presque en criant, à cause du bruit assourdissant des machines :

- Ici, c'est le coin des clous. C'est un département important, plus de cinquante millions de clous par jour. Comme vous savez, les clous sont indispensables dans la construction. Damien s'approcha d'une machine, et regarda les clous qui en sortaient à une cadence extraordinaire, comme les douilles d'une mitrailleuse. Un employé, sérieux comme un robot, vérifiait sans bouger que tout fonctionnait comme il le fallait. Derrière cette machine, il y en avait d'autres. Damien alla tout examiner. Il n'avait plus son sourire séducteur, mais au contraire un air un peu sévère, celui d'un patron ou d'un général d'armée. Ramona suivait derrière, et se disait :

- Il se prend pour qui, celui-là ? On jurerait qu'il vient d'acheter l'usine, et qu'il va bientôt congédier quelqu'un.

Finalement, Damien s'arrêta, et fit signe à Ramona de retourner à son bureau, pour pouvoir discuter plus tranquillement.

De retour dans le bureau de Ramona, ils s'assirent et Damien dit sans attendre :

- Il est un peu tôt, il faut que j'étudie tout cela, mais je crois déjà savoir qu'il faudra déplacer une des machines. Ce n'est pas commode, elle empêche un employé de bien faire son travail, sans être fatigué inutilement. Quant à ...

- Monsieur, interrompit Ramona, vous pourrez me donner vos conseils plus tard, peut-être dans quelques années, quand vous aurez plus d'expérience. Je travaille ici depuis plusieurs années, je suis certaine que tout est convenable.

- Le patron ne vous a pas prévenue ? Je suis votre adjoint, pour ce qui est de l'administration, mais on m'a aussi demandé d'examiner tout ce qui pourrait être amélioré, pour que l'usine soit plus... comment dire... efficace.

- Ah bon ? dit Ramona avec une douloureuse surprise.

Damien, dès le premier jour, se révélait être effectivement un gros compromis. Ramona hocha lentement la tête, peut-être dans un geste de résignation, peut-être au contraire pour contenir son impatience, puis elle se leva, et invita Damien à en faire autant, et à la suivre. Ils sortirent de nouveau du bureau, et se rendirent jusqu'à la réception. Puis Ramona se retourna vers Damien, et lui dit :

- Je vais vous présenter aux autres employés.

- Oh, dit la réceptionniste en souriant, on se connaît déjà, les présentations ont été faites. Il est arrivé ici au moment où moi-même je commençais la journée. Il m'a aidé à entrer une grosse boîte, et selon lui, mon classeur ici ne vaut rien, et il va m'en procurer un autre.

- C'est la moindre des choses, dit Damien avec un beau sourire.

- Je vois, dit Ramona. Puisque vous êtes déjà de bons amis, discutez donc un peu. Il faut que j'aille chercher quelque chose dans mon bureau. Je reviens dans un instant.

Elle partit, et une fois dans son bureau, elle ferma la porte, avança un peu, puis claqua des pieds.

- Ah, celui-là ! Non, je ne pourrai pas. Ce n'est pas une agence de mannequin, ici. Mais où l'ont-ils donc déniché ? Voilà qu'il me dit quoi faire.

Elle se précipita sur le téléphone qu'il y avait sur son pupitre, et téléphona au patron. Elle réussit à le rejoindre.

- Monsieur, dit-elle, avec un ton plus soumis, mais où perçait quand même sa colère, je viens de rencontrer l'homme que vous m'avez envoyé pour être mon adjoint. Je ne sais pas, très sincèrement, si je pourrai travailler avec lui. Selon lui, il est ici pour tout changer, comme il veut.

- Chère madame St-Albert, dit le patron, il n'est pas là pour tout changer, mais seulement pour améliorer ce qui peut l'être. Il a beaucoup de talent pour cela, et j'ai toujours été très satisfait de lui. Allez, je suis certain que vous serez bientôt très heureuse de l'avoir comme adjoint. Vous ne pourrez plus vous passer de lui.

Ramona fut obligée, encore une fois, de tout accepter, de remercier, comme les employés le font toujours, et de raccrocher. Elle était donc bel et bien coincée avec lui. Elle retourna à la réception, où elle trouva les deux autres en train de rigoler comme des enfants.

- Bon, dit Ramona sans sourire, suivez-moi, monsieur Colat, je vais vous présenter à d'autres personnes. Vous n'avez certainement pas eu le temps avant mon arrivée de rencontrer tout le monde.

- Avec plaisir, répondit-il, mais appelez-moi Damien.

Ramona ne répondit rien et se contenta de sortir de la réception, comme si elle n'avait rien entendu. Damien la suivit. Ramona portait, en plus d'une blouse assez serrée, une jupe seyante, qui s'arrêtait juste au-dessus des genoux. Damien suivait Ramona avec un pas ou deux de retard, et regardait en souriant le corps svelte et bien roulé de sa nouvelle patronne. Bien qu'il la voyait surtout de dos, il semblait apprécier Ramona grandement. Son regard glissait le long de sa taille, s'arrêtait plus bas, puis continuait jusqu'à ses jambes.

- Elle est vraiment très jolie, se disait-il. Pourquoi est-elle aussi peu sympathique, je l'ignore.

Il continua :

- Quel déhanchement. Et son visage est si beau. Mais je crois que son corps est plus que beau, il est ...

Il allait continuer dans ses divagations, lorsque Ramona s'arrêta brusquement, comme si elle avait sentie qu'un homme regardait son corps. Elle se retourna, et lui dit :

- Nous voici devant le bureau de madame Patissat, ma secrétaire, qui sera aussi la vôtre, je suppose.

- Hé hé, dit-il, il n'y a que des femmes ici.

- Les hommes sont dans l'usine, répondit froidement Ramona.

À l'intérieur d'un bureau à la porte grande ouverte, une femme assez âgée se leva et sourit. Elle avait des boucles faites aux bigoudis, et d'énormes lunettes d'où pendait une ficelle.

- J'espère que vous serez heureux parmi nous, dit-elle en gigotant un peu.

Damien entra et lui serra la main, en disant :

- Tout le plaisir sera pour moi. Nous n'avons pas eu le temps de faire connaissance tout à l'heure, et j'ai dû attendre tout seul dans la salle d'attente, mais nous nous rattraperons.

Damien lui parlait avec un charme qui avait l'air sincère, comme si la secrétaire eut été jeune et jolie. Avait-il l'hypocrisie mielleuse d'un vendeur de souliers, ou était-il simplement galant ? Ramona ne se posait probablement pas la question, mais elle semblait agacée, et elle lui dit brusquement :

- Bon, se sera assez pour aujourd'hui, peut-être, en ce qui concerne les présentations. J'ai du travail à faire.

Damien sortit du bureau de la secrétaire et Ramona, un peu sèchement, lui fit signe de la suivre. Ils firent quelques pas ensemble, puis elle dit à Damien :

- Votre bureau est ici, juste à côté de celui de la secrétaire. Là, vous voyez une porte qui donne sur un autre corridor. Mon bureau est là. On ne s'en rend pas compte, mais nous sommes juste à côté l'un de l'autre. Je vous laisse vous habituer un peu à votre nouvel environnement.

Puis elle partit, pour retourner à son propre bureau. Damien entra dans la petite pièce. Il n'y avait aucune fenêtre, ni tableaux aux murs. On ne voyait qu'un pupitre en mélamine, deux chaises devant, et un fauteuil derrière, le fauteuil ordinaire, maigre et grinçant, de tous les bureaux de petits employés sur Terre.

- Bon, se dit-il, il faudra dès demain meubler un peu. Une lampe, quelques plantes et peut-être quelque chose sur ce mur. Ce sera un début.

Il s'assit sur le fauteuil, et continua :

- Oui, et pour ce qui est des plantes, il faudra les choisir judicieusement. Il n'y a pas un seul rayon de soleil ici. Est-ce qu'une plante peut vivre sans soleil ? Moi, je ne peux pas vivre sans soleil. Il faudra que je me renseigne.

Il promena un regard un peu ennuyé autour de lui, puis s'exclama :

- Mais je n'ai même pas d'ordinateur !

Il se leva et se rendit dans le bureau de la secrétaire.

- Chère madame Patissat dit-il, comment allez-vous ? J'espère que vous êtes heureuse de travailler ici.

- Oh, oui, monsieur, répondit-elle, tout le monde est bien gentil, et le travail n'est pas difficile.

- Bon, bon, tant mieux. À propos, je viens de remarquer qu'il n'y a pas d'ordinateur dans mon bureau.

- Oh, excusez-nous, dit-elle. Votre arrivée a été un peu subite. Nous n'avons pas eu le temps de tout préparer. Vous aurez un ordinateur dès demain, c'est promis.

- Tant mieux, dit-il.

Il regarda encore un peu madame Patissat avec des yeux doux et forts à la fois, puis demanda :

- Madame St-Albert, est-elle mariée ?

- La sous-directrice ? Non, non, elle est célibataire. Pourquoi demandez-vous ?

- Pour rien, par curiosité, c'est tout. Elle a l'air bien sévère.

- Oh, cela dépend des jours. Elle a l'air un peu dur au premier abord, c'est vrai, mais je crois qu'au fond elle a bon cœur.

- Ah, répondit énigmatiquement Damien.

Il remercia ensuite madame Patissat et retourna s'asseoir dans son bureau.

- Puisque je n'ai pas d'ordinateur aujourd'hui, je ne ferai pas beaucoup de travail. Faut-il que je me rende dans le bureau de Ramona – oui, appelons-la dès aujourd'hui Ramona – ou faut-il que je me balade dans l'usine ? Il semble qu'elle ne m'aime pas beaucoup, je vais peut-être la déranger si je vais la voir. Ah, ah, et portant, il faudra bien que nous travaillions ensemble tous les jours. Oui, je la verrai tous les jours, et de près. Elle est décidément fort jolie. Je lui donnerais bien un bisou sur une de ses joues, qui semblent être si douces. Oh, si douces. J'ai remarqué qu'elle se maquille un peu. Tant mieux, cela devient rare. Il y avait un peu de poudre sur ses joues. Elle ne peut donc pas être complètement indifférente à la coquetterie, aux hommes, à l'amour.

Déjà Damien disait « amour », mais pour lui, c'était quelque chose de normal. Il disait « amour » comme il aurait dit « amitié », en homme qui a bien connu l'un et l'autre. À son âge, après tout ce qu'il avait vécu – car il avait énormément vécu – pouvait-il aimer encore ? Pouvait-il ressentir le véritable amour, et non pas seulement une passion passagère ?

- Oui, oui, continua-t-il, l'embrasser serait très agréable. Si j'ai le temps, j'essaierai. Séparés par quelques mètres, une femme qui ne croyait peut-être plus en l'amour, et un homme qui l'avait oublié, était chacun assis sur un fauteuil, et songeaient. Car Ramona ne travaillait pas, elle songeait, elle aussi.

- Ah, ce Damien ! Les hommes sont vraiment tous des imbéciles. Mais que dis-je : « Damien » ! Pourquoi je l'appelle ainsi ? Monsieur Calbot. C'est vrai pourtant qu'il est beau. Mais non, non, quelle assurance insupportable. Bientôt, il me demandera de lui faire un café. Essayons de l'oublier. Travaillons.

Mais elle avait beau regarder l'écran de son ordinateur, elle ne voyait rien. Les chiffres, dans leurs colonnes bien ordonnées, ne signifiaient plus rien. Elle ne comprenait plus ce qu'étaient toutes ces fournitures de construction, elle ne savait plus ce qu'était un clou.

- Que m'arrive-t-il ? se dit-elle. Parce qu'il y a un homme près de moi, je ne pourrai plus travailler ?

Elle fit encore un effort, et cette fois elle réussit à l'oublier.

De son côté, Damien, qui n'avait rien à faire, oublia aussi Ramona. Il était sorti de son bureau, et visitait l'usine, posant des questions aux employés, examinant les machines. Quand il revint dans son bureau, il vit des manuels sur son pupitre, que la secrétaire y avait déposé. Il passa toute la journée à étudier ces manuels. Lorsque l'heure de quitter le travail arriva, Ramona était déjà parti. Il dit au revoir à la secrétaire et à la réceptionniste, et rentra chez lui. Damien habitait une grande maison, dans un quartier périphérique de la

ville de Saintes. Ce n'était pas un quartier de prolétaires, c'est certain. La plupart des maisons avaient un style conventionnel, avec le toit pointu, mais la sienne était plus moderne. Elle était carrée, toute en béton; solide, mais avec beaucoup de style, à la fois pratique et beau. Car en effet, autant qu'une construction dans le style moderne peut être belle, sa maison était belle. Elle semblait n'avoir qu'un rez-de-chaussée, mais un sous-sol parfaitement aménagé la rendait assez grosse, car elle était très étendue. Une belle pelouse devant, de beaux arbres centenaires, un coin plus naturel, en faisait presque une résidence luxueuse. Il est certain que l'intérieur était meublé avec goût. C'était un peu minimaliste, mais pas trop. Pour compenser cette décoration un peu neutre, il avait réservé pour une pièce un style complètement différent. C'était la « bibliothèque », comme il l'appelait, qui elle était bien remplie et presque en désordre. Cette énorme pièce, au rez-de-chaussée, lui servait de salon personnel. Là se trouvaient ses livres, mais aussi son bureau de travail. Il y avait dans la maison un autre salon, le vrai, sans télévision, et avec de grands divans. Il y avait aussi la pièce pour la télévision, où il n'entrait presque jamais, et une salle de conditionnement physique, où il entrait souvent. Une table de billard se trouvait près des altères et des bancs d'exercices. Quand il entra chez lui, Damien se rendit immédiatement à la cuisine, et sortit du frigo une bouteille de jus de fruits, qu'il avait préparé le matin même avec son mixeur. Il but toute la bouteille, comme un animal sauvage qui fait ce qu'il lui plaît, instinctivement. Il se rendit ensuite dans sa salle de conditionnement, où il souleva des haltères pendant une trentaine de minutes. Il prit ensuite une douche, enroula une serviette autour de sa taille, et alla ainsi s'asseoir au salon, celui pour les invités, avec les beaux divans. Il songeait encore à Ramona.

- Mais pourquoi m'intéresse-t-elle ? se disait-il. Elle est si peu sympathique. Les femmes gentilles sont tellement plus agréables. Cependant, elle a bien quelque chose, quelque chose de bien. En somme, c'est un beau morceau de glace !

Il rit un peu, puis continua :

- Oui, oui, je ferai fondre cette glace, je découvrirai ce qui se cache derrière. Elle me sourira un jour.

Il se leva, fier de sa décision, et se versa un petit verre de cognac.

- Cependant, se dit-il, suis-je assez chaud pour elle, car elle est vraiment froide. Il me faudra un chalumeau ! Enfin, nous verrons.

À quelques kilomètres de là, dans une autre banlieue, Ramona stationnait sa voiture dans l'allée d'une petite maison. Elle s'était arrêtée auparavant pour faire quelques emplettes dans un supermarché. Elle sortit de voiture, prit deux sacs d'épicerie sur la banquette arrière, et rentra chez elle.

- Bonjour, grande sœur, lui dit immédiatement une jolie femme blonde de quelques années plus jeune qu'elle.

- Bonjour, Sophie, répondit Ramona, en se forçant pour sourire un peu.

Ramona, qui avait 30 ans, habitait avec sa sœur, qui en avait 23. Autant Ramona était une brune généralement peu commode, autant Sophie était une jolie blonde, douce et gentille avec tout le monde. On ne les croyait pas, quand elles disaient qu'elles étaient sœurs, tant elles étaient différentes l'une de l'autre.

- Comment fut ta journée ? continua Sophie.

- Je dirais : peu agréable, surprenante, et sombre pour mon avenir.

- Oh, quelle grande déclaration !

- Et pourtant. Tu me connais, je suis la femme la plus indépendante au monde; du moins, j'essaie de l'être. Nos propres parents se moquent parfois de moi à cause de cela. Voilà qu'au travail on m'a donné un adjoint, un homme ! Et tu ne devineras jamais : il est mon adjoint, mais c'est lui qui décide ! Pas pour tout, c'est vrai, mais il va changer l'arrangement de l'usine. Ordre du patron. Il n'avait peut-être jamais vu un clou de sa vie, avant de commencer à travailler chez nous, et il va déplacer certaines machines.

- Il n'avait jamais vu un clou de sa vie ! répéta Sophie avec une naïveté comique.

- Qui sait, c'est possible, dit Ramona.

- Donc, tu ne l'aimes pas.

- Eh, comment le supporter ?

- Il est beau ?

- Oui, mais quand même !

- Fort et musclé ?

- Oui, je crois.

- Élégant, serviable,... ?

- Holà, interrompit Ramona, où veux-tu en venir ? Tout cela ne change rien. Mais tu le verras peut-être un jour. Je suis certaine que toi aussi, tu le trouveras insupportable. Mais non, que dis-je, tu aimes tout le monde.

Ramona sourit enfin avec sincérité, et pinça la joue de sa jeune sœur. Quand elle était triste, ou fâchée, il suffisait qu'elle voie sa sœur, avec sa gaieté inaltérable, pour que sa tristesse ou sa colère disparaisse, comme par enchantement. Les deux femmes étaient assises dans le petit salon, quand on sonna à la porte. Sophie alla ouvrir, c'était la voisine, qui se trouvait aussi à être une très bonne amie. Il n'en est pas toujours ainsi, dans la vie, qu'une voisine soit une bonne amie, mais les deux sœurs avaient cette chance.

- C'est Hélène, dit Sophie à sa sœur.

Toutes les trois furent bientôt assises au salon, tenant chacune une tasse de café, car elles avaient toutes la mauvaise habitude de boire du café à n'importe quelle heure de la journée, et d'en boire beaucoup.

- Alors, Sophie, dit Hélène, quand vas-tu donc te trouver un mari ?

La voisine, qui avait 45 ans, était veuve et avait la passion du mariage – pour les autres surtout. Elle était un peu grosse, n'était pas jolie, sans être un monstre, portait un pantalon assez fade et un chandail mou, dont les motifs avaient quelque chose qui rappelait Noël. Le fait qu'on était au début de l'automne ne l'avait pas empêché de choisir un vêtement que d'autres auraient réservé pour l'hiver, et même pour le jour de Noël exclusivement. Les deux sœurs étaient habituées à l'originalité vestimentaire de leur amie, et ne remarquèrent rien.

- Oh, moi, répondit Sophie, je suis célibataire, c'est tout.

- Ne me dis pas, dit Hélène, que tu veux vieillir comme ta sœur, sans homme ?

- Je ne cherche pas beaucoup, mais je ne suis pas contre, répondit tranquillement Sophie.

- Ah, j'avais peur que tu n'aimes pas les hommes, à la fin.

La voisine avait regardé Ramona.

- Je me sens visée, répliqua cette dernière. Qui a dit que je n'aime pas les hommes ?

Enfin, de façon générale.

- J'ai justement rencontré quelqu'un pour toi, Sophie, continua Hélène sans faire attention à la réponse de Ramona. Il a 25 ans, son père est le patron d'une épicerie.

- Nous verrons, dit Sophie en souriant. Moi, je rêve d'un homme spécial, que j'aimerais immédiatement.

- Tu n'as même pas encore vu ce jeune homme; tu le trouveras peut-être spécial.

- Hélène, dit Ramona, ne précipite donc pas Sophie dans les bras de n'importe qui. Rien ne presse.

- Oh, dit Hélène, elle commence à se faire vieille. Toi, tu es déjà une branche sèche, n'oblige pas ta sœur à t'imiter.

- Une branche sèche, une branche sèche ! s'exclama Ramona. Je vais t'en donner, des branches sèches !

Elle fit semblant de frapper Hélène, puis les trois femmes rirent ensemble.

- Je ne suis pas une branche sèche, continua Ramona, je suis une femme charmante, qui se réserve.

- Pour la tombe, dit Hélène.

- Non, pour un homme que je ne connais pas encore, dit Ramona, qui comme beaucoup de gens, parlait davantage pour contredire ce qu'elle avait entendu, qu'en réalisant vraiment la portée de ce qu'elle disait.

Sophie regarda sa sœur en souriant, puis ajouta :

- C'est vrai, tu es charmante. Mais tu ne fais que travailler. Moi, le travail m'intéresse assez peu. J'ai rencontré quelques jeunes hommes, mais ils étaient un peu ternes. Non, il n'y avait aucun prince charmant parmi eux.

- Tu en demandes trop, dit Hélène.

- Je t'assure que non, répondit Sophie. Vraiment, je ne demande rien, pas même la beauté ou la richesse. Je laisse mon instinct décidé, et pour l'instant, il ne veut rien décider, voilà tout.

- Je regrette parfois, dit Hélène, le temps où les parents s'occupaient de marier leurs enfants. Une femme si gentille et si belle que toi, et pas encore mariée ! Non, vraiment, il faut que tu sois bien difficile.

- Non, non, dit Sophie en riant.

- Enfin, tu le sais mieux que moi, dit Hélène avec un soupir.

- Quand je verrai mon futur époux, ce sera évident. Jusqu'à date, je n'ai pas été chanceuse, c'est tout.

- Peut-être, dit Hélène.

Trois femmes, trois cœurs, s'ouvraient dans un petit salon de banlieue, autour d'une table basse. Un cœur pur, mais qui n'avait pas eu de chance; un cœur compliqué, qui noyait ses doutes dans un travail de bureau, lourd et monotone; et un cœur un peu désabusé, qui avait beaucoup aimé, mais dont l'écu, l'écu de son cœur, était mort, et qui depuis osait à peine espérer de pouvoir en trouver un autre. Il en est ainsi de tous les hommes et de toutes les femmes, ce sont des cœurs, parfois satisfaits parfaitement, souvent plaignant leur sort, cherchant à aimer mieux, cherchant un début d'amour, refusant parfois de croire à un amour qu'en même temps ils attendent avec impatience. Amour et hésitation sont-ils de la même famille ? peut-on enfin avoir l'un sans l'autre ? Oui, mais il faut de l'effort, et de la chance. Ces trois cœurs, chacun à leur façon, adoraient la même idole, l'amour, l'idole de tous. Mais dans un monde devenu si compliqué, ces femmes pouvaient-elles faire autrement que d'avoir une relation, même avec l'amour, un peu compliquée ? Elles s'étaient, bien malgré elles, modelées sur le monde moderne, mais leur naturel n'avait pas disparu. Il est vrai que trois célibataires ensemble, ce n'est pas la meilleure armée pour

dénicher l'amour; mais elles songeaient, elles rêvassaient; même Ramona, parfois, oubliait ses clous, et se voyait dans les bras d'un homme.

- Mais toi, Hélène, pourquoi ne sors-tu pas avec ce jeune homme, celui de l'épicerie ? dit Sophie en souriant.

- Oh, à mon âge ! répondit Hélène.

Elle fit une pause, puis continua :

- J'ai essayé, mais il n'a pas voulu.

Les trois femmes éclatèrent de rire ensemble.

- Ah, je vois, dit Sophie, tu me refiles les hommes qui ne veulent pas de toi. Tu n'as pas honte ?

- Oui, dit Ramona. En fait, c'est comme si tu voulais voler le fiancé de Sophie, avant même qu'il soit son fiancé.

- Mais non, mais j'ai bien le droit d'essayer. Il y a toujours eu, de tous temps, des madames qui ont aimé des jeunes hommes, jusqu'à ce que les jeunes hommes se lassent, et marient de jolies jeunes femmes de leur âge. C'est la nature. J'y ai bien le droit aussi.

- Mais il n'a pas voulu, dit Sophie.

- Non, répéta Hélène.

Les trois femmes rirent encore.

- Tu devrais essayer avec Damien, dit Ramona à Hélène.

- Damien ? dit Hélène.

- C'est donc ainsi qu'il s'appelle ? dit Sophie.

- Oui, répondit Ramona.

- C'est le nouvel adjoint de Ramona, dit Sophie à Hélène. Apparemment, il est beau et fort, mais Ramona ne l'aime pas.

- Eh, eh, amène-le ici, que je vois cela, dit Hélène.

- Tu le verras peut-être un jour, dit Ramona.

- Savez-vous ce que le jeune homme – il s'appelle Rémy – m'a dit, quand il a refusé de sortir avec moi ? commença Hélène. Il m'a dit : vous devriez sortir avec mon père.

- Et c'est possible ? demanda Sophie sans se moquer.

- Ma foi, oui, peut-être, dit Hélène. Il est divorcé.

- Et bien alors ? ajouta Sophie.

- Oh non, je n'ose pas essayer. Il est toujours tellement occupé. Il a l'air bien, pour son âge, mais... non, non... il ne voudra jamais.

- Je crois, dit Sophie, que tu as essayé avec le fils, sachant que ça ne marcherait pas, pour éviter d'essayer avec le père.

- Par masochisme, dit Ramona. Ou par peur de la réussite.

- Oh, voilà des expertes, dit Hélène. Mais vraiment, non, je ne crois pas être son genre.

- Essaie, essaie, dit Sophie. Tu n'as rien à perdre.

- Bon, bon, peut-être, répondit Hélène.

Les trois femmes continuèrent à placoter un peu, puis Hélène rentra chez elle. On vit alors Misti, un chat mince et gracieux, entrer lentement dans le salon. Il sauta sur les genoux de Sophie, se frotta sur elle, puis redescendit par terre. Ensuite, il se frotta un peu sur les jambes de Ramona, et se dirigea vers la cuisine.

- Tu as remarqué ? dit Ramona, il va toujours te voir en premier.

- C'est parce que je suis plus gentille, dit Sophie. Les animaux sentent ce genre de chose.

- Je suppose que tu as raison, dit Ramona.

Le lendemain, Damien trouva un ordinateur sur son pupitre. Il remercia la secrétaire, puis alla voir Ramona dans son bureau.

- Bonjour, Ramona, dit-il. J'espère que nous aurons une bonne journée de travail aujourd'hui.

- Je l'espère aussi, dit Ramona un peu sèchement. Mais je vous en prie; pour l'instant, appelez-moi madame St-Albert.

Elle n'avait pas plus tôt terminé de parler, qu'elle se demanda :

- Mais pourquoi ai-je dit « pour l'instant » ?

Ils travaillèrent effectivement tout à fait normalement. Ramona lui expliqua rapidement comment tout fonctionnait, administrativement parlant, dans l'usine de matériaux de construction. Damien passa l'après-midi dans des vérifications de comptes monotones, ponctuées de visites à l'usine. Il préférait visiblement être parmi les machines, qu'être dans un bureau. Cependant, quand il allait demander un détail quelconque à Ramona, il profitait pleinement de sa présence. Il remarqua qu'elle n'avait pas le même parfum que la veille. Ce dernier était plutôt un parfum ordinaire, comme tous ces parfums qui sentent le savon. Ce jour-là, elle avait un parfum fleuri, qu'il était impossible de ne pas remarquer. Était-ce un hasard si elle avait mis un autre parfum ? Damien ne se posa pas la question. Il n'avait pas le temps, trop heureux d'être simplement si proche de Ramona, qu'il trouvait de plus en plus délicieuse. Les premiers jours, et mêmes les premières semaines, se passèrent ainsi. Ramona, sans être positivement méchante, restait froide et réservée. Elle ne disait absolument jamais rien de personnel, ou simplement de gentil. Il semblait qu'elle avait décidé de n'être jamais rien d'autre qu'une employée, travaillant avec un employé, comme deux robots, côte à côte pendant des années, mais restant étrangers à jamais. Il arrivait bien pourtant qu'elle regardât Damien avec intérêt, mais toujours quand il ne pouvait pas s'en apercevoir. Ce n'était pas de l'affection, mais seulement de la curiosité. Depuis le temps qu'elle était célibataire, elle pouvait admirer son visage viril, ses bras musclés, et rester froide en dedans. Damien n'était qu'un bel employé, et rien de plus.

Quelques semaines plus tard, il arriva que Damien voulut terminer un certain travail chez lui. Cependant, une fois chez lui, devant son ordinateur, il s'aperçut qu'il avait besoin d'être aidé par Ramona. Il ne savait pas tout, et ne pouvait absolument pas y arriver seul. En homme habitué à ne pas changer ses plans, il téléphona à Ramona chez elle, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant et lui demanda s'il pouvait passer, chez elle, pour terminer le travail avec elle. Prise par surprise, et n'ayant d'ailleurs aucune raison valable pour refuser, Ramona accepta, et lui dit à quelle heure il pouvait venir. Ainsi se décida la première visite de Damien chez Ramona. Damien avait un ami, un meilleur ami, comme en ont souvent les hommes. Il habitait le quartier, et venait le voir assez souvent. Alors que Damien était encore chez lui, car l'heure du rendez-vous n'était pas arrivé, cet ami, qui s'appelait Christian, se présenta chez l'adjoint de la sous-directrice au département des clous.

- Bonjour, cher Christian, lui dit Damien, après avoir ouvert la porte. Allez, entre.

- Bonjour mon ami, dit Christian en entrant et en allant s'asseoir sur un divan. Alors, quoi de neuf ?

- Oh, pas grand-chose. J'ai un travail important à terminer, je suis même un peu en retard. Mais ce ne sera pas la première fois.

- Effectivement.

- Oui, mais quand je suis en retard, c'est toujours sur mon propre horaire, pas sur celui d'un patron. Par rapport aux patrons, je ne suis jamais en retard.

- En vrai professionnel.

- Il faut bientôt que je me rende chez Ramona, la sous-directrice, bref ma patronne. Celle qui est délicieuse. Je t'en ai déjà parlé. Ce sera la première fois que je vais chez elle, il faut que j'y aille pour ce travail. Eh, mais pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Tu pourras la voir. Tu verras que je n'ai pas exagéré.

- Mais je n'ai pas été invité.

- Allez, allez, ne sois pas timide. Tu es mon ami, j'emmène un ami, rien de plus normal.

- Bon, si tu veux. Tu as de la bière ?

- Non, mais j'ai un bon porto, que j'ai acheté hier.

Christian se versa un verre de porto, les deux amis discutèrent encore un peu, de tout et de rien, et finalement l'heure arriva d'aller chez Ramona. Ils s'y rendirent. C'est Ramona qui ouvrit la porte.

- Bonjour Ramona, dit Damien, en ayant apparemment encore oublié de l'appeler madame St-Albert, suis-je bien à l'heure ? Je n'arrive pas trop tôt ?

- Non, non, c'est parfait. Entrez.

- J'amène un ami avec moi, Christian, dit-il en entrant. J'espère que cela ne vous dérange pas.

Ramona fit une petite grimace, mais répondit :

- Mais non, pourquoi pas.

Damien et Christian s'assirent au salon, devant Ramona et Sophie. L'ami de Damien n'était pas plus tôt assis, que Sophie le regardait avec un intérêt inhabituel. Christian était certainement un des hommes les plus gentils de Saintes. Il portait ce soir-là une chemise serrée et un pantalon droit. C'était la même mode, très stylé et irréprochable, que son ami, mais l'effet en était complètement différent. Alors que chez son ami, cela signifiait : je suis un homme fort, un chef, un fonceur; sur lui, cela signifiait tout simplement : je suis un homme comme il faut. C'est le miracle des vêtements et de la mode, qui ne cachent pas un caractère, mais ne font que l'accentuer. Christian remarqua aussi Sophie immédiatement. Si Ramona lui parut belle, Sophie lui parut magnifique. Il ne pouvait cesser de la regarder. Il lui semblait l'avoir toujours connu. De son côté, Sophie ressentait la même chose pour Christian; ce n'était pas un étranger, c'était l'homme qu'elle avait toujours connu, sans l'avoir jamais rencontré. Le sourire béat et un peu sot de Christian n'échappa pas à Damien.

- Tiens, se dit-il, il semble bien aimer cette jeune femme.

Tout ceci fut l'affaire d'un instant, d'une seule seconde, seconde qui décide souvent de toute une vie, et que chaque homme et femme a connue quelque fois au cours de son existence. Les présentations n'avaient même pas été faites.

- Voici ma sœur, Sophie, dit Ramona en regardant Damien et son ami.

- Moi, moi, c'est Christian, bredouilla Christian, en ne pouvant éloigner son regard de Sophie.

- Enchantée, dit Sophie avec un sourire angélique.

Damien, heureux de voir Ramona, même si elle s'obstinait à être indifférente, ne semblait pas approuver la flamme soudaine de son ami pour Sophie. Il soulevait les sourcils en regardant son ami et la sœur de Ramona, comme pour dire :

- Mon ami est bien jeune pour s'amouracher ainsi, et si rapidement, de cette petite blonde. Elle est belle, oui, mais elle semble si terne.

Sophie n'était pas terne, mais Damien aimait les femmes volcaniques et compliquées, comme Ramona.

- Alors, on travaille ? dit Ramona, qui ne souhaitait pas commencer une conversation au salon.

- Oui, répondit Damien.

- Alors suivez-moi, dit Ramona en se levant, nous serons plus confortables ailleurs; j'ai une petite pièce de travail.

Il y avait en effet, dans cette petite maison, une pièce qui servait de bureau; minuscule pièce avec quelques livres secs d'administration sur l'incontournable pupitre en mélamine, des stores un peu poussiéreux et des plantes grimpanes. Il y avait aussi, comme d'habitude, un ordinateur. Damien et Ramona prirent place devant cette machine omniprésente de la vie moderne, chacun sur sa chaise. Damien sorti alors une pile de paperasses de la mallette qu'il avait amenée avec lui. Il avait aussi apporté son ordinateur portable, d'une incroyable minceur, mais quand Ramona l'aperçut, elle dit à Damien.

- Il sera peut-être inutile, j'ai tout dans cet ordinateur. Travaillons sur le mien, ce sera plus pratique.

Damien allait répondre : « C'est que j'ai déjà commencé, alors il vaut mieux continuer avec cela ». Mais il décida de laisser faire Ramona. Après tout, il s'était peut-être trompé dans ses calculs, si répétitifs et si monotones. De plus, il n'était pas pressé, et pourquoi écouter une si tendre réunion ? Il était près de Ramona; il la voyait, en quelque sorte, au naturel; et il se disait déjà que la soirée allait être fort agréable. De leur côté, au salon, Christian et Sophie étaient encore assis, l'un devant l'autre. La sœur de Ramona avait son doux sourire habituel, et Christian avait encore son sourire béat. Ils ne se disaient rien; ils semblaient savoir, chacun, que l'autre avait tout compris. N'est-ce pas là le plus beau moment de l'amour, quand on commence à s'aimer, sans explications, sans projets, sans même s'être encore dit que l'on s'aime ? Ceux qui ne croient pas au coup de foudre, si ces gens existent, n'ont jamais aimé.

- Est-ce possible ? se disait vaguement Sophie. Ce jeune homme me semble vraiment idéal. Il est beau, il a bon cœur (elle en était déjà convaincue); quelle différence avec tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à date.

Alors le questionnaire de femme à marier commença. Il semble en effet que l'amour aiguise prodigieusement la curiosité des femmes.

- Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle de façon innocente, mais étonnement directe.

- J'ai 29 ans.

- Comme votre ami, à peu près.

- Oui, il en a 32. Nous sommes amis depuis bien longtemps. Et vous, quel âge avez-vous ?

- J'en ai 23.

- Je vois, je vois, dit Christian; mais Sophie comprit parfaitement qu'il disait en vérité : « c'est parfait, je peux continuer ».

Elle le regardait avec une telle énergie, énergie bienveillante, mais puissante, que Christian sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sophie voulut alors en avoir le cœur net.

- Un homme de 29 ans, et une femme de 23 ans, c'est un couple bien appareillé, vous ne trouvez pas ? dit-elle avec un air indescriptible de naïveté et de coquinerie. Cette question à l'intention si peu camouflée surprit Christian, qui sentit son sang bouillir dans ses veines.

- Je suis en feu, se dit-il. J'espère que cela ne se voit pas trop. Elle me prendrait pour un nigaud.

La vérité était que Christian était parfaitement accroché, et que cela se voyait énormément. Cependant, loin de voir en lui un nigaud, Sophie considérait ce trouble, cette hésitation, cet ébahissement, comme une preuve d'amour, et la marque indéniable d'un homme noble et sensible.

- Oui, se disait-elle, avant même qu'il ait répondu, c'est un prince charmant, je peux l'aimer, le destin me demande de l'aimer. S'il est maintenant, si soudainement, si évidemment amoureux de moi, c'est qu'il est libre de m'aimer. Oh, mais pourtant, peut-être que non. Il a peut-être déjà une petite amie, ou une épouse, et c'est le genre d'homme dont le cœur trop facile à impressionner, aime toutes les jolies femmes qu'il rencontre. Oh, j'espère que non.

- Oui, oui, bégaya Christian, je suppose que cela fait un couple bien assorti.

- Mais vous, dit Sophie, cette fois avec un peu moins d'assurance, vous êtes peut-être déjà marié.

- Moi ? Oh, non, je suis parfaitement célibataire.

Sophie parut si évidemment soulagée, que Hélène aurait ri de bon cœur si elle avait été présente.

- Et vous ? demanda Christian.

- Quoi, moi ?

- Vous avez un petit ami, ou un mari ?

- Oh non, non, non, je suis comme vous : parfaitement célibataire.

- Je vois, je vois, dit Christian.

Ce babillage, pour eux, était comme une promesse de mariage. C'est ainsi, dans leurs cœurs gonflés d'espoir, qu'ils le ressentaient.

Un « toc, toc » particulier se fit alors entendre.

- C'est la voisine, dit Sophie en souriant. Elle ne sonne jamais; elle cogne de cette façon, et on sait immédiatement que c'est elle.

Elle se leva, et alla ouvrir. Elle revint avec Hélène.

- Oh, dit cette dernière, mais j'interrompt une réunion galante !

Elle croyait faire une blague, mais en voyant l'étrange réaction de Christian, qui eut l'air pendant un instant d'un criminel démasqué, elle se dit qu'elle énonçait la vérité. Elle se tourna vers Sophie, puis de nouveau vers Christian, et dit :

- Mais alors, quelle est cette hésitation, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Comme Sophie ne faisait que sourire gentiment, debout à côté d'elle, et que Christian restait assis avec son air bizarre, sans rien répondre, Hélène joignit les mains en s'exclamant :

- Oh, enfin, le ciel soit loué, notre Sophie a enfin rencontré l'âme sœur !

Elle s'assit sans plus attendre devant Christian, et lui dit :

- Vous ne dites rien ? Qui ne dit mot consent.

- C'est que... commença Christian.

- Elle se moque de nous, interrompit Sophie. C'est une véritable entremetteuse en mariages.

Elle s'assit à côté d'Hélène, et continua, en regardant Christian :

- Ne vous en faites pas. Elle est toujours ainsi.

- N'empêche que j'ai raison, dit Hélène, cela se voit parfaitement.

Sophie sourit, comme une fillette qu'on vient de complimenter, et Christian vit dans ce sourire la confirmation qu'il n'avait pas rêvé, que tout était vrai; que Sophie, cette merveilleuse jeune femme, était bien à lui s'il le désirait – et c'est ce qu'il désirait le plus au monde.

- Il a l'air si satisfait maintenant, se dit Sophie en observant Christian, qu'il n'y a plus aucun doute : cet homme m'aime. J'ai enfin trouvé un cœur digne du mien. Même Hélène voit qu'il m'aime, et elle vient d'arriver. Elle approuve mon choix; mais à cela il n'y a rien d'extraordinaire, elle approuverait n'importe qui, pourvu que je me marie. Mais cette fois, elle a raison, c'est bien l'homme qu'il me faut.

Même Hélène vit qu'il était trop tôt pour rendre l'amour de ces deux tourtereaux officiel. Elle fit donc comme si de rien n'était, et parla d'autre chose. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de faire des clins d'œil à Sophie à chaque instant.

- Tu sais ce qui m'arrive ? dit-elle à sa jeune voisine. J'ai enfin réuni assez de courage pour être un peu coquine avec l'épicier.

- « Coquine » ? répéta Sophie.

- Oui, oui, je veux dire simplement que j'ai été entreprenante. Oui, je lui ai parlé gentiment, et finalement j'ai insinué qu'on pourrait sortir ensemble. Bref, qu'on pourrait essayer d'être un couple, tout simplement. Il y a plein de gens, comme ça, des célibataires, qui essaient de devenir des couples, hein, Sophie ?

- Oui, oui, dit Sophie en souriant. Continue.

- Donc, j'ai insinué, et il a compris.

Hélène s'arrêta, comme si son histoire était terminée.

- Et alors, il a accepté, oui ou non ? demanda Sophie avec impatience.

- Il a accepté. Nous sortons ensemble demain soir.

- Oh, je suis si contente pour toi, dit Sophie en enroulant ses beaux bras autour de Hélène.

- Oui, je suis contente aussi, continua la voisine. Tout d'abord, j'ai vu qu'il hésitait. Il était là, dans une allée, en train de compter je ne sais plus quoi. J'avais évidemment attendu qu'il n'y ait personne dans l'épicerie. Parfois il me regardait, parfois il ne me regardait pas. Je venais d'insinuer, n'est-ce pas, rien de plus, et je me disais : « qu'est-ce qu'il va faire maintenant ? » Finalement, il s'est redressé, car il était un peu penché devant une étagère, et il m'a dit : « vous m'empêchez de compter ». Puis il a rit un peu, tu vois, sans rire vraiment, et il a dit : « Vous avez raison. D'ailleurs, je vous ai remarqué, déjà. Vous venez souvent ici. Pourquoi ne pas aller ensemble au restaurant, demain soir ? » Évidemment, j'ai dit oui tout de suite. Cet homme travaille tout le temps, si je n'avais pas fait le premier pas, il serait mort en solitaire, et peut-être que moi aussi. Ce n'est pas à mon âge qu'on peut se permettre d'attendre gentiment, comme une idole dans une châsse, que des adorateurs viennent se prosterner à nos pieds, et nous invitent pour ci ou pour ça. C'est plutôt le genre de choses qui arrivent à ton âge à toi, hein, Sophie ?

- Oui, oui, si on veut, dit encore Sophie en souriant.

- Si c'est du sérieux – n'est-ce pas, on peut bien espérer –, je te le présenterai.

- Mais évidemment, répondit Sophie.

- Et vous, dit Hélène en se retournant vers Christian, vous habitez dans le quartier ?
 - Non, j'habite ailleurs, pas loin de Damien.
 - Damien est son ami; c'est l'adjoint, tu sais, l'adjoint de Ramona, dit Sophie. Il est ici parce que Damien est venu.
 - Ah bon, je vois.
- Hélène le regarda avec un air un peu maternel, puis lui dit :
- Vous n'avez pas accompagné votre ami pour rien, n'est-ce pas ? Vous y avez gagné quelque chose, hein ? Car je suppose que vous vous rencontrez tous les deux pour la première fois, vous et Sophie.
 - Oui, répondirent ensemble Sophie et Christian, avec une telle exactitude que leurs voix n'en firent plus qu'une.
 - Vous êtes bien jolis tous les deux, dit Hélène.
 - Ce n'est qu'une connaissance, dit Sophie.
 - Allez, allez, dit Hélène en donnant un petit coup de coude à Sophie. Mais je respecte... comment dire ... votre vie privée. Ça ne me regarde pas. Que vous vous mariiez demain ou dans un mois, ce n'est pas mon affaire.
 - Oh ! s'exclama Sophie. Tu te moques encore de nous. Tu ne peux donc pas t'empêcher de faire la marieuse.
 - Non, non, je sais. Il n'y a rien d'officiel. J'ai bien compris. Aimez-vous encore du regard pendant quelques jours.
 - Oh, et tu continues ! s'exclama Sophie de plus belle.
- Ce badinage était un délice pour Christian, et même pour Sophie, bien qu'elle fit semblant de s'en offusquer. Il y a souvent plus de sincérité dans ce genre de discours que dans tout autre, et Christian en profitait pleinement, sans avoir lui-même quoi que ce soit à dire. C'est qu'il était plutôt timide, et cela l'arrangeait de voir deux femmes parler un peu pour lui, et en plus de ce qui l'intéressait maintenant le plus au monde.
- Le temps ne comptait plus pour Sophie et Christian, mais il comptait encore pour Damien et Ramona. Ils finirent par revenir au salon.
- Voilà, dit Damien en restant debout, c'est terminé. Il reste bien un peu de travail à faire, mais j'ai tout ce qu'il faut, je peux le faire chez moi. Tu viens, Christian ?
- Ramona était debout à côté de Damien, avec l'air indifférent qu'elle prenait automatiquement quand elle était avec son adjoint. Elle ne voyait pas l'amour qui rayonnait dans les yeux de Sophie et surtout de Christian, et qui aurait pourtant aveuglé n'importe quelle autre personne. Si l'amour rayonnait surtout des yeux de Christian, c'était parce que l'amour de Sophie était calme, et celui de Christian était passionné.
- L'ami de Damien était un homme tranquille, un homme comme il faut, mais son amour bouillait en lui comme dans une marmite. Il n'avait pas envie de partir, et quand Misti se frotta soudainement sur ses jambes, il le prit et le mit sur ses genoux, comme s'il s'attendait à passer toute la soirée chez Ramona.
- Vous aimez les chats ? demanda Sophie.
 - Moi oui, énormément, dit Christian, comme mon ami. Moi, je n'en ai pas, mais lui oui.
 - Ah, vraiment ? dit Ramona, sortant subitement de sa réserve.
 - Oui, dit calmement Damien. Mais il est un peu farouche. Parfois il se cache pendant des jours.
 - Oui, il y a des chats comme ça, dit Ramona.

- Si nous devons encore travailler ensemble hors du bureau, vous devriez venir chez moi, dit Damien.

Damien était trop fatigué pour badiner, mais il ne l'était pas trop pour essayer d'attirer Ramona chez lui.

- Peut-être, dit-elle simplement.

- Bon, alors, tu viens ? dit Damien à son ami.

Christian posa le chat par terre, se leva, et dit à Sophie :

- Je reviendrai.

- Je l'espère bien, dit Sophie.

Ramona regarda sa sœur et Christian en n'ayant pas l'air de comprendre. Quant à Hélène, elle profitait de toute cette scène comme une spectatrice au théâtre, et pour une fois se gardait bien de parler. Puis, Christian passa à côté de Ramona pour rejoindre son ami, et les deux hommes sortirent. Ramona se laissa choir sur le divan, à côté de Sophie, et dit :

- Ouf, je suis morte de fatigue.

- Vous n'avez fait que travailler ? dit Hélène avec un sourire en coin.

- Évidemment, dit Ramona en secouant la tête. Ah, toi et tes lubies de relations amoureuses !

- Il est pourtant très beau, continua Hélène.

- Oui, c'est vrai, dit Ramona, comme elle eut parlé d'un tableau.

- Si toi, tu es encore comme du bois mouillé, dit Hélène, d'autres gens, eux, se sont enflammés ce soir.

- Que veux-tu dire ? demanda Ramona.

Sophie fit de gros yeux à Hélène, pour lui enjoindre de garder le secret.

- Oh, rien, rien, dit Hélène.

Ramona, pas curieuse pour un sou, ne se douta donc de rien. Par contre, Damien, lui, avait tout compris. Dans la voiture qui les ramenait dans le quartier périphérique, Damien demanda à son ami :

- Alors, Ramona, elle est délicieuse, oui on non ?

- Oh, oui, dit-il. Tu avais raison. Elle est à croquer, mais elle me semble assez froide. Elle n'a pas l'air de t'aimer vraiment.

- Oh, elle ne m'aime pas du tout, répondit Damien. C'est une femme en feu, sous son air indifférent, sois en bien convaincu; mais pour l'instant, elle ne s'occupe pas beaucoup de moi, c'est exact. Je suis seulement un employé. Pourtant, elle me regarde parfois différemment. Elle ne s'en rend peut-être même pas compte elle-même. Elle le cache, mais j'ai vu une fois ou deux dans un regard que j'avais une chance. Je crois que, pour l'instant, elle veut simplement que rien ne se passe; mais je ne crois pas qu'elle me déteste.

- Mais tu as dit qu'elle ne t'aimait pas du tout.

- Je n'ai pas dit qu'elle me détestait, son amour est simplement... à zéro. Pour l'instant.

- Je vois. Tu es tellement calculateur.

- Non mon ami, seulement un bon observateur.

- Et un bon connaisseur de femmes.

- Peut-être, répondit Damien. Mais tout cela doit te paraître bien compliqué.

- Oui, pour moi l'amour est beaucoup plus simple. Je ne tourne pas autour du pot pendant des mois. Mais je sais que, pour des gens comme toi, cela se passe différemment.

- Oh, je préfère aussi quand l'amour est simple et rapide. Mais avec certaines femmes, comme Ramona, il faut être patient.
- C'est un jeu pour toi.
- Oh non, elle est délicieuse, et si je peux l'avoir, je la garderai.
- Tu dis cela maintenant, mais ...
- Non, non, interrompit Damien. Je ne suis pas exactement un novice, en ce qui concerne les femmes, c'est vrai. Mais avec Ramona, c'est ... comment dire... c'est comme entrer en territoire inconnu. C'est la terre promise, le havre, la récompense. Bref, je n'en voudrais plus d'autre.

Il avait alors ses fortes mains sur le volant. Il regardait devant lui avec un air décidé.

Il continua :

- Je vois Ramona tous les jours maintenant depuis plusieurs semaines. C'est une femme sérieuse, exactement ce qu'il me faut. Elle est à la fois tentante et intelligente, oui, c'est cela.
- Mais pas très sympathique.
- Elle le deviendra.
- Nous verrons.
- Mais toi, continua Damien en observant son ami du coin de l'œil, il me semble que tu trouvais sa sœur agréable.
- Ma foi, assez, répondit Christian avec le plus de calme possible.
- Allez, allez, je te connais bien. Tu la trouves fantastique.
- Cela se voit tellement ?
- Oui.
- Alors oui, puisque je ne peux pas le cacher, je la trouve fantastique. Je l'adore, et je crois qu'elle aussi me trouve agréable.
- Quel nigaud, se dit alors Damien. La sœur de Ramona est jolie, mais elle est sotte et terne. Il faut à mon ami un autre genre de femme. Enfin, on verra si elle l'aime vraiment.
- La prochaine fois que tu iras chez ta patronne, n'oublie pas de m'inviter.
- Si tu veux, répondit Damien.

Une fois arrivé, Damien stationna sa belle voiture devant l'entrée de son garage, puis les deux hommes sortirent. Une fois à l'intérieur de la maison, Damien dit à son ami :

- Tu prendras bien un autre verre de porto ?
- Non, non, il est tard. Je vais rentrer.
- Mais, tu aurais dû me le dire plus tôt, je t'aurais déposé chez toi.
- Mais non, je peux marcher.
- D'accord, alors à bientôt.
- À bientôt.

Une fois son ami parti, Damien se jeta sur un divan. Son chat apparut, et vint se coucher à côté de lui, le dos collé sur une de ses cuisses.

- Tiens, tu es amical aujourd'hui ?

Il caressa son chat.

- Et tu ronronnes ! Que t'arrive-t-il donc, aurais-tu rencontré toi aussi l'âme sœur ? C'est peu probable, il n'y a pas d'autres chats ici. Eh bien, moi oui, j'ai rencontré l'âme sœur; enfin, je crois. Mais cette âme sœur ignore encore être mon âme sœur. Ha ha. C'est bien ridicule, n'est-ce pas, mais il faut parfois en passer par là.

Damien se leva, et après les préparatifs habituels, il se retira dans sa chambre pour la nuit. Il s'endormit profondément.

Chez Christian, il en fut autrement. Quand il rentra dans sa maison, beaucoup plus modeste que celle de son ami, il avança dans l'obscurité et s'assit dans son salon. Il voulait conserver le souvenir de Sophie le plus longtemps possible dans toute sa précision, et pour cela, il croyait que l'obscurité serait un avantage.

- Peut-être qu'un jour, se dit-il, elle sera ici, à côté de moi. Est-ce possible ? Est-ce qu'un mortel, un pauvre homme simple comme moi, peut avoir un tel bonheur ? Oui, en vérité, c'est un bonheur tout simple, mais il est refusé à tant de gens. S'est-elle moquée de moi ? M'aime-t-elle vraiment ? Il me semble bien que oui. Ah, amour, amour, pourquoi donnes-tu tant de doutes ? Mais je la reverrai, et je saurai si elle était sérieuse. Elle a l'air si douce, si gentille, pourrait-elle avoir menti ? Car, avec ses yeux, elle m'a bien dit qu'elle m'aimait. Enfin, je le crois. Pourrait-elle être une coquine, ou pire encore, une femme volage ? Non, non, pas avec son air simple et angélique. Elle m'aime, il n'y a pas d'autres explications.

Pendant que dans l'obscurité de son salon, Christian se tourmentait ainsi, Sophie se posait à peu près les mêmes questions, mais dans l'obscurité de sa chambre à coucher. Il existe certainement entre deux personnes qui s'aiment un lien invisible, qui traverse l'espace, et qui les met en quelque sorte en communication, de façon subtile. C'est pourquoi les exemples de femmes qui perdent connaissance au moment précis où leur mari se fait tuer, des milliers de kilomètres plus loin, sont très nombreux. Seuls les imbéciles et les cyniques – ces pauvres gens rongés par la maladie de l'âme appelée cynisme – osent parler de coïncidences. Mais faut-il que l'amour soit ancien, profond, une vieille habitude ? Cette correspondance mystique peut-elle apparaître spontanément, en un instant, entre deux personnes qui commencent à s'aimer ? Il semble que oui. Car au moment précis où Christian se disait : « elle m'aime », Sophie se disait : « il m'aime ». Quand il se disait : « j'irai », elle se disait : « il viendra ». Quand il se disait : « je la reverrai et nous nous aimerons », elle se disait : « je le reverrai, et nous nous aimerons ». C'était un chant à l'unisson, dans le silence de la nuit. Les deux amoureux, encore certains de rien, voulaient croire à leur bonheur, et tremblaient de s'être trompés. Le cœur de Christian battait fort, et celui de Sophie battait fort. À chaque seconde, l'amour de chacun grandissait, et pourtant l'avenir était encore un mystère. Cet amour, ils voulaient en faire une volonté, mais leurs souhaits, leurs souhaits de bonheur, seraient-ils exhaussés ? Ils n'en savaient rien, mais la force de leur espoir aurait suffi à balayer des montagnes, si une telle force avait pu se matérialiser.

Soudain, tous les deux ensemble, s'écrièrent, chacun de son côté : « je l'aime ! » et s'endormirent, Christian sur son divan, et Sophie dans son lit.

Le lendemain, Damien se rendit à son bureau, et commença son travail monotone. Il brûlait maintenant de trouver une nouvelle raison d'aller chez Ramona, car la nuit avait attisé sa flamme. Il avait vu la vieille Ramona de près, chez elle, pendant quelques heures, et cette expérience avait déterminé en lui une nouvelle force, une nouvelle volonté.

- Je ne la veux plus comme un Don Juan, se disait-il, mais comme un Roméo.

C'était sa façon de dire que d'une passion légère, il était passé à un amour sincère.

Ramona était dans son bureau, appliquée à calculer de tristes comptes de ventes, d'achats, de commandes, de retours, d'invendus, quand Damien entra dans la petite pièce. Chez des hommes comme Damien, où la volonté décide de tout, la volonté des autres doit plier

devant la leur. Mais Ramona, en femme-volcan, avait des parois de granit. Devant elle, la volonté de Damien se brisait en morceaux. Il s'assit devant sa patronne. Il était entré en croyant lui avouer qu'il l'aimait, avec sa tranquillité habituelle, et puis son courage s'envola. Il aurait préféré se battre contre une armée, plutôt que de risquer un refus de Ramona.

- Mais que m'arrive-t-il ? se dit-il. C'est la première fois que j'hésite devant une femme. Je tiens donc tant à lui faire plaisir, à ne pas la brusquer ?

Ramona le regarda, et vit dans ses yeux cet étrange combat entre la volonté égoïste et un respect immense.

- Que lui arrive-t-il ? se dit-elle. Il a l'air si hésitant, subitement.

- Madame St-Albert, commença-t-il.

- Ah, enfin, vous m'appellez ainsi.

- Voulez-vous, continua-t-il comme s'il n'avait rien entendu, me faire l'honneur de m'accompagner ce soir au gala de danse de l'association des fabricants de clous et de vis de Clermont-Ferrand ?

Ramona le regarda avec stupéfaction. Lui-même était surpris, mais en décidant subitement de ne pas lui parler d'amour, il avait voulu en faire presque autant : l'inviter quelque part. Et puisque Ramona était une femme sérieuse, il se rappela ce gala, qui devait avoir lieu de lendemain.

- Mais, dit Ramona, c'est loin.

- Oui, je sais, mais je conduirai. Il est possible d'y aller assez facilement.

- Il faut une réservation, et c'est demain.

- J'ai des amis qui nous trouverons des billets très facilement.

- C'est que je ne danse pas, dit Ramona.

Elle mentait, mais c'était vrai qu'elle n'avait pas dansé depuis plusieurs années.

- Qu'importe, nous regarderons sans danser. Le buffet est très bon, j'y suis déjà allé.

- Bon, puisque vous insistez. Je suis d'accord.

Elle sentit une petite chaleur naître dans sa poitrine, comme si un volcan, enfin, se réveillait.

- C'est vrai qu'il est beau, se dit-elle. Et s'il habite dans une belle grande maison, comme on le dit, il ne peut pas être pauvre. Enfin, nous verrons.

Tous les deux continuèrent à travailler ce jour-là, absolument comme d'habitude. Il en fut ainsi le lendemain aussi, puis à la fin de la journée, Damien se rendit dans le bureau de Ramona et lui dit :

- Alors, tout va bien pour ce soir ?

- Oui, oui, rien de changé.

- Parfait, dit Damien. Alors à ce soir.

Il rentra chez lui, et quelques minutes plus tard, Ramona en fit autant. Elle avait été assez calme jusque là, mais une fois chez elle, elle se sentit presque nerveuse.

- Tu vas donc à un gala ? dit Sophie.

- Oui. Il faut que je me dépêche. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir me mettre ?

Les deux femmes sortirent des dizaines de vêtements du garde-robe de Ramona, et celle-ci essaya des robes et des jupes, sans jamais être satisfaite.

- Tu n'es pas si difficile d'habitude, lui dit Sophie.

- C'est un gala, il y aura beaucoup de monde.

- Mais surtout il y aura lui, dit Sophie en souriant.

- Qui, lui ?

- Damien.

- Ce n'est pas important. Je représenterai la compagnie, d'une certaine façon. C'est pour cela qu'il faut que je sois particulièrement belle et présentable.

- Pas pour lui ?

- Mais non.

À l'heure prévue, Damien arriva. Ramona ouvrit la porte, et Damien, difficile à stupéfier, la regarda quelques instants avec une admiration béate. Elle était absolument fantastique.

- Vous êtes méconnaissable, lui dit-il.

- Dites toujours que je suis un monstre, en général.

- Non, non, loin de là, très loin de là. Mais au travail, vous êtes différente. Maintenant, vous êtes une vraie princesse.

- Merci, ne put-elle s'empêcher de répondre. Vous voyez que quand je veux, je peux être aussi charmante que ma sœur, et même plus.

Il n'était pas certain qu'elle pût être aussi charmante, mais elle pouvait certainement être aussi belle. Pouvait-elle aussi être aussi gentille ? Cette rivalité avec sa sœur fit sourire Damien.

- Mais oui, évidemment, dit-il. Vous êtes toutes les deux des femmes magnifiques.

Sophie, qui était juste derrière Ramona, sourit du compliment, et Ramona parut aussi très satisfaite. Elle semblait oublier peu à peu son rôle de patronne, et devenir une femme.

Elle tourna un peu sur elle-même, comme un mannequin, pour mieux faire admirer sa robe à Damien.

- Alors, on y va ? dit-elle.

Damien et Ramona marchèrent jusqu'à la voiture, et filèrent vers Clermont-Ferrand.

Dans la voiture, Ramona était de plus en plus heureuse de cette sortie. Elle n'était pas sortie avec un homme depuis très longtemps. Elle sortait parfois avec sa sœur, ou allait visiter ses parents. Elle n'avait aucun frère, et la plupart des hommes dans sa vie étaient des souvenirs. Mais son cœur n'avait jamais été sec, elle l'avait simplement placé dans un tiroir. À côté de Damien, si calme, si décidé, en un mot si viril, elle sentait une étrange tendresse naître en elle. C'était un peu comme si elle rajeunissait, comme si elle retournait à un moment plus heureux de son existence, avant les complications de la vie, et surtout du travail. Enfin, ce soir-là, elle n'était plus la patronne, elle n'avait pas à décider de quoi que ce soit; elle n'avait qu'à suivre, un homme charmant s'occupait de tout.

- J'ai été trop dure avec lui, se dit-elle. Il n'est pas prétentieux, il est simplement sûr de lui. Et jusqu'à date, il est bon en tout. Le grand patron avait raison. Alors pourquoi je lui en voudrais d'être si sûr de lui ?

Elle se sentait indulgente, mais elle était encore loin de vouloir se jeter dans ses bras. Ils arrivèrent enfin au gala. Il avait lieu dans un très grand hôtel, où on avait loué la plus grande salle. Quand ils entrèrent, Damien présenta Ramona à quelques personnes de sa connaissance, puis les deux allèrent s'asseoir à une table ronde, où il y avait quelques assiettes, mais aucun autre invité. Dans un certain espace de la salle, on avait retiré les tables, et des couples dansaient. La musique était indéfinissable, mais pas mauvaise.

- Vous dansez ? demanda Damien avec un sourire enchanteur, et sans faire attention à ce qu'elle lui avait dit plus tôt.

- Non, non, pas ce soir, dit-elle avec un sourire sincère, comme une jeune femme à son premier bal.

Damien n'ajouta rien. Il regardait les danseurs avec son calme habituel. Mais soudain, la lumière baissa de plus en plus, et quand elle fut très tamisée, une musique très lente commença.

- Allez, dit Damien à Ramona, une seule danse. Regardez, il fait si sombre qu'on n'y voit à peine. On peut faire n'importe quoi.

Ramona hésita un peu, puis lui dit :

- Bon, d'accord.

Immédiatement, Damien se leva et prit la main de Ramona, pour la guider jusqu'à la piste de danse. Damien avait encore un beau sourire, mais dans la pénombre, c'était à peine si Ramona pouvait s'en rendre compte. Elle mit une main sur son épaule, et les deux commencèrent à danser lentement. À sa grande surprise, car elle hésitait encore, elle se sentit bien immédiatement. Était-ce donc là l'homme qu'elle avait détesté quelques mois plus tôt ? Elle le croyait à peine. Toute son inimitié fondit en un instant. Elle était heureuse. Une grosse boule au plafond reflétait la lumière de plusieurs projecteurs et répandait des milliers de petites étoiles dans la salle. Ramona, la tête penchée sur la poitrine de Damien, observait ses étoiles avec enchantement. Ce n'était rien de nouveau, et pourtant cela lui paraissait si neuf. Les autres danseurs, qu'elle voyait un peu, lui paraissaient si sympathiques. Il lui semblait que ce gala était une grande réunion d'amitié, et qu'elle aurait pu demander n'importe quoi à n'importe qui, pour voir son souhait réalisé avec empressement. Il lui semblait qu'elle n'avait jamais été aussi belle, même quand elle était adolescente, et que tous les hommes au gala, pas seulement Damien, allaient passer la soirée à l'admirer.

- Faut-il vraiment que je retourne travailler demain ? se disait-elle vaguement. Se peut-il que la vie soit davantage ce qu'elle sera demain, plutôt que ce qu'elle est ce soir ?

Quand la musique cessa, elle s'attendit à ce que Damien la reconduise à la table ronde, mais une autre musique commença, un peu vieillotte, mais rapide et agréable, et Damien se mit à se déhancher en riant. Ramona se mit à rire elle aussi, et elle commença à danser avec entrain. Ils restèrent longtemps sur la piste de danse, parfois séparés et riant, parfois collés ensemble, Ramona heureuse, et comme flottant dans les nuages. Finalement, épuisés, ils retournèrent s'asseoir.

- Ouf ! dit Damien. C'était plutôt bien.

- C'était magnifique, dit Ramona.

- Nous avons oublié de manger. Allons voir au buffet s'il reste quelque chose.

Les deux se levèrent, et revinrent bientôt avec chacun une assiette bien remplie. Ils mangèrent un peu, sans discuter, puis Damien se leva pour aller chercher quelque chose. Il revint avec deux coupes de vin pétillant.

- Vous voulez me voir ivre, dit Ramona, davantage comme si elle en était heureuse, que pour s'en plaindre.

- Il est bon, ajouta-t-elle après avoir mouillé le bout de ses lèvres dans le vin.

- Oui, dit Damien. Un peu trop sucré peut-être, mais enfin il est bon.

Ramona sourit sans rien ajouter, et but une véritable gorgée.

Ils dansèrent encore, et quand ils partirent, Ramona était très gaie, et ne marchait pas très droit. Elle suivit Damien jusqu'à la voiture en riant un peu toute seule, et en levant

souvent les bras sans raison apparente. Une fois dans la voiture, elle dit à Damien, en balançant un peu sa jolie tête, et en le regardant mollement :

- Mon beau Damien, je vous suis reconnaissante, oui, très reconnaissante. Je me suis bien amusée.

- Tout le plaisir fut pour moi, dit Damien en souriant et avec une voix solide, car lui n'était pas saoul du tout. Il admirait les beaux cheveux de Ramona, et ses longues boucles d'oreilles, deux petites chaînes en or qui pendaient, et la poudre pleine de brillants sur ses joues. Il ne put s'empêcher de baisser les yeux pour admirer ses jambes, et tout l'effet donné par des souliers à talons très hauts. Ramona, évidemment, ne remarqua rien de tout cela. Mais elle sentait, malgré elle, la présence magnétique d'un homme fort et viril à ses côtés. Tout son être instinctif, primordial, était aux aguets, malgré l'alcool. À ce moment, il est indéniable que Damien avait envie de l'embrasser, et qu'il aurait pu. Mais il se disait :

- Cependant, avant ce soir, elle était froide avec moi, et maintenant elle est ivre. Si je l'embrasse, elle croira peut-être demain que j'ai profité de l'alcool, qu'elle m'a embrassé sans vraiment savoir ce qu'elle faisait, et elle m'en voudra. Il est probable qu'elle m'aime, mais elle l'ignore encore elle-même. Avant de l'embrasser, il faut qu'elle se l'admette.

Il se contenta donc de l'admirer, de voir que la glace avait fondue, et que le volcan commençait à bouillonner.

- Cependant, continua Damien, si elle veut que je l'embrasse, et que je n'en fais rien, elle ne me le pardonnera pas. Elle sera encore plus fâchée. Oh, les femmes, qu'elles sont compliquées, et comme c'est plus simples avec celles auxquelles on ne tient pas vraiment !

Ce combat continua en Damien pendant qu'il conduisait. Mille fois, il fut près de s'arrêter et d'embrasser Ramona. Il voulait la dévorer. Mais quand ils arrivèrent chez elle, il était parfaitement calme. C'était redevenu un jeu pour lui, du moins en partie. Comme un cocher retient des chevaux fringants, afin d'aller exactement où il veut, Damien se maîtrisait, afin d'avoir Ramona complètement. Il voulait qu'elle l'aime, et non qu'elle se laisse faire dans un moment de passion. Ramona s'était assoupie. Il la réveilla doucement, la prit dans ses bras et la porta jusqu'à chez elle. Il sonna, Sophie ouvrit la porte, et guida Damien jusqu'à la chambre de Ramona, où il la déposa dans son lit.

- C'est rare que je la voie ivre, dit Sophie.

- Elle s'est bien amusée, répondit Damien laconiquement.

Puis il rentra chez lui.

Le lendemain matin, Ramona se réveilla comme si elle avait dormit plusieurs années.

- Où suis-je ? dit-elle en regardant sa chambre comme pour la première fois. Ah oui, je suis chez moi. Et hier, j'ai dansé, pour la première fois depuis des années. Et Damien, où est-il ?

Elle regarda près d'elle, comme si elle s'attendait à le voir dans son lit. Ensuite, elle se leva, et se rendit à la cuisine. Sophie était assise sur un tabouret, et mangeait une omelette, et de petites mandarines, qu'elle pelait une à une, au fur et à mesure.

- Ah, tu te réveilles enfin, dit-elle.

- Quelle heure est-il ?

- Environ dix heures, je crois.

- Si tard, il faut que je me dépêche !

- Pour aller où ?

- Au travail.

- On est samedi.

- Ah, tu aurais pu me le dire plus tôt, répondit Ramona sans sourire.

Elle se rendit au salon, se laissa choir sur un divan, et fut bientôt rejoint par Sophie.

- Alors, comment cela s'est-il passé ?

Ramona tourna lentement la tête vers sa sœur, sourit, et dit :

- Ce fut fantastique.

- Ah, je savais bien qu'il était sympathique. Donc, tu l'aimes ?

- Oh, pas si vite, répondit Ramona. Je crois qu'il s'amuse avec moi, rien d'autre. C'est un homme à femmes.

- Peut-être que non.

- Quoi qu'il en soit, ce n'était qu'un gala. Lundi, tout reviendra en ordre. Je serai la patronne, et lui l'adjoint.

- Rien de plus ?

- Rien de plus.

- Tu es si sèche, dit Sophie en souriant. Hélène a raison.

- Je suis sérieuse, ce n'est pas la même chose.

Quand lundi arriva, et que Damien rencontra Ramona dans son bureau, pour la première fois depuis le gala, il lui dit :

- Vous allez bien, Ramona ? Ce fut agréable, ce gala, n'est-ce pas ?

Cette fois, Ramona ne songea pas à se plaindre d'être appelée par son prénom. Elle répondit simplement, avec le plus d'indifférence possible :

- Oui, c'était très bien.

Cependant, elle sentit elle-même que son indifférence était feinte.

Damien se dit à lui-même :

- Je vois, elle lutte encore. Bon, bon, je patienterai.

Il demanda quelques questions au sujet du travail, puis retourna à son bureau.

- Allez, beau jeune homme, se dit Ramona, retournez à votre vie de Casanova, et laissez tranquille la pauvre Ramona. Vous lui avez fait passer une bonne soirée, vous lui avez fait battre le cœur un peu plus vite, mais c'est terminé; la vie normale recommence.

La vérité était que Damien n'était pas un Casanova. Il avait certes connu bien des femmes quelques années plus tôt, mais, en homme qui a des succès rapidement, il avait aussi rapidement mûri. C'était donc un homme, sinon sage, du moins averti, qui avait décidé de devenir le petit ami de Ramona, en attendant d'être peut-être davantage. Mais Ramona ne pouvait encore ni le voir, ni encore moins l'admettre. Elle redevint donc indifférente, en apparence, mais ne fronçait plus les sourcils quand il venait la voir dans son bureau. Elle n'était plus non plus de mauvaise humeur le matin, comme elle l'avait été assez souvent auparavant. La réceptionniste elle-même s'en rendit compte avec son flair féminin. Aussi, lui dit-elle un jour :

- Madame St-Albert, avez-vous fait un riche héritage ? Depuis quelques temps, vous êtes toujours assez gaie en arrivant. Auparavant, sans vouloir vous vexer, vous étiez plutôt renfrognée.

- Ah, vous croyez ? Eh bien non, je n'ai pas gagné d'argent, il faut que ce soit autre chose.

Un matin, c'était un dimanche, Ramona était assise au salon, passant distraitement la main sur le chat, qui était couché à côté d'elle, quand le téléphone, un vrai téléphone, qui est lourd, au bout d'un fil, et posé sur une petite table, se mit à sonner.

- Bonjour ma fille, lui dit sa mère, car c'était elle.

- Bonjour maman, répondit Ramona.

Elle n'avait pas vu sa mère, qui s'appelait Hortense, depuis plusieurs jours.

- Tu sais que je m'ennuie de toi quand tu ne viens pas me rendre visite. Pourquoi ne pas aller faire les magasins aujourd'hui !

- D'accord, dit Ramona.

Elles décidèrent d'un endroit et d'une heure pour se rencontrer, et Ramona raccrocha.

Quelques heures plus tard, les deux étaient ensemble et marchaient côte à côte, dans un énorme centre d'achats, au pas lent des femmes qui n'ont en fait rien à acheter.

- Alors, comment va la vie ? lui dit sa mère.

C'était sa façon d'en apprendre un peu sur sa fille, qui était plutôt discrète, par nature.

- Tout va bien, répondit Ramona.

- Et les amours ? continua sa mère. Tu sais que ton père et moi, on s'inquiète beaucoup pour toi. Nous aimerons tant avoir de petits-enfants !

Ramona reconnu aussitôt le début d'un petit discours qu'elle avait maintes fois entendu, aussi se contenta-t-elle de sourire un peu, et de regarder au loin.

- Ta sœur, lui dit sa mère, est encore jeune, alors je ne lui reproche rien, bien que elle aussi, elle ferait mieux de ne pas attendre trop longtemps; mais toi, à ton âge, il faut songer à ton avenir. Veux-tu finir seule, avec comme amis seulement un chat et une vieille voisine ?

- Non, maman, répondit Ramona, qui n'avait pas vraiment écouté.

- Tu dis non, mais tu ne changes rien à tes habitudes. Tu travailles trop, peut-être.

- Maman, lui dit finalement Ramona, je suis parfaitement heureuse comme je suis.

C'était, suite à l'habituel discours de sa mère, son habituelle réponse, et elle ne se demandait plus depuis longtemps si c'était vrai ou non.

- Tu sais, continua sa mère, quand j'ai rencontré ton père, j'ai su tout de suite qu'il serait l'homme de ma vie. C'est vrai, à l'époque les choses étaient un peu différentes, mais quand même, je ne suis pas si vieille.

La mère de Ramona, effectivement, avait 53ans, et paraissait encore très convenable. Elle n'était pas ridée, courbée, ou abîmée sérieusement par le temps. Elle s'habillait d'une façon neutre et normale, ni comme une femme qui regrette de ne plus avoir vingt ans, ni comme une autre qui renonce à sa jeunesse, et endosse trop tôt le costume des vieilles dames. Ses cheveux étaient encore beaux, d'un blond un peu brillant. Si elle s'aidait un peu de ce côté, avec certaines colorations artificielles, c'est ce que nous ignorons, mais le résultat était naturel et parfaitement équilibré à son âge. Elle était donc, à tout point de vue, ce qu'il convient d'appeler, une dame bien.

- Je n'ose songer, continua-t-elle, à ce qui me serait arrivé, ce qu'aurait été ma vie, si j'avais fuit devant lui, si j'avais fait la mijaurée, et me serait retrouvée seule ou avec un autre.

- Mais je ne fuis devant personne, dit Ramona avec un ton presque comique de lassitude. Disait-elle la vérité ? Elle ne se posa pas la question. Sa mère était une des rares personnes avec lesquelles elle redevenait plus simple, une des rares personnes qu'elle n'essayait pas de dominer. Un enfant normal essaie-t-il de dominer ses parents ? Elle

acceptait tout de sa mère, et se contentait de faire la même réponse que toujours, à ses plaintes un peu gentilles, mais bien vieilles. Les deux femmes marchaient tranquillement, sans but précis, lorsque Ramona remarqua plus loin un homme grand et athlétique, qui portait une chemise serrée et des pantalons droits. Cet homme était de dos, et elle ne pouvait savoir avec certitude de qui il s'agissait. Elle crût cependant reconnaître Damien. Il entra dans une boutique de vêtements pour hommes. Il tenait déjà un élégant sac en papier, signe d'emplettes antérieures, et le sigle sur le sac prouvait que son contenu était dispendieux. Aussitôt, Ramona leva tout grand son cou, comme le périscope d'un sous-marin, qui sort de l'eau pour examiner les alentours. Son pas se fit plus rapide. Sa mère, qui parlait encore, ne fut plus écoutée. Celle-ci s'en aperçut, et observa sa fille avec attention. Il ne lui fut pas difficile de suivre le regard de Ramona pour apprendre qu'elle était vivement intéressée par la boutique de vêtements pour hommes. D'ailleurs, c'est là qu'elle se dirigeait, comme victime d'une attraction surnaturelle. Sa mère se tut, et la suivit. Quand les deux femmes arrivèrent devant la boutique, Ramona chercha Damien des yeux, sans l'apercevoir. La boutique était profonde, et d'autres clients s'y promenaient lentement.

- Tu veux acheter des vêtements pour hommes ? lui demanda sa mère avec un ton incrédule.

- Pourquoi pas ? répondit Ramona, avant d'entrer résolument dans la boutique. Elle ignorait elle-même ce qui excitait tant sa curiosité, au sujet de son adjoint. Le gala, selon elle, n'avait été qu'un divertissement sans conséquences. Cependant, elle voulait épier Damien. Un vendeur s'approcha.

- Puis-je vous aider, madame ? dit-il avec la politesse machinale des vendeurs.

- Non merci, dit Ramona.

- Que cherches-tu ? demanda sa mère.

- C'est...je crois,...bredouilla Ramona. Je vais peut-être acheter une chemise, c'est bientôt la fête de Timoté, mon cousin, n'est-ce pas ?

Le pieux mensonge ne parut pas convaincre sa mère, mais elle disait vrai au sujet de son cousin. Elle s'approcha d'un étalage de chemises, et se mit à les examiner, tout en regardant aussi jusqu'au fond du magasin.

- Il est probablement dans une cabine d'essayage, se dit-elle. Oh, mais c'est cher ici. Il est tellement orgueilleux, je ne suis pas surprise qu'il dépense tant pour ses vêtements.

- Tiens, dit sa mère, en voilà une très jolie pour Timoté.

- Oui, oui, dit Ramona distraitement.

Sa mère voyait parfaitement que sa fille ne s'intéressait que fort peu aux chemises, et semblait hypnotisée par quelque chose au fond de la boutique.

- Cherches-tu quelqu'un ? demanda-t-elle.

- Moi ? Oh, non, répondit Ramona.

Il était pourtant évident qu'elle cherchait bien quelque chose, ou quelqu'un. Finalement, une porte s'ouvrit, et l'homme sortit d'une des cabines. Un autre client empêcha Ramona de bien le voir, et elle s'approcha alors d'un pas assez rapide. Quand elle fut assez proche, l'homme se tourna vers elle brusquement, et elle reconnut qu'elle s'était trompée. La déception qui apparut alors sur le visage de Ramona fut si grande que sa mère s'en aperçut immédiatement, même si Ramona reprit rapidement son air sérieux et détaché habituel. L'inconnu entra de nouveau dans la cabine, et Ramona s'éloigna, visiblement pour sortir du magasin.

- Tu n'achètes pas une chemise ? lui demanda sa mère, avec un sourire narquois.
- Hein ? Non, plus tard, répondit Ramona, comme obligée de se réveiller, et de sortir d'un rêve envoûtant.

Elles reprirent leur marche sans but, mais Ramona avait un air mélancolique qui intriguait énormément sa mère.

- Tu as cru reconnaître quelqu'un ? demanda-t-elle.
- Peut-être, je ne sais pas, répondit Ramona, qui détestait discuter de sa vie privée. Sa mère, qui était une fine mouche, se demandait comment faire parler sa fille.
- Cet homme ressemblait à un autre ? insista-t-elle. Cela m'arrive assez souvent, à moi aussi, de me tromper sur l'identité de quelqu'un. Tu sais, notre voisine, je crois toujours la voir quelque part, et finalement ce n'est pas elle. Je te jure, il y a certainement des centaines de femmes à Saintes qui lui ressemblent comme deux gouttes d'eau. C'est ainsi, certaines personnes ont des visages originaux, et d'autres non. Certaines personnes sont absolument uniques, et d'autres ont des centaines de sosies, plus ou moins ressemblants. Moi-même, peut-être qu'on croit me voir partout; je ne sais pas, suis-je originale ou non ?

Sa mère espérait agacer sa fille avec une telle volubilité, et l'obliger à lui dire quelque chose de personnel, mais Ramona répondit simplement :

- Je ne sais pas, maman. Mais moi, non, je n'ai jamais vu quelqu'un qui te ressemblait.
- C'est un compliment ou un reproche ? demanda sa mère.

Pour cette fois, Ramona sortit de sa mélancolie et rit un peu, en disant à sa mère :

- Mais c'est un compliment, évidemment.

La mère, voyant sa fille de bonne humeur, revint à l'attaque.

- Cet homme dans le magasin, il ressemblait à qui ?
- Oh, dit cette fois Ramona sans défiance, j'ai cru qu'il s'agissait d'un homme qui travaille avec moi, mon adjoint.
- Oh, dit sa mère en ouvrant de grands yeux, tu as de beaux hommes dans ton bureau. Je comprends pourquoi tu courrais après lui.
- Je ne courrais pas après lui, maman. J'étais simplement curieuse.
- Oui, je vois, dit sa mère en souriant.

Ramona ne put s'empêcher de sourire aussi, non pour elle-même, car elle ne donnait aucune importance à sa propre curiosité, mais à cause de la propension de sa mère à voir partout des aventures amoureuses. Il était bien certain qu'il n'y avait absolument rien entre elle et son adjoint. Les mères, de tout temps, ont toujours connu leurs filles mieux que n'importe qui, parfois mieux que leurs filles elles-mêmes; cependant, elles n'ont aucun pouvoir magique, et il arrive que leur instinctive science échoue devant le silence et le mystère de leurs progénitures. La mère de Ramona, à cet instant, ignorait encore quel était le sentiment de sa fille pour ce bel homme qu'elle avait cru reconnaître dans la boutique. Si elle n'avait pas demandé le nom de cet adjoint, c'était volontairement, pour voir si Ramona le lui donnerait de son propre chef. Cependant, elle n'en fit rien, et n'ajouta aucun détail. Il semblait bien que pour elle, sa fille, il n'y avait rien à raconter. Cette fois, sa mère, tout en marchant lentement, au lieu de lui parler de son père ou de sa sœur, comme elle en avait l'habitude, se contenta d'épier le visage de Ramona, pour deviner dans les ombres furtives qu'elle croyait y voir passer, des indices de ses sentiments pour cet homme. En effet, pour sa mère, le visage en apparence monotone et un peu sévère de Ramona avait mille variétés, qu'elle seule peut-être pouvait

reconnaître. Ramona était une femme sérieuse, elle l'avait toujours été, mais elle était une femme avant tout. Derrière le voile d'une certaine indifférence, sur un visage beau et un peu sévère, brûlaient tous les sentiments féminins; ils y brûlaient peut-être même, parfois, plus fort que chez beaucoup d'autres. Cependant, sa mère eut beau la regarder, en faisant semblant d'admirer certains objets dans les vitrines, elle ne put déceler si Ramona avait un intérêt pour cet homme ou non. Aucune furtive joie, ou l'apparence d'un désagrément, ne vint modifier son attitude calme et un peu supérieure. Pour sa mère, cet inconnu avait déjà une certaine importance, car tout homme dans la vie de Ramona était l'espoir d'un futur époux, et de futurs petits-enfants. Bref, de voir sa fille « casée », comme elle le disait parfois. Mais que peut faire une mère, quand une fille s'obstine à ne rien dire ? Ce silence signifie-t-il qu'il y a quelque chose, ou au contraire qu'il n'y a absolument rien ? Il ne signifie rien en lui-même, et sa mère ne chercha plus à deviner les sentiments de sa fille. Les deux femmes passèrent alors par hasard devant une boutique de lingerie. Divers sous-vêtements étaient disposés dans une vitrine.

- Ah, voilà quelque chose dont tu as besoin, dit la mère à sa fille, en regardant un soutien-gorge.

- Comment ? dit sa fille, qui ignorait encore de quoi sa mère voulait parler.

- Oui, des soutiens-gorge, il t'en manque toujours.

- Oh, maman. Comment peux-tu savoir si j'ai besoin de soutiens-gorge ?

- Tu en as peut-être, mais ce doit être d'affreux soutiens-gorge de vieilles dames. On n'attire pas un homme avec ça.

Sa mère avait un certain chic, surtout pour les objets féminins, que Ramona elle-même avait avec beaucoup moins de perfection. Ainsi, contrairement à sa fille, Hortense donnait beaucoup d'importance à certains objets, qui mettent le corps féminin en valeur. C'est pourtant Ramona, qui avait un vrai corps de déesse, un corps d'actrice italienne, qui aurait dû s'y intéresser; mais ce corps restait caché derrière le costume de la patronne, et par habitude, Ramona négligeait tous les petits colifichets qui rendent une certaine partie de la vie plus agréable.

- Regarde celui-là, lui dit sa mère, en lui indiquant un soutien-gorge où une espèce de dentelle très délicate recouvrait un tissu solide.

- Oui, il est beau, dit Ramona.

- Il n'est peut-être pas très cher. Entrons.

Elles entrèrent, et commencèrent à examiner les soutiens-gorge. Il se produisit alors quelque chose que Ramona ne comprit pas bien, mais qu'elle laissa faire entièrement. Ce fut comme si son âme se dédoublait, comme si son âme sereine s'endormait, pendant qu'une autre, loin d'être sereine, se réveillait. Bref, comme si la patronne reculait un peu, pour regarder un volcan sortir de terre et cracher ses flammes. Pendant qu'elle touchait les soutiens-gorge, et allait de l'un à l'autre, un voile recouvrit ses yeux, et elle se crut en compagnie de Damien, tous les deux seuls dans un endroit intime. Damien effleurait son corsage, posait ses mains sur sa taille. Elle ne reculait pas, n'était pas incommodée, mais espérait au contraire qu'il continu sans jamais s'arrêter, et elle jetait sur lui un étrange regard, qui disait à la fois oui et non; à la fois : « n'en faites rien » et « je vous en voudrai pour toute la vie si vous arrêtez ». Sa mère avait disparu, le magasin n'existait plus. Elle examinait les soutiens-gorge sans les voir. Parfois, sa mère lui faisait un commentaire, sur un soutien-gorge plus beau que les autres, mais elle ne voyait que ses lèvres bouger, sans entendre aucune parole. Une autre bouche, bien différente, captait toute son attention.

Cette lingerie réveilla en elle un tas d'idées endormies depuis bien longtemps. Elle voyait son propre corps, et celui de Damien, tout près l'un de l'autre; elle n'idéalisait pas le sien, qui était si beau, ni celui de Damien, mâle et parfait; mais elle admirait l'un et l'autre, comme deux perfections qui avaient besoin d'être ensemble. Elle s'attardait bien sûr un peu plus sur les bras musclés de son adjoint, sur son regard perçant et volontaire, sur sa mâchoire virile; il lui semblait qu'il était un guerrier antique, et qu'elle était sa nouvelle conquête. Pas une conquête de guerre, cependant, mais une conquête d'amour. Le monde entier alors perdit toute importance, sa mère elle-même eut pu se consommer en flammes, ou s'enfoncer jusqu'au fond de la Terre, plus rien ne comptait, hors elle et Damien. Elle n'avait plus ni père ni mère, ni sœur, ni patron, ni voisins, ni amis; tous ces gens, comme des maquettes en carton, avaient été balayés par une force surhumaine. Le monde n'existait plus que pour eux, et sans eux était condamné à disparaître, n'ayant plus aucune raison d'être.

Sa mère, finalement, se rendit compte que sa fille ne l'écoutait plus. Elle vit sur le visage de Ramona les traits furtifs d'un ravissement, et ceux de l'amour et de la liberté.

- Ah, se dit-elle, elle songe probablement à lui.

Nous ne dirons rien de ce que Damien et Ramona firent ensemble dans les profondeurs de ces fantasmagories, Ramona elle-même eut été incapable de les expliquer. Après quelques instants, Ramona regarda sa mère, non plus comme une somnambule, mais comme une femme qui sort d'un songe. Elle revint au monde. Son rêve n'avait duré que quelques secondes. Aussi brutalement était-il venu, aussi brutalement il partit; Ramona en oublia immédiatement presque tout, il ne lui restait qu'une vague impression, comme l'arrière-goût d'un aliment trop fort, qui refuse de partir.

- Je te parle, dit sa mère, m'entends-tu ?

- Oui, oui, répondit Ramona. Excuse-moi, j'étais dans la lune.

- Je l'ai bien vu, dit sa mère, mais ce n'était peut-être pas la lune. Alors, pourquoi pas celui-là ?

Ramona observa le soutien-gorge que lui montrait sa mère, et il ne lui parut plus si inutile d'acheter des sous-vêtements plus agréables au regard. Elle ne se fit pas prier pour le décrocher, et l'essayer sur ses vêtements. Il lui allait à la perfection. Sa mère lui en montra un autre, qu'elle essaya aussi. Finalement, elle en choisit plusieurs, et Ramona, à la légère surprise de sa mère, qui la savait peu coquette, décida de les acheter tous.

- Peut-être pas tous, lui dit sa mère, après avoir regardé l'étiquette du prix sur l'un d'entre eux.

Son côté économe de bonne mère prenait subitement le dessus. Mais Ramona répondit simplement :

- Non, non, tu as raison, c'est un objet qui me manque cruellement.

Elle les amena tous au comptoir, et bientôt les deux femmes sortaient du magasin, Ramona tenant un gros sac.

- Où allons-nous maintenant ? demanda Ramona.

- Ma foi, répondit sa mère, je crois qu'il est temps de manger.

Elles continuèrent à déambuler, mais cette fois en regardant les restaurants avec plus d'attention.

- Tiens, celui-là, dit soudain sa mère.

Il s'agissait d'un restaurant de poulet frit.

- Tu choisis toujours la même chose, lui dit Ramona.

- Peut-être, répondit sa mère. Oh, mais pourquoi ne pas inviter ton père. Il sort si peu depuis qu'il est à la retraite. Sa retraite anticipée, comme il l'appelle, ne lui sert pas à grand-chose. Depuis qu'il ne travaille plus, il s'ennuie à mourir.

- Si tu veux, dit simplement Ramona.

- Espérons qu'il a son téléphone près de lui, dit sa mère en sortant un petit téléphone cellulaire de sa bourse.

Elle lui téléphona.

- Non, il ne répond pas, dit-elle.

Puis, elle s'écria, comme si elle avait gagné quelque chose :

- Oh, Adrien, c'est moi, Hortense. Je suis au centre d'achats. Oui, celui-là. On va manger au restaurant de poulet frit. Viens nous rejoindre. D'accord, nous t'attendons.

Elle raccrocha, et les deux femmes entrèrent. Elles se trouvèrent une table agréable, puis commandèrent pour trois.

- Aussi bien, dit ensuite la mère. Il faut toujours attendre assez longtemps de toute façon. Tout de suite après avoir raccroché, le père de Ramona sauta dans sa voiture, et se rendit au centre d'achats. Il connaissait parfaitement le restaurant que sa femme avait mentionné, et après avoir stationné sa voiture dans le stationnement intérieur, il le trouva rapidement. Il entra dans le restaurant en vieil habitué, reconnu sa femme et sa fille, et alla s'asseoir avec eux. Il portait un pantalon de travailleur, et sur sa chemise de flanelle, un chandail sans manches. Son ventre un peu gros trahissait une saine inaction, et il avait un air jovial qui le rendait immédiatement sympathique.

- Alors, dit-il après s'être assis, vous avez acheté quelque chose ?

- Un peu, répondit immédiatement Ramona, pour devancer sa mère, et l'empêcher de donner des détails inutiles.

- Parfait, dit le père.

Il n'expliqua pas pourquoi c'était parfait, mais sa calme bonhomie ne semblait pas être trop exigeante; pour lui, la vie était bonne, tant qu'elle était exempte de drames épouvantables.

- Je lui disais encore tout à l'heure, dit Hortense à son mari, qu'il était temps pour elle de se caser, de trouver un mari, quoi, et de nous faire de petits-enfants.

Le père regarda sa fille avec un sourire en coin, et lui dit :

- Elle t'a encore tourmenté avec ça ?

- Oui, papa, répondit sa fille.

- Oh, mais toi aussi, tu aimerais avoir de petits-enfants, dit la mère au mari.

- Sans doute, sans doute, mais rien ne presse, dit-il.

- Quand elle aura soixante ans, il sera trop tard, dit la mère.

Ramona secoua la tête, comme pour dire « quelle lubie ».

Cependant, le père regarda alors sa fille plus tendrement, et lui dit, avec des yeux scrutateurs :

- Y a-t-il quelqu'un de nouveau dans ta vie ?

Tout en semblant peu intéressé par la vie personnelle de sa fille aînée, il savait parfaitement s'allier à son épouse pour poser des questions indiscretes à Ramona, quand il le désirait.

- Non, dit fermement sa fille.

- Eh bien, moi, dit-il alors, je crois que j'ai trouvé. Tu sais mon ami Vassilot; il est veuf, il n'est pas si vieux, et il te trouve justement fort agréable. Il me le disait encore il y a quelques jours.

- Oh, papa ! dit Ramona presque en riant.

- Mais quoi ! répondit le père. Il a quelques cheveux gris, et alors ? Il a beaucoup d'argent, il a une vie tranquille, et il t'aime.

- Il me trouve agréable, corrigea Ramona, ce n'est pas la même chose.

- Oui, ça commence de cette façon, et l'amour vient ensuite.

- Peut-être, mais moi, ton ami Vassilot, je l'ai vu une fois, et il ne m'intéresse pas du tout.

- Bon, bon, dit le père en faisant semblant d'être vexé, admettons que je n'ai rien dit.

- Notre fille ne veut pas trouver, c'est tout; c'est pour cela qu'elle ne cherche pas, dit la mère.

- Parfaitement, tu as enfin compris, je ne cherche pas, dit Ramona.

La mère hocha la tête, comme pour dire « tête de linotte », et le père se mit à rire. Une serveuse vint alors déposer sur la table une énorme assiette, dans laquelle un gros poulet était entouré de petites pommes de terre.

- Mangeons, dit le père.

Ils mangèrent. Cependant, quelques instants plus tard, le père s'arrêta subitement.

- Mais, dit-il en tenant une cuisse de poulet, pourquoi n'avez-vous pas aussi invité Sophie ? Il y a longtemps qu'on n'a pas eu une petite réunion de famille, tous ensemble.

- Je crois qu'elle est occupée en ce moment, dit Ramona.

- Allez, allez, appelez-la.

- Mais nous avons déjà commencé, dit la mère.

- Nous mangerons moins vite jusqu'à ce qu'elle arrive, dit le père.

La mère sortit encore son téléphone de sa bourse, et téléphona à Sophie. Il se trouva qu'elle était avec une amie dans sa chambre, mais qu'elle n'était pas occupée du tout. Autrement dit, son amie pouvait bien rentrer chez elle, et Sophie se rendre au restaurant. La vie est pleine de ses petits compromis insignifiants, qui ne fâchent personne, et qui remplacent un plaisir par un autre. C'est son amie elle-même, en voiture, qui amena Sophie au centre d'achats, avant de terminer la soirée chez elle. Environ trente minutes plus tard, Sophie entra dans le restaurant, et s'asseyait à côté de son père.

- J'ai été aussi vite que j'ai pu, dit-elle.

- Et moi, j'ai été aussi lentement que j'ai pu, dit le père. Regarde, il y a encore du poulet dans mon assiette.

- Il est probablement froid, dit Sophie.

- Ce n'est pas important. Je ne t'ai pas vu depuis plusieurs jours, c'est plus important que du poulet chaud ou froid.

- Tiens, nous t'avons laissé tout ça, dit la mère, en désignant plusieurs morceaux de poulet dans la grosse assiette.

Tout le monde commença à manger, puis le père leva un bras pour attirer l'attention de la serveuse, et commanda de la bière.

- Justement, dit la mère en regardant Sophie, je me demandais comment allait tes amours, à toi.

- Pourquoi « justement » ? dit Sophie.

- Parce que j'ai d'abord demandé à Ramona. Mais tu connais ta sœur; elle a été vague et mystérieuse, comme d'habitude.

- Oh moi, dit Sophie, qui voulait garder le secret sur Christian, pour l'instant, je ne sais pas.

- Bon, alors j'attendrai, dit la mère avec résignation.

Il ne lui appartenait pas, à la pauvre Hortense, comme deux siècles plus tôt, de précipiter les choses, et de trouver elle-même un mari pour chacune de ses filles. Et si ses filles devaient mourir solitaires, alors il en serait ainsi.

- À propos, dit alors le père à Sophie, comment trouves-tu mon ami Vassilot ?

- Oh, papa ! s'exclama Ramona. Il t'a soudoyé, on dirait.

- Mais non, dit le père, c'est un ami, c'est tout. Je pose simplement la question.

- Il est un peu vieux pour moi, non ? dit Sophie en souriant.

- Il n'est pas vieux, répondit le père, disons plutôt qu'il est à point.

- Tu veux dire trop cuit, dit Sophie.

Cela fit rire Ramona et la mère.

- Bon, bon, encore une fois, c'est un échec, dit le père.

- Ce qu'il lui faut, dit Ramona à son père, c'est une bonne vieille madame.

- D'accord, je ne dis plus rien à son sujet. Passons à autre chose.

Il prit une grande gorgée de bière, puis dit, en regardant la table :

- Et le dessert, il n'y a pas de dessert ?

On commanda donc un dessert, et on se remit à manger, mais cette fois plus par gourmandise que par appétit. N'est-ce pas un signe de bon repas, pour ne pas dire celui de la civilisation elle-même, que de manger quelque chose de bon sans appétit ? Il nous semble alors que le corps est encore plus satisfait, et que l'âme se repose, heureuse et sereine. Il ne manquait au père qu'un verre de cognac, qu'il commanda sans plus attendre.

- Voir mes filles, bien manger, dit le père, je ne connais rien d'autre qui puisse vraiment me faire plaisir.

L'âme et le corps contents, le cœur s'épanchait.

- Vous savez, dit-il avec des yeux presque mouillés, quand vous étiez toutes petites, je vous prenais sur mes genoux, une sur chacun, et je vous faisais aller comme sur le dos d'un cheval. Vous êtes bien grandes maintenant, je ne pourrais plus le faire, même si j'essayais. Quoi que vous fassiez de votre avenir, je ne m'en plaindrai pas. Et votre mère non plus.

Celle-ci leva les yeux au ciel, car si elle avait son dada, le père avait le sien, que tout le monde à table connaissait. Quelques verres d'alcool, et le cher homme devenait tendre, son cœur s'amollissait, et il était absolument obligé de déclarer tout l'amour qu'il avait pour ses filles.

- D'accord, continua-t-il, j'aurais peut-être dû faire certaines choses autrement. Parfois, je me dis que j'aurais pu être, comment dire, enfin, j'aurais peut-être dû décider de certaines choses pour vous. J'aurais dû vous faire apprendre la musique, ce genre de choses, vous voyez ? La liberté, chez les enfants, est un avantage seulement jusqu'à une certaine limite. Mais enfin, vous êtes quand même devenues fortes et bien équilibrées, je crois. C'est le principal.

Sophie mit un bras autour du cou de son père. La mère, cette fois, regarda son mari avec un certain attendrissement.

- Quand vous aurez des enfants, un jour, continua le père, vous leur dirai à peu près la même chose.

- Si elles ont en, marmonna la mère.

Le père regarda sa femme tranquillement, puis se tourna vers Ramona, et lui dit :

- Mais ton travail, comment cela va-t-il dans ce domaine là ?

- Oh, tout va bien.

- Des chances d'avancement ? demanda-t-il encore.

- Je ne sais pas, mais pas avant longtemps, je crois.

- Je suis certaine, dit sa mère, que tu es une de leurs meilleures patronnes.

Si elle aimait se plaindre avec une amertume un peu fausse du célibat de ses filles, et surtout de Ramona, elle était toujours la première à les défendre, et à les mettre sur un piédestal.

- Peut-être, dit Ramona en souriant.

- Mais tu fais quoi, exactement ? continua-t-elle. Je n'ai jamais bien compris ce que tu faisais. Tous ces titres de fonctions sont tellement vagues.

- J'administre, maman, répondit Ramona. Il faut bien que certaines personnes le fassent.

- Si je peux faire quelque chose pour t'aider, lui dit son père, n'hésite pas à me le demander.

- Merci, papa, dit Ramona.

- Ton adjoint fait à peu près la même chose ? demanda encore la mère.

- Oui, à peu près.

- Quel adjoint ? dit le père.

Ramona se sentit alors rougir, en se rappelant l'épisode du magasin pour hommes. Son père risquait de poser des tas de questions sur Damien, très naïvement, mais qui l'obligerait à raconter un peu de sa vie privée; et sa mère risquait de mentionner avec quel intérêt incroyable elle avait suivi un inconnu quelques heures plus tôt, qu'elle avait cru être ce Damien.

- C'est un employé qui est arrivé il y a quelques semaines, répondit Sophie. C'est son adjoint, alors ils se voient beaucoup.

Ramona avait les joues en feu; et plus elle voulait se répéter que Damien n'avait aucune importance, et qu'elle n'avait donc rien à cacher, et plus elle avait chaud.

- C'est idiot, se disait-elle. Ils vont croire qu'il y a quelque chose entre lui et moi.

- Et comment est-il, cet adjoint ? demanda le père. Il travaille bien ?

- Oh, probablement, répondit Sophie. Mais surtout, il est beau.

- Tiens, tiens, dit le père, avant de siroter un peu de son cognac.

- Ramona est-elle d'accord avec ton verdict ? demanda ensuite le père à Sophie.

- Oh, oui ! dit Sophie avec enthousiasme.

- Sophie ! s'exclama Ramona en fronçant les sourcils.

- Plus beau que mon ami Vassilot ?

- Oh, papa ! dit Ramona, avant d'éclater de rire avec tout le monde, y compris le père, qui évidemment, avait fait une blague.

On taquina encore beaucoup Ramona sur ce Damien, mais sans lui donner vraiment la moindre importance. Le père termina son cognac, paya l'addition, et on rejoignit les voitures. Les parents se rendirent à leur maison, et les deux sœurs regagnèrent la leur.

- C'était bien agréable de se réunir ainsi, dit Sophie, tout en rangeant certaines choses dans sa chambre, alors que Ramona était dans le petit corridor.

- Oui, tout à fait, dit-elle.

- C'est si triste de se voir seulement à Noël ou pour l'anniversaire de quelqu'un.

- Oui, il faut le faire plus souvent.

- Bon, dit alors Sophie, il est tard. Bonne nuit, Ramona.

Elle avait déjà son pyjama, et elle referma la porte, avant de sauter dans son lit. Après avoir souhaité une bonne nuit à sa sœur, Ramona s'enferma elle aussi dans sa chambre. Elle avait posé le sac de ses emplettes près de son lit. Elle s'assit lourdement à côté, en se disant :

- Qu'est-ce qui m'a prit ? Que peut me faire que mes soutiens-gorge soient beaux ou non ?

Elle enleva lentement sa blouse, dévoilant un soutien-gorge exactement comme l'avait soupçonné sa mère : terne, vieillot et passablement usé. Ramona baissa la tête, et dit à son soutien-gorge :

- Qu'est-ce que ma mère a contre toi, hein ? Depuis les années que tu me sers fidèlement, confortablement. C'est bien cela l'important, oui, confortablement.

Elle se pencha pour ouvrir le sac, saisit les soutiens-gorge et les déposa sur le lit. C'était comme un trésor, un trésor de vêtements riches et délicats. Elle en prit un au hasard, et le posa sur elle, par-dessus celui qu'elle portait encore.

- Oui, c'est vrai qu'il est beau, mais je doute qu'il soit confortable.

Elle le rejeta sur le lit et s'étendit à côté. Ses beaux yeux foncés, aux cils longs, aux prunelles ardentes, regardaient le plafond. Elle crut voir des ombres s'y dessiner, comme lorsque des arbres, devant une fenêtre, se balancent dans le vent et projettent une lumière changeante. Mais c'était la nuit, et aucune clarté n'entraît du dehors. Ces ombres n'étaient-elles pas des corps, comme deux personnes bougeant ensemble ? Son esprit, encore une fois, dérivait malgré elle, et l'emportait où elle refusait d'aller.

- Damien, murmura-t-elle. C'est un nom charmant.

Elle se tourna sur le côté.

-Oui, mais je n'ai pas besoin de lui.

Elle se retourna sur le dos.

- Je serais quand même curieuse de savoir... enfin... savoir comment... c'est qu'il a certainement beaucoup d'expérience.

Elle fronça alors les sourcils, en se disant :

- Mais qu'est-ce que cela peut me faire !

Elle tapa avec ses mains sur le lit, effleurant un de soutiens-gorge. Elle se mit à le palper, sentant tous les détails de la dentelle, puis des coutures et des attaches. Comme une enfant un peu triste qui agit sans savoir ce qu'il fait, elle ramassa ce soutien-gorge, et tout en demeurant couchée, elle le souleva pour pourvoir le voir, et se mit à l'attacher, puis à le détacher, et ainsi encore et encore, machinalement. Espérait-elle qu'un jour un autre qu'elle le détacherait ? Se voyait-elle avec ce joli sous-vêtement, ou croyait-elle ne jamais le porter ? Ses fantasmagories furent alors si fugitives, qu'il est difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est qu'elle conserva la même attitude mélancolique assez longtemps. Qui peut savoir jusqu'où s'enfoncent les rêveries d'une femme, qui elle-même n'est pas certaines de ce qu'elle désire ? On en distingue un peu la surface, mais jamais le fond, comme un lac où la lumière du soleil ne peut pénétrer au-delà des premiers mètres.

Ramona remit le soutien-gorge sur le lit, et sans se déshabiller davantage, elle s'endormit. Autant sa journée avait été parsemée de rêveries étranges et délicieuses, autant sa nuit fut lourde et opaque, apparemment sans le moindre rêve; une nuit de grosse fatigue, quand au réveil, on croit n'avoir dormit que quelques minutes, alors qu'on a dormit dix heures

sans interruption. Son âme, sortit de son assiette ordinaire, était épuisée sans qu'elle le sache; elle avait bien besoin d'un sommeil profond.

Même quand son chat sauta sur le lit, et marcha un peu partout, elle ne se réveilla aucunement. Cependant, quelques minutes plus tard, le chat étant parti, c'est le soleil qui vint lui chatouiller le visage avec un rayon. Cette fois, elle ouvrit les yeux, s'étira, et ne put s'empêcher de remarquer :

- Quelle nuit magnifique !

Elle alla au bureau, où pendant toute la journée, elle fut anormalement gaie. Damien l'observa souvent avec un sourire, mais les deux employés restèrent séparés; ils étaient ensemble pour travailler, mais encore loin pour tout le reste. Il y avait bien eu le gala, mais ils n'en parlaient pas. Il y avait simplement eu quelque chose de plus entre eux, d'important mais de mystérieux et encore trop délicat. À la fin de la journée, Damien retourna tranquillement chez lui, et Ramona retourna tranquillement chez elle.

Le travail routinier continua donc, et puis un soir, quelques jours plus tard, Damien eut besoin, de nouveau, d'être aidé par sa patronne, car il voulait terminer un projet chez lui et il avait besoin de quelques renseignements. Il téléphona à Ramona, et celle-ci lui dit de passer quand il voudrait. Il allait donc sortir de chez lui, avec sa mallette, quand il reçut un message de Christian sur son téléphone. Il disait simplement : « Que fais-tu de bon ? ». Apparemment, son ami s'ennuyait. Damien se demanda s'il fallait de nouveau l'inviter. Il hésita assez longtemps, mais enfin, il se dit : « pourquoi pas ? » et lui répondit qu'il allait chez Ramona, et qu'il pouvait passer chez lui pour le ramasser. Son ami répondit immédiatement qu'il en serait ravi. Les deux hommes se rendirent donc ensemble chez Ramona, encore une fois. Comme on peut le croire, Sophie fut très heureuse de revoir son amoureux, et celui-ci allait évidemment chez Ramona uniquement pour revoir Sophie. Comme la fois précédente, Ramona et Damien allèrent s'enfermer dans le petit bureau, pendant que Sophie et Christian restaient au salon. Mais alors que les deux jeunes personnes se regardaient déjà avec un sourire un peu rieur, Sophie ne croyant pas qu'il était nécessaire de parler, et Christian voulant dire quelque chose, mais ne sachant pas quoi, le chat de la maison arriva en titubant au salon. Il poussait un râle étrange et faisait des efforts inutiles pour vomir. Aussitôt, Sophie se leva en bondissant, alla voir le chat de près, puis se précipita au bureau.

- Ramona, s'écria-t-elle, Misti n'est pas bien !

Ramona et Damien, à la suite de Sophie, se rendirent précipitamment au salon.

- Mais qu'a-t-il donc ? dit Ramona en s'agenouillant devant le chat, mais sans oser le toucher.

Damien dit calmement :

-C'est la première fois que cela lui arrive ?

- Oui, répondirent Ramona et Sophie, toutes les deux à la fois.

- Peut-il sortir dehors ?

- Oui, dit Sophie. La fenêtre de la cuisine est souvent ouverte, et alors il lui arrive de sortir.

Damien, sans rien répondre, alla dans la cuisine. La fenêtre était ouverte. Il revint au salon, et dit, de façon nette et péremptoire :

- Il s'est peut-être empoisonné. Il faut l'amener immédiatement au vétérinaire.

Il ramassa le chat sans attendre.

Ramona avait l'air inquiète, et Sophie semblait prête à pleurer. Elle dit à Damien :

- Il y a un hôpital vétérinaire pas loin d'ici.

- Oui, je sais, interrompit Damien. C'est là que nous allons.

Tous les quatre, et le chat, se rendirent donc à l'hôpital vétérinaire, où un docteur ausculta immédiatement le chat de Ramona. Il lui fit un lavage d'estomac, puis lui donna des sédatifs. Après avoir été étendu sur une petite table métallique, il fut déposé dans une cage, où il s'endormit. Les quatre et le docteur étaient encore dans la salle d'examen.

Sophie, qui avait des larmes, demanda au docteur :

- Il va mourir ?

- Je ne crois pas, répondit-il. C'est très probablement un empoisonnement. Il devrait aller mieux demain. Laissez-le ici pour la nuit, et la secrétaire vous téléphonera demain matin. Puisqu'il était inutile d'attendre dans la salle d'attente, ils retournèrent lentement à la voiture. Damien s'assit à la place du conducteur, Ramona s'assit à ses côtés, et les deux autres derrière.

- Quelle aventure ! dit Damien, sans démarrer le véhicule.

Ramona le regardait avec attention. Damien le remarqua, et lui dit :

- Ramona, vous me regardez comme si vous me voyiez pour la première fois.

En effet, elle le voyait maintenant un peu mieux. Elle l'avait d'abord détesté par préjugé, puis elle avait cru – ou avait voulu croire – que ce n'était qu'un Casanova; un homme solide, mais vide. Après l'avoir vu si concerné pour le chat, si autoritaire – d'une bonne façon – pour sauver cet animal qui aurait pu n'être rien pour lui, elle devait s'admettre que c'était un homme de cœur, en plus d'être un homme fort. Il lui semblait en effet impossible qu'un homme se préoccupe de son chat, et ne soit qu'un vaurien. Tous les mérites de Damien, qui en avait plusieurs, éclatèrent alors à sa vue. Il n'était plus seulement beau et fort, il était brave, bon, il avait du cœur et l'esprit de décision. Le dernier voile devant ses yeux s'envola. Elle le vit alors comme supérieur à tous les hommes qu'elle connaissait. Autant Sophie considérait Christian supérieur à Damien, autant Ramona considéra alors Damien supérieur à Christian, et peut-être, peut-être, digne de son amour, si un jour elle se laissait aimer de nouveau.

- Je ne vous avais pas bien jugé, dit-elle à Damien.

- Ah ? dit Damien.

- Je ne serai plus dure envers vous.

Qu'elle puisse être si terre à terre, et sincère avec elle-même, et avec lui, parut un prodige à Damien, et aussi à Sophie, qui en vint à oublier le chat, et qui regarda sa sœur avec des yeux ronds comme ceux d'un hibou. Ce qu'elle venait de dire, n'était-ce pas une déclaration ? Au moins une déclaration d'admiration, ce qui est bien près de l'amour ?

- J'en suis très content, dit Damien avec stupéfaction.

Il posa alors sa main sur celle de Ramona. Pendant quelques instants, elle laissa sa main sous celle de Damien, puis la retira lentement.

- Ça avance, se dit Damien. Lentement, mais ça avance.

Sophie regarda alors Christian tendrement. Elle avait bien vu Damien poser sa main sur celle de sa sœur. Elle posa la sienne sur celle de Christian. Celui-ci la regarda alors, lui aussi, avec une tendresse incroyable. Contrairement à Ramona, cependant, il ne la retira pas. Damien démarra la voiture, et ils retournèrent chez Ramona. Dans le salon, autour de la table basse, ils étaient tous songeurs et silencieux. Leurs préoccupations passaient du

chat à eux-mêmes; d'eux-mêmes au chat. Tout se mêlait dans une confusion extrême. Comme si de la vie du chat dépendait leur avenir, comme si de leur bonheur dépendait que le chat soit en santé, ou malade pour toujours.

- Définitivement, il m'aime, se disait Sophie à propos de Christian.

- Oui, le chat ira mieux demain, se disait Ramona.

- Je l'aimerai jusqu'à la mort, c'est certain, se disait Christian.

- La glace fond, le volcan se réveille, elle sera à moi, se disait Damien.

Puis, chacun regardait son voisin, plus ou moins à la dérobée.

- J'espère que Misti ira mieux, se disait Sophie.

- Puis-je l'aimer ? c'est vrai qu'il est attirant, et brave, et tendre, se disait Ramona.

- Si le chat meurt, Sophie sera peut-être tellement triste qu'elle m'oubliera. Il faut qu'il guérisse, se disait Christian.

- Il est certain que le chat ira mieux, se disait tranquillement Damien.

Ainsi tournoyaient des espoirs personnels, tous reliés les uns aux autres. Ces quatre personnes étaient déjà les meilleurs camarades au monde, allaient-ils devenir plus ?

- Tout ce qui est arrivé est bien dramatique, dit alors Damien, et il est relativement tard, mais je crois que ce travail est important.

- Oui, oui, dit Ramona, allons le terminer.

Ils se levèrent et se rendirent au bureau. Aussitôt, comme un réflexe, Sophie posa sa main sur celle de Christian. Celui-ci se retourna vers elle tout d'un bloc; il lui semblait que son cœur allait exploser et que sa seule chance de vivre, était de déclarer son amour à Sophie. Mais au moment où il allait tout lui dire, on cogna à la porte. C'était la voisine. Sophie se leva et la fit entrer.

- Excusez-moi, dit-elle, je sais qu'il est un peu tard. Mais je vous ai vus tous le quatre partir à la course avec le chat, tout à l'heure. Il est arrivé quelque chose de grave ?

Sophie lui raconta le petit drame de la soirée.

- Ah, bon, je suis contente qu'il aille mieux, dit Hélène.

Elle ne put s'empêcher de placoter encore un peu, puis elle partit. Christian alors, se tourna de nouveau vers Sophie.

- Sophie, dit-il, vous savez que...

Mais Damien et Ramona revinrent au salon.

- Il ne restait pas grand-chose à faire, après tout, dit Damien.

- Oui, je crois qu'on peut tous aller se coucher maintenant, dit Ramona.

Christian fit une vague grimace, regarda Sophie avec désespoir, puis se leva. Les deux hommes partirent. Ramona dit à sa soeur :

- Ton Christian avait l'air bien étrange, avant de partir. Il ne devrait pas s'inquiéter autant pour le chat. Le docteur a dit qu'il irait mieux.

- Je crois que ce n'était pas le chat, répondit Sophie. Il allait me dire quelque chose.

- Quoi donc ?

- Oh, rien, rien. Nous verrons plus tard.

Ainsi fut reporté à un autre jour la déclaration de Christian. Les deux femmes se retirèrent dans leur chambre, et malgré les événements de la soirée, passèrent une très bonne nuit.

Le lendemain, Damien vit immédiatement une différence dans le comportement de Ramona. Quand il entra dans son bureau, elle sourit. Oh, ce n'était pas le sourire candide d'une jeune fille, mais c'était bien un sourire, et un sourire sincère. Il y a des centaines de

sourires différents, mais il n'y a que deux catégories importantes : les vrais et les faux. Ramona, enfin, semblait heureuse de le voir.

- Et le chat ? demanda immédiatement Damien.

- Je suis partie de chez moi très tôt. La secrétaire n'a pas eu le temps de me téléphoner.

- Alors on verra plus tard.

Il regarda Ramona en souriant, puis continua :

- Voulez-vous venir dans mon bureau, il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer. Les deux se rendirent dans son bureau, et s'assirent devant son ordinateur.

- C'est ici, vous voyez ?

Il pointait une sèche colonne de chiffres sur son écran. Ramona se mit à l'étudier.

Damien, lui, ne regardait plus l'écran, il regardait Ramona. Mais celle-ci, plus attentive à Damien qu'auparavant, s'en rendit compte immédiatement.

- Et ceci, voyez-vous ? dit-elle.

Damien fut obligé de regarder l'écran à son tour, et de l'étudier, de calculer, de trouver une solution. Pendant ce temps, Ramona regardait Damien du coin de l'œil. Finalement, elle le regarda sans honte et sans se cacher, directement. Comme il avait l'air fort dans ses vêtements serrés, et ce menton si décidé, et ce regard si perçant. Ramona en oublia complètement son travail. Damien se retourna alors vers elle, en disant :

- Je crois que...

Mais il s'arrêta quand il s'aperçut qu'elle ne comprenait plus rien de ce qu'il disait, et qu'elle le regardait comme un affamé regarde un morceau de gâteau. Pendant un instant, il y eut une tension incroyable dans ce petit bureau, si forte que tout s'arrêta, qu'un silence complet se fit soudain, que le temps, la vie des plantes grimpantes, l'électricité même, tout fut figé.

Ramona et Damien commencèrent à s'approcher l'un de l'autre, poussés par une force qui les dépassaient. Mais la secrétaire entra subitement.

- Monsieur Damien, dit-elle en remontant ses grosses lunettes avec une main, j'ai le dossier que vous m'avez demandé.

Aussitôt, Ramona recula et se tint bien droite.

- Pardonnez-moi si je vous ai dérangés, bredouilla la secrétaire.

- Non, non, ce n'est rien, dit Damien. Donnez-moi ce dossier.

La secrétaire lui remit le dossier, puis elle sortit du bureau.

Ramona rougit un peu, et sourit avec confusion, mais le moment était passé. Ils ne s'approchèrent plus autant l'un de l'autre, et continuèrent à travailler. Ainsi, il semblait qu'un cupidon volait au-dessus d'eux, mais que ses flèches manquaient toujours leur cible. Pour la pauvre Ramona, dont le cœur sortait enfin d'un long sommeil, il fallait que tout soit parfait. Damien le sentait, et ne voulait rien brusquer. Il se contenta de secouer la tête, de temps en temps, tout en riant tout seul. Il semblait se dire : « Ah, les femmes ! »

Et Ramona, qui quelques semaines plus tôt en aurait été vexée, le regardait parfois, et semblait répondre en silence : « Que voulez-vous, je n'ai plus l'habitude ». Le travail avançait cependant, et après une heure, elle retourna dans son bureau. Dans son beau fauteuil de patronne, elle se dit :

- Ouf, j'ai eu chaud. Cette fois, ça a passé proche, très proche.

Sur une rue commerçante, près d'où habitait Damien, il y avait un bar très populaire. Damien y rencontrait souvent son ami, et les deux hommes buvaient quelques bières,

assis sur un bon divan, devant un énorme écran de télévision qu'ils ne regardaient pas, car les seuls sports qui intéressaient nos deux amis étaient le tennis et la course automobile, alors que le propriétaire du bar préférait le baseball, sans doute le sport le plus ennuyeux au monde. Cependant, la musique était convenable, la bière pas trop chère, et toutes les connaissances de Damien ou de Christian y allaient de temps à autre. C'est donc dans ce bar, après la journée de travail, que Damien se rendit ce soir-là. Il y rencontra son ami, buvant déjà une bière, assis sur leur divan préféré.

- Bonsoir Christian, comment fut ta journée ? demanda Damien en s'asseyant.

- Très bien. Puis-je te demander un conseil ?

- Mais évidemment.

- Tout d'abord, comment trouves-tu Sophie ?

Il n'osa répondre qu'il la trouvait terne et stupide.

- Mais elle est bien, très bien.

- Je le crois aussi, dit Christian. Je viens de lui envoyer un message, car elle m'a donné son numéro de téléphone, la dernière fois que nous sommes allés chez ta patronne. Oh, je l'aime tant.

- Tu lui as dit dans un message que tu l'aimais ? Si c'est la première fois, ce n'est pas très romantique.

- Non, non, je voulais lui dire la dernière fois que je l'ai vue, chez Ramona, mais je n'ai pas pu. Non, je lui ai envoyé un message anodin. Mais si elle me répond, alors j'en dirai plus. Enfin, un peu plus.

- Tu as eu son numéro de téléphone la dernière fois, il y a quelques jours, et tu lui envoies un message seulement maintenant ?

- Je n'ai pas osé le faire plus tôt, je l'aime tant.

- Mais tu es pire qu'un adolescent.

- Je sais, je sais. Devant elle, j'ai eu le courage de parler, ou plutôt de vouloir parler, mais tout m'a interrompu. Ensuite, mon élan fut brisé.

- Pour plusieurs jours ?

- Ne te moque pas de moi. L'important, c'est que je viens de lui envoyer un message.

- Alors, de quel conseil as-tu besoin ?

Christian commença alors à lui poser des questions sur les femmes. Damien se commanda une bière, et les deux hommes discutèrent, avec un mélange de sagesse, de confiance et de détails qui les faisaient parfois rire aux éclats. Après un moment, Christian se leva, en disant :

- Pardon, j'ai une situation urgente à liquider.

Il se rendit ensuite aux toilettes. Sur la table basse, il avait laissé son téléphone. Il se mit à vibrer. Damien, qui n'était pas naturellement fouineur, avait quand même été rendu curieux, curieux de Sophie, que son ami semblait tant aimer. Il prit le téléphone de son ami et lu le message qu'il venait de recevoir. C'était bien un message de Sophie. Elle répondait elle aussi par un message anodin, mais dans lequel on sentait une certaine excitation de jeune femme amoureuse. Damien prit une grande respiration. Il s'assura que son ami ne revenait pas, puis il composa le message suivant :

- Honnêtement, Sophie, je crois que nous allons trop vite. Voilà ce que je voulais vraiment te dire. Vois d'autres gens, si tu veux, et moi aussi, je verrai d'autres gens.

Il envoya le message, puis il effaça rapidement le message de Sophie et celui qu'il venait d'envoyer, et déposa le téléphone exactement où il était. Quelques instants plus tard, son ami revint. La première chose qu'il fit, une fois assis, fut de regarder son téléphone.

- Non, elle ne m'a toujours pas répondu, dit-il. D'une certaine façon, tant mieux. Cela signifie qu'elle ne passe pas toute sa journée à regarder son téléphone. Mais toi, avec ta femme délicieuse, comme tu dis, cela avance ?

- Oh, elle. Oui, ça avance, et parfois ça n'avance pas. Il faut attendre qu'elle se dérouille.

- Oui, évidemment, dit Christian. Sophie est plus jeune, elle n'est pas rouillée du tout. Mais vraiment, tu la trouves bien ? Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

- Non. Je te voyais plutôt avec un autre genre de femme, mais elle est bien. Tu sais que je te considère comme un jeune frère; je me suis toujours occupé de toi. Sophie est convenable, si tu l'aimes.

- Ah, j'en suis heureux, car ton opinion est importante pour moi – même si c'est moi qui décide, évidemment.

- Évidemment.

- Dès qu'elle répondra, je l'inviterai quelque part.

Cependant, chez Ramona, Sophie avait reçu le message perfide. Elle le lut et le relut plusieurs fois.

- Est-ce possible ? se disait-elle. Il semblait si sincère. Il ne m'aimait donc pas ?

Elle était dans sa chambre, dans laquelle, sur des étagères, se trouvaient encore tous les toutous de son enfance. Elle était étendue sur le lit, en pyjama, et regardait son téléphone comme si c'était un objet magique. Elle se mit à pleurer.

- Non, je ne comprends plus rien. Il jouait avec moi, ou alors, il a changé d'avis. Oui, c'est certainement cela. Il ne peut pas être si hypocrite. Il m'aimait encore, il y a quelques jours, mais aujourd'hui il a changé. Il a peut-être rencontré une autre femme. Oh, je suis si malheureuse !

Dans le bar, Damien ne regrettait pas ce qu'il avait fait, mais il craignait que Sophie envoie un autre message.

- À propos, Christian, dit-il à son ami, tu as encore ce jeu sur ton téléphone, que tu m'as montré la dernière fois ?

- Oui, répondit-il.

- Donne-moi ton téléphone, je vais jouer un peu.

Christian le lui donna sans hésiter, après avoir trouvé le jeu dont lui parlait son Damien.

- Tu n'as qu'à peser sur « jouer », dit-il.

Damien se mit à jouer, mais assez distraitement. Il voulait simplement avoir le téléphone en sa possession. Soudain, il sentit le téléphone vibrer. C'était un message qui venait d'être reçu. Immédiatement, il ouvrit le message, avant que son ami se rende compte de quoi que ce soit.

- Oh, cher Christian, disait Sophie. Pourquoi es-tu froid et méchant, soudainement ? Tu ne m'aimes donc pas ? Tu ne m'as rien dit, et moi aussi, je n'ai rien dit, mais j'étais certaine qu'il y avait quelque chose entre nous, quelque chose de fort et de pur. Oui, j'étais certaine que c'était le début de quelque chose de très beau.

Damien, tout en faisant semblant de jouer, répondit au message.

- Sophie, ne soit pas trop déçue. Je n'ai jamais cru que tout cela était sérieux. À propos, comment va le chat ?

Quand Sophie lut le message, elle jeta son téléphone par terre.

- Oh, s'écria-t-elle, il est maintenant froid comme de la glace ! Le chat va parfaitement bien, mais qui te parle de chat maintenant ? Ah, je suis si malheureuse !
Elle se mit à pleurer de nouveau, mais cette fois si bruyamment que sa sœur vint voir ce qui se passait.
- Oh, je n'ai rien, dit Sophie.
- Mais non, tu n'as pas rien. C'est Christian ?
- Ne mentionne plus Christian, ni aucun homme. Je croyais qu'il était bon, mais ce n'était qu'un autre nigaud. Laisse-moi seule maintenant.
Sa sœur referma doucement la porte, et retourna dans sa chambre.
Dans le bar, Damien continua à jouer un peu, puis il se dit :
- Ça y est, elle a compris. Christian va pouvoir se trouver une meilleure épouse.
Il redonna le téléphone à son ami, et prit une gorgée de bière.

Dans les semaines qui suivirent, Ramona fut toujours gentille avec son adjoint, mais elle évitait soigneusement d'être très longtemps seule avec lui.
- Allez, Ramona, se disait-elle à elle-même. Tu es une femme sérieuse. L'important, c'est le travail, pas les galipettes.
Comme le balancier d'une pendule, qui revient toujours après avoir filé dans un autre sens, Ramona semblait être redevenue une femme sévère, trop occupée pour s'intéresser à l'amour.
- Peut-être suis-je sèche, après tout, se disait-elle parfois. Mais au moins je suis juste. Je ne suis pas méchante avec lui.
Cette justice lui servait de prétexte pour repousser l'amour. Damien était toujours fier et beau. Il ne changeait pas, et surtout, il patientait. Il avait tout son temps, il ne brusquait rien. Après quelques semaines, cependant, Ramona eut besoin de se confier à quelqu'un. Même les gens qui sont froids, en apparence, ont parfois besoin de chaleur humaine.
Comme d'habitude, elle choisit sa sœur. Celle-ci, depuis l'affaire des messages, comme elle le disait elle-même, était d'abord tombée dans une extrême mélancolie. Christian lui avait envoyé d'autres messages, des vrais, ceux-là, bien de lui, mais Sophie les avait effacés sans même les lire. Après quelques semaines, elle avait cessé de lui en vouloir. Au fond, elle l'aimait encore. Pendant longtemps, il ne fallut pas parler d'amour devant elle, sinon un voile de tristesse passait devant ses yeux. Puis, elle redevint tout à fait elle-même, mais avec une blessure au cœur, qu'elle cachait aux autres. Ramona, ce jour-là, s'assit donc à côté de sa sœur, au salon, et chercha comment lui parler de Damien, sans lui rappeler Christian. Elle lui parla de choses et d'autres, et puis enfin, elle s'exclama :
- Mais je le vois tous les jours, et il me regarde d'une telle façon ! Comment lui faire comprendre qu'il perd son temps, même s'il a toutes les qualités ?
- Qui donc ?
- Mais lui, Damien. Chaque fois qu'il vient dans mon bureau, il s'approche, et je sens son eau de Cologne, et il me regarde avec un calme désarmant. Je veux lui crier : « Oui, oui, vous êtes un homme extraordinaire, mais je veux être seule, seule, pouvez-vous comprendre cela ? ». Mais évidemment, je n'en fais rien.
- Dis-lui que tu le détestes.
- Mais non, sotté. Ce ne serait pas vrai, et surtout, nous devons nous voir tous les jours. Je ne peux pas dire cela à quelqu'un que je vois tous les jours.
- Au moins, il t'aime, lui. Tu devrais être heureuse.

Ramona ne répondit rien, mais regarda sa sœur avec pitié.

- Les choses ne sont pas bien faites, je sais, dit Ramona. Tu veux avoir un mari, et tu es seule; je veux être seule, et un homme court après moi.

- Un homme magnifique, qui plus est. Du moins, selon toi.

- Peut-être, mais cela ne change rien.

Quelques semaines plus tard, l'occasion se présenta encore à Damien d'aller travailler un peu chez Ramona, cependant il voulut faire beaucoup mieux. De chez lui, il téléphona à Ramona. Quand elle lui dit : « mais bien certainement, passez chez moi », il lui répondit :

- C'est que j'ai aussi des tas de paperasses, que vous devriez vérifier. Il vaut mieux que vous veniez ici.

Ramona hésita. Il était six heures du soir, elle n'avait pas encore mangé, elle se retrouverait cette fois chez lui, ce qui était bien différent de recevoir Damien chez elle, où se trouvait en plus sa sœur. Mais, puisque c'était pour le travail, elle accepta. Damien lui donna son adresse, et Ramona l'assura qu'elle serait chez lui dans très peu de temps.

- Ah, enfin, se dit Damien après avoir raccroché. Des mois de patience vont peut-être recevoir leur récompense.

Pendant qu'il se regardait dans le miroir de sa salle de bain et se trouvait aussi beau que d'habitude, Ramona, comme le soir du gala, fouillait dans son garde-robe, pour trouver quelque chose à mettre.

- Je ne veux rien de trop suggestif, dit-elle à sa sœur, qui fouillait avec elle. Je suis là pour le travail. Et je ne veux faire rien d'autre.

- Tu pourrais alors t'habiller comme quand tu vas au bureau, dit sa sœur.

- Non, peut-être un peu plus décontracté, mais féminin quand même.

- Tu ne sais pas ce que tu veux ! s'exclama Sophie en riant. Tu veux lui plaire, oui ou non ?

- Ah, ne recommence pas, Sophie. Pour ce qui est de lui plaire, il est bien établi que je lui plais déjà. Non, c'est une question d'amour-propre, c'est tout. Je veux avoir l'air bien, c'est normal.

- Mais pas trop bien, dit Sophie avec un sourire en coin.

- Exactement. Je ne veux pas qu'il me saute dessus.

Les deux femmes finirent par trouver quelque chose d'approprié. Elle se maquilla un peu plus que d'habitude, mais elle mis des bijoux très simples, moins attirants que ceux qu'elles avaient mis pour le gala.

- Souhaites-moi bonne chance, dit-elle à Sophie avant de partir. Que le travail aille bien, et rien d'autre.

- Oui, répondit Sophie. Mais je te souhaites plutôt de trouver ce que tu veux, et de l'avoir ce soir.

Ramona leva les épaules, et partit. Quelques minutes plus tard, elle sonnait à la porte de Damien.

- Entrez, entrez, lui dit-il après avoir ouvert la porte.

Ramona entra, et fut immédiatement séduite par le décor chic et sérieux de tout ce qu'elle voyait. C'était tout à fait comme elle avait déjà vu dans des magazines de décoration et d'architecture; ceux dans lesquels on nous montre la maison d'un millionnaire. On était loin des décorations artificielles de magasins, mélange impersonnel et toujours un peu gauche; loin du style kitch des gens riches mais n'ayant aucun goût. On voyait que Damien avait au contraire un goût sûr, et qu'il aurait pu choisir de meubler et de décorer

sa maison dans un style classique, ou dans un quelconque style campagnard, mais qu'il avait choisi le style moderne, et qu'il avait su le représenter à son meilleur. Il n'était pas possible de trouver une seule faute dans la cuisine, dans les meubles du salon, dans les tableaux aux murs. Ramona se demanda si elle était vraiment venue pour travailler.

- Vous prendrez bien un verre avant de commencer ? lui dit Damien.

Ramona répondit presque : « commencer quoi ? », mais elle se reprit juste à temps, et dit :

- Oui, avec plaisir.

Les deux s'installèrent au salon, avec chacun un petit verre de porto.

- Vous savez, lui dit Ramona, je n'ai pas l'habitude d'aller prendre un verre chez un employé.

De se faire appeler soudainement « employé » froissa un peu Damien, mais il fit comme si de rien n'était. Après tout, Ramona avait raison, il n'était qu'un employé.

Le chat de la maison apparut alors, et bondit sur les cuisses de Ramona.

- Ah, votre chat, dit Ramona. Mais il est bien gentil, je croyais qu'il était farouche.

- Oh, dit Damien, il l'est d'habitude. C'est la première fois qu'il est si affectueux avec un étranger. Je ne sais pas ce qu'il a.

- Mais c'est parce qu'il sait que j'aime bien les chats. Hein, minet ?

Ramona se mit à caresser le chat, et à faire de petites grimaces en approchant son visage de celui du chat. Se faisant, elle se penchait un peu, et par le décolleté de sa blouse, Damien pouvait voir un peu la rondeur de sa poitrine. Elle était avec le chat ingénue et charmante, et encore plus belle. Elle n'avait plus rien de la patronne, qui garde son cœur dans une prison, et qui veut avoir une attitude professionnelle et froide. Elle avait un petit pendentif, au bout d'une mince chaîne en or, qui se balançait au milieu de sa poitrine, pendant qu'elle jouait avec le chat. Elle remarqua le regard de Damien, et se demanda :

- Il regarde mon pendentif ou mes seins ?

Elle continuait à jouer avec le chat, mais songeait à Damien. Devait-elle être vexée, ou flattée ? Et d'ailleurs, que regardait-il vraiment ? Elle se redressa et Damien regarda son visage. Son rouge à lèvres faisait ressortir le dessin parfait de sa bouche, et Damien se disait :

- Une bouche semblable, et être célibataire ? Mais c'est un crime contre la nature.

- Vous aimez donc beaucoup les chats ? lui dit-il.

- Oh, oui, énormément. Mais vous aussi, puisque vous en avez un.

- Oui, mais peut-être pas autant que vous. Je me souviens de cette soirée. Une chance que votre chat ait parfaitement guérit.

- Oui, dit-elle, et je vous serai éternellement reconnaissante.

Elle souriait, à cause du chat qui jouait sur ses genoux, et Damien souriait aussi, simplement parce qu'il voyait Ramona. Celle-ci s'aperçut que la conversation devenait un peu trop personnelle. Elle reprit son sérieux, et dit :

- Alors, ce travail ?

- Oui, oui, dit Damien, suivez-moi.

Il amena Ramona dans son bureau. Quelle différence avec celui de la petite maison de banlieue ! Celui de Damien était grand, aéré, rempli de livres. Son pupitre était très large, et bien que le minimalisme des autres pièces était remplacé par une sorte de désordre intelligent, on y voyait le même bon goût, la même marque de l'homme parfaitement civilisé, et fort à la fois. Ce n'était pas le bureau d'un rat de bibliothèque, mais celui d'un

homme occupé, décidé, fonceur. Ils s'assirent devant l'ordinateur, et Damien lui montra des listes de chiffres. Il ouvrit aussi sur le pupitre un dossier rempli de contrats, de comptes, et ainsi de suite. Les deux se mirent à l'ouvrage. Mais cette fois, après quelques minutes, Damien mit sa main sur la taille de Ramona, comme s'il l'avait fait instinctivement, sans même s'en rendre compte. Ramona continua à regarder l'écran de l'ordinateur, mais elle sentit une incroyable chaleur l'envahir. Une part d'elle voulait travailler, une autre voulait embrasser Damien. Elle se disait vaguement, que si elle passait la nuit avec Damien, elle ne serait plus jamais « la patronne »; ils seraient alors des égaux, chez lui comme au travail. Le voulait-elle ? Et si elle commençait quelque chose avec lui, cela allait-il durer ? Toutes ces questions se bousculaient dans son esprit. Elle avait si chaud, qu'elle avait peur de rougir. Elle ne voulait pas rougir, et montrer à Damien tout l'effet qu'il avait sur elle, malgré elle. L'homme à côté d'elle demeurait calme et sûr de lui; il ne semblait pas qu'avec sa main à un tel endroit, sur son corps à elle, fut un événement extraordinaire. C'était une révolution pour Ramona, et qu'est-ce que c'était pour lui ? Elle eut bien voulu être aussi calme et détachée, en apparence du moins, que Damien, mais c'était absolument impossible. Son corps, son esprit, son cœur, tout lui criait qu'il se passait quelque chose d'important, et qu'elle devait choisir. Oui, choisir, c'est bien ce que Ramona avait repoussé depuis si longtemps. Et maintenant que le moment était arrivé, car Damien était clair, car personne n'allait les interrompre, elle voulait encore attendre. Cette fois, elle trouvait le moment délicieux, et elle voulait le faire durer. Choisir, c'était changer, et elle ne voulait rien changer. Elle sentait la main large de Damien sur sa taille, et elle essayait de ne pas sourire. Toute cette situation, alors, avec cet homme qui la voulait, mais qui semblait prêt à attendre éternellement, la rendait heureuse. Oui, voilà ce dont elle se rendit compte, et qu'elle ne pouvait plus nier : cet homme qu'elle avait détesté quelques mois plus tôt, car elle ne le connaissait pas, il la rendait maintenant heureuse. Bien sûr qu'elle s'était mieux habillée pour lui plaire, bien sûr qu'elle avait accepté d'aller chez lui pour être près de lui. Cette réalisation fut comme une illumination, et des larmes lui vinrent aux yeux. Elle détourna un peu la tête pour les cacher à Damien. Mais l'une d'elle tomba sur la main de Damien, et il lui dit :

- Mais vous pleurez ?
- Mais non, ce n'est rien, dit-elle. J'ai quelque chose dans l'œil.
- Laissez-moi voir.
- Non, c'est inutile, c'est une poussière; elle va partir. Continuons.

Elle n'avait pas plus tôt dit « continuons », qu'elle posa la tête sur la poitrine de Damien. Celui-ci fut à peine surpris. Il était évident que Ramona ne voulait plus travailler. Il se recula un peu, Ramona se redressa pour le regarder, et les deux s'embrassèrent. Ils s'embrassèrent longtemps, sans rien dire, comme pour rattraper le temps perdu. Damien alors voulut se lever et amener Ramona à se lever aussi, mais elle secoua la tête et lui dit :

- Non, n'allons pas plus loin.
- Une autre lubie, se dit Damien. Enfin, si c'est ce qu'elle veut.

Les larmes de Ramona avaient séché, elle avait perdu entièrement son air sévère; toute prétention de rester professionnelle et froide s'était envolée. Damien lui prit une main, et lui dit :

- Allons quand même au salon.

Ils s'y rendirent, et continuèrent là à s'embrasser. Après quelques minutes, Ramona dit en riant :

- C'est foutu maintenant, nous ne pourrons plus travailler.

- Mais si, répondit Damien, avant de l'embrasser de nouveau.

Quand ils eurent terminé, chacun prit son verre de porto qui était resté sur la table.

Damien n'osait encore parler d'amour, et Ramona non plus. Il était visiblement heureux que la glace ait fondu, que le volcan se soit réveillé, bien qu'il ne crachât alors que très peu de lave. Cependant, il demeurait calme et viril; il n'était pas enjoué comme un jeune homme, mais satisfait comme un homme sérieux. Ramona, au contraire, voulait rire et jacasser comme une jeune femme; elle aurait voulu avoir sa sœur à ses côtés. Elle but entièrement son porto, et en redemanda d'autre.

- Oh, oh, une alcoolique, lui dit Damien en blaguant. Vous allez être ivre comme au gala.

- Non, dit Ramona, mais je suis fort heureuse.

Damien aurait voulu lui poser quelques questions, par exemple pourquoi elle avait refusé si longtemps, mais il savait que c'était inutile, et il ne voulait pas briser le charme. Car il y avait bien un charme. Des mois de mystère, d'attente, d'hésitation s'étaient enfin effondrés, comme une vieille ruine. Ramona se sentait légère; pour la première fois depuis très longtemps, quelque chose semblait plus important que son travail. Elle qui songeait souvent à ses comptes, si Damien lui avait dit : « Abandonnons tout et partons faire le tour du monde », elle aurait probablement accepté. Son cœur avait-il vraiment rajeuni, ou était-ce une illusion ? Elle ne se posait pas la question, et profitait simplement du moment. Après quelques verres de porto, elle se pencha elle-même vers Damien et l'embrassa. Damien, sous son calme habituel, était en feu, et Ramona s'amusait à attiser la flamme. Mais elle avait décidé de l'embrasser seulement, sans aller plus loin, et il fallait que toute sa passion, tout son plaisir se concentra dans ses lèvres. Elle savait certainement embrasser; jamais Damien n'avait connu une femme sachant mieux embrasser qu'elle. Oui, c'était un crime qu'une bouche semblable ne serve pas à l'amour. Damien promenait ses mains partout sur le corps de Ramona, et elle était parfois si heureuse, qu'elle devait arrêter de l'embrasser simplement pour sourire. Puis elle continuait à l'embrasser avec une ardeur encore plus grande. Ils s'embrassèrent ainsi toute la soirée, avec l'insouciance et la candeur d'un couple de collégiens. La fontaine de Jouvence n'est-elle pas simplement une fontaine d'amour ? Après quelques heures, les vêtements de Ramona étaient défaits, son rouge à lèvres avait disparu, et elle respirait lourdement, même quand elle se reposait sur le divan, en tenant son verre de porto.

- Il va falloir que je rentre, dit-elle alors.

- Oui, nous nous reverrons demain.

Ramona sourit, puis ajouta :

- Essayons de ne pas avoir l'air de jeunes amoureux au bureau. Restons professionnels.

- Évidemment.

Ramona se pencha sur Damien pour l'embrasser encore un peu, puis elle se leva et réarrangea ses vêtements.

- Où est la salle de bain ? lui demanda-t-elle.

Damien se leva, et la mena jusqu'à la salle de bain. Ramona se regarda dans le miroir, puis dit :

- Je ne me maquille pas. De toute façon, je rentre. Je suis encore potable, n'est-ce pas ?

- Beaucoup plus que cela, dit Damien en enroulant ses bras autour de sa taille. Madame est une vraie déesse.

Ramona sourit, puis se retourna et ils s'embrassèrent encore. Elle retourna ensuite chez elle.

Quand elle se rendit dans sa chambre, le plus délicatement possible, une porte s'ouvrit dans le corridor; c'était Sophie.

- Tu reviens bien tard, dit-elle.

- Et toi, tu ne dors pas ?

- Non, je t'attendais. Alors, tout s'est bien passé ?

- Le mieux du monde. Comment dire, nous sommes un couple. Mais platoniquement, sagement, comme dans les siècles précédents. Nous verrons où cela ira.

- Je suis heureuse pour toi, dit Sophie. Tu me raconteras tout demain.

Elle referma la porte, Ramona se retira dans sa chambre, et les deux jeunes femmes passèrent une nuit merveilleuse.

Le lendemain, au bureau, Ramona joua le jeu parfaitement; elle avait l'air avec Damien aussi indifférente et professionnelle qu'auparavant. Cependant, son adjoint la regardait bien avec une étincelle dans le regard qui était absente la veille. Mais seule Ramona pouvait remarquer cette étincelle, comme seul Damien savait que dans le sourire de Ramona, qu'elle lui faisait parfois, plus ou moins en cachette, il y avait autre chose que de la politesse. Tous ont connu, à l'école secondaire ou à l'université, ce moment merveilleux, quand il faut s'aimer en cachette. Le faut-il vraiment ? Non, mais il semble que le plaisir est plus grand, que l'amour est plus fort, quand ils sont cachés. Les amoureux agissent par instinct, et leur instinct ne se trompe jamais. Damien et Ramona étaient bien des amoureux, finalement, même s'ils avaient soigneusement évités de l'admettre tout haut. Ils le savaient dans leur cœur, et c'était suffisant. Quand même, dans l'après-midi, Damien ne pût s'empêcher d'aller dans le bureau de sa patronne, de fermer la porte derrière lui, et de s'approcher lentement et langoureusement de Ramona.

- Non, non, dit Ramona en souriant, mais c'était de ces « non » qui ressemble étrangement à des « oui ».

Elle était assise à son bureau, et quand Damien fut derrière elle, quand il lui donna un bisou au creux du cou, elle ne put s'empêcher de se lever, de se retourner, et de l'embrasser passionnément. Combien de temps dura cette étreinte ? Elle n'aurait pu le dire. Une seconde ou une éternité ? C'était du pareil au même. Son amour grandissait à chaque instant, il allait bientôt être sans borne. Ramona ne se reconnaissait plus. Elle était devenue, non pas une autre femme, mais une autre version de la même femme, une version dont elle avait toujours deviné l'existence, sans jamais la voir clairement. Et elle aimait cette version d'elle-même, elle l'aimait presque autant que Damien. Elle aurait voulu remercier Damien d'exister, et le remercier d'avoir libéré cette autre elle-même, cette autre Ramona qu'elle aimait tant. Se put-il qu'elle ait été sèche et comme momifiée ? Peut-être, mais c'était bien loin, dans une autre vie. Ramona et Damien s'enlaçaient, quand la secrétaire, encore elle, cogna à la porte, et ouvrit sans attendre, comme elle en avait l'habitude.

- Oh ! fit-elle avec surprise, car cette fois il n'y avait pas de doute possible.

- Dorénavant, dit Ramona sans colère, attendez qu'on vous dise d'entrer.

- Oui, oui, je reviendrai plus tard, bredouilla la secrétaire, avant de reculer et de fermer la porte.

- Tu voulais garder le secret, dit Damien; c'est raté.

- Ça n'a pas d'importance, dit-elle.

- Ne t'en fais pas, je vais aller la voir. Nous serons trois dans le secret, c'est tout. Il donna tendrement une bise sur la joue de Ramona, et sortit du bureau. Il alla immédiatement voir la secrétaire.
- Madame Patissat, dit-il avec une voix qu'il voulut la plus suave possible. Ce que vous avez vu...
- Ne me regarde pas, je sais, interrompit-elle.
- Ce n'est pas cela. Voyez-vous, madame St-Albert souhaiterait que pour l'instant, cela reste confidentiel.
- J'ai compris, je ne dirai rien. Votre secret est bien gardé. Je ne suis plus une enfant, vous savez.

Damien sourit, très satisfait du professionnalisme de la secrétaire. Il avait envie de lui acheter une boîte de chocolats, pour la remercier. Il se promit de le faire plus tard.

- Je vous remercie infiniment, dit-il.
- Oui, oui, je fais ce métier depuis bien longtemps. J'en ai vu des vertes et des pas mûres, vous pouvez me croire. Aimez-vous bien tranquillement, mes petits agneaux, vous n'avez rien à craindre de madame Patissat. D'ailleurs, ce qui vous arrive est parfaitement naturel. De quoi pourrais-je me plaindre ?
- Vous êtes un ange, lui dit Damien, avant de retourner dans son bureau.

Là, il s'assit à son petit fauteuil, se renversa un peu en arrière, en mettant les mains derrière la tête, et se dit :

- Venir ici était définitivement un bon choix de carrière. Je remercierai aussi le grand patron. Ramona est délicieuse, oui, vraiment. Espérons que cela dure.

Et donc, les jours qui suivirent, le travail monotone fut un peu moins monotone, la vie routinière de bureau fut un peu moins routinière, la secrétaire tint sa promesse et ne dévoila à personne l'idylle dont elle avait connaissance, et nos deux amoureux purent s'aimer à la fois passionnément et sans soucis. Un jour, chez Ramona, sa sœur lui dit :

- Tu as bien changée.
- Mais non, je suis améliorée, mais la même.
- Comme tu veux.
- Et toi, des nouvelles d'on-sait-qui ?
- Non, je n'existe plus pour lui.

Maintenant que sa colère était passée, elle aurait bien voulu recevoir un message de Christian; avec quelle avidité elle l'aurait lu ! Mais Christian, évidemment, n'envoyait plus rien. Quant à elle, un sot orgueil l'empêchait d'envoyer la première un nouveau message. Mêmes les femmes douces sont orgueilleuses.

- Ce n'est pas juste, lui dit Ramona. Tu mérites l'amour plus que moi.

Elle enlaça tendrement sa sœur, et puis continua :

- Un autre viendra, j'en suis certaine.
- Je ne sais pas si j'en veux un autre, répondit mollement Sophie. Je suis encore jeune, mais mon cœur a appris rapidement. On ne rencontre pas l'homme de sa vie tous les jours.
- Crois-moi, il y en a généralement plus d'un.
- Peut-être, mais combien ? Trois, peut-être; cela fait un à tous les dix ans, ou à tous les vingt ans. Attendre dix ans pour rencontrer le suivant ? Non, je n'aurai pas cette patience. Je vais te dire franchement, je renonce à l'amour.
- Lubie de jeune femme, ne put s'empêcher de murmurer Ramona.

- Non, je t'assure, lui dit sa sœur, qui avait bien entendu. Je suis, je crois, patiente en tout, mais je ne le suis pas en amour. J'ai vu l'amour; c'est comme si, sur une scène, les rideaux avaient été écartés, et je l'avais enfin vu. Et puis les rideaux se sont refermés. Pourquoi resté dans le théâtre ? Je sais que les rideaux ne s'ouvriront plus. Je n'ai pas le droit de monter sur la scène, l'amour n'a pas le droit de descendre jusqu'à moi.

- Une âme si romantique ne reste pas seule bien longtemps, dit Ramona en souriant.

- Ne te moque pas de moi. Je ne suis plus triste, non vraiment, je t'assure; mais je renonce à l'amour.

Ne voulant pas la contredire inutilement, Ramona se contenta de sourire.

De son côté, Christian, s'il avait cessé de lui envoyer des messages, n'avait pas cessé de l'aimer. Le silence de Sophie lui paraissait absolument incompréhensible. Il était trop timide pour aller la voir chez elle, comme aurait peut-être fait un autre amoureux. Même lui téléphoner lui semblait être d'une incroyable audace, puisqu'elle avait refusé de répondre à ses précédents messages. Mais elle était dans son cœur, comme un camé déposé sur une table de nuit, que l'on voit tous les jours. Il parlait souvent de Sophie à Damien, mais à chaque fois, celui-ci changeait adroitement de sujet. Cependant, un jour, Damien voulut détacher une fois pour toute son ami de la sœur de Ramona. Ils étaient tous les deux assis dans le salon, chez Damien.

- Cher ami, dit-il à Christian, pourquoi t'obstines-tu ? Elle ne veut plus te voir, c'est tout. Cela se passe ainsi des milliers de fois par jour, partout sur Terre.

- Je ne veux pas savoir ce qui arrive ailleurs, ni si c'est courant ou non; il n'y a qu'une Sophie, et je ne peux pas l'oublier.

- Il le faudra bien. D'ailleurs, pourquoi l'aimes-tu tant ? Je vais te l'avouer aujourd'hui. En vérité, je l'ai toujours trouvé assez terne.

- Terne ! s'écria Christian.

- Mais oui. Tu es timide, je le sais bien, tu as besoin d'une femme forte.

- Comme Ramona

- Peut-être, oui.

- Non, c'est Sophie qu'il me faut. Tu ne la vois pas comme je la vois. Elle n'est pas terne, elle est douce et magnifique. Et elle est forte, elle aussi, à sa façon. Nous aurions fait le couple le mieux assorti au monde.

- Enfin, quoi qu'il en soit, c'est terminé.

- Aide-moi à la revoir ! demanda Christian avec un nouvel enthousiasme.

- Jamais de la vie.

- Mais tu peux aller encore chez Ramona. Amène-moi.

- Non, non. Tu nous vois, tous les deux chez ces deux femmes, alors que la plus jeune ne veut plus rien avoir à faire avec toi ?

- Je saurai la convaincre de m'aimer encore.

- Non, oublie-la.

- Ah, tu es cruel !

- Non, je suis logique, terre à terre et perspicace. J'ai un esprit éminemment pratique, alors que toi, tu préfères rêvasser.

- Il me la faut, je ne veux pas vivre sans elle.

- Voilà, tu recommences.

- Je ferai tout ce que tu veux si tu m'amènes avec toi chez Ramona.

- Non, il n'en est pas question.

- Ah, je vais mourir !

- Mais non.

- Mais si, je le sens.

- Tu ne sens rien du tout. Tu rêvasses, c'est tout.

Christian ne dit plus rien, il se contenta d'avoir l'air triste et abattu. Damien avait bien un peu pitié de son ami, mais il était convaincu de bien agir. Il avait décidé depuis longtemps de trouver l'épouse idéale pour son timide ami, et selon lui, ce n'était absolument pas Sophie.

- Patiente encore un peu, Christian, se dit-il. Je vais te trouver un beau volcan, comme ma Ramona, qui saura te secouer.

Sans s'en rendre compte, Damien était pire qu'une marieuse comme Hélène. Mais il croyait bien faire. Ainsi, pendant que l'amour d'un couple s'échauffait chaque jour, celui d'un autre semblait être définitivement étouffé, comme les braises d'un foyer qu'on éteint avec de l'eau froide. Ce jour-là, quand Christian retourna chez lui, il semblait enveloppé d'une tristesse infinie. Quant à Damien, une fois seul, il se laissa tomber dans un fauteuil du salon, et appela son chat. Celui-ci, cependant, resta invisible.

- Évidemment, dit-il, je ne suis pas Ramona. Il faut qu'elle revienne ici le plus tôt - possible. Mais aussi, je commence à m'ennuyer sans elle.

Il se versa un verre de porto, avec la bouteille qui était sur la table, et en buvant, il se remémora Ramona.

- Oui, elle est belle quand elle boit du porto.

Un homme est bel et bien amoureux quand il trouve magnifique tout ce que fait la femme qu'il aime. Il s'allongea et s'endormit. Il ne fait aucun doute que dans nombre de ses rêves, il y eut Ramona, une Ramona belle et envoûtante, qu'il embrassait, et avec qui peut-être il faisait bien davantage. À quoi servent les rêves, sinon à compenser, à vivre quelque part au moins, ce qu'on ne vit pas dans la réalité ?

Le lendemain, Damien partit travailler. Ramona était toujours aussi gentille et affectueuse, mais encore en cachette. Damien commença à se demander pourquoi il fallait cacher l'amour qu'il avait pour elle. Il aurait voulu le demander sans attendre à Ramona, mais pour cela, il aurait fallu lui déclarer son amour une fois pour toute. Il ne voulait pas le faire dans un bureau, dans une usine, deux endroits qui révoltent normalement l'amour. Croyant qu'il n'avait plus besoin de prétextes pour aller chez Ramona, il alla dans son bureau, et lui annonça, plus qu'il ne lui demanda :

- J'irai chez toi ce soir.

- Ah ? fit Ramona, surprise par ce ton péremptoire.

Elle continua néanmoins :

- D'accord, je t'attendrai.

Le soir venu, après être passé chez lui, Damien se rendit chez Ramona. Sa sœur était absente. Les deux tourtereaux s'embrassèrent sur le divan, mais peu de temps, car Damien était allé chez elle pour une autre raison. Il voulait maintenant quelque chose d'officiel, de public, de définitif.

- Ramona, dit-il, pourquoi continuer à nous cacher ?

- Ne trouves-tu pas que cela rend notre relation plus intéressante ? dit-elle en souriant.

- As-tu honte ?

- Honte ! Non, bien sûr que non.

- Je comprends que tu étais célibataire depuis longtemps, mais c'est terminé; tu devrais maintenant être habituée à ta nouvelle situation. Ne nous cachons plus.

- Comme tu veux, dit Ramona, mais elle ne semblait pas convaincue.

- M'aimes-tu ? lui dit alors Damien.

Cette question partit comme un boulet; il avait voulu attendre, mais il ne le pouvait plus.

Sa gorge brûlait déjà, et se serrait dans l'attente d'une réponse. Lui, l'homme fort, se sentait intimement lié à cette femme; il ne voulait plus vivre sans elle, ou dans un mensonge, ou dans une situation mystérieuse et confuse. Le doute et l'hésitation, au contraire, semblaient plaire à Ramona; car elle souhaitait, sans se l'avouer, profiter à la fois des charmes de Damien, et de ceux du célibat. Elle voulait, comme on dit, le beurre et l'argent du beurre. Cependant, tout cela était vague dans son esprit, et pouvait changer d'un moment à l'autre. Qu'est-ce qui était un prétexte, et qu'est-ce qui ne l'était pas ?

Elle aurait voulu le savoir, mais elle n'était pas pressée.

- Tu ne réponds pas, Ramona ? Mais moi, je t'aime.

D'un coup, la méfiance naturelle de Ramona prit le dessus.

- Tu m'aimes ! Tu m'aimes bien, rien de plus.

- Tu ne crois pas à ce que tu dis.

- Écoute, Damien, ce que nous vivons maintenant est magnifique, mais ne m'en demande pas davantage.

- Oh, Ramona ! Si j'étais plus jeune et plus faible, j'aurais maintenant le cœur brisé. Tu semblais passionnée, et tu es encore froide.

- Je ne suis pas froide, mais je crois qu'il ne faut pas...aller trop vite. Prenons tout cela lentement.

- Lentement ! s'exclama Damien. Mais nous nous connaissons depuis des mois, et nous nous sommes embrassés pour la première fois il y a plusieurs semaines.

- Oui, je sais. Je suis peut-être vieux jeu.

- Une femme comme toi, si chaude, torride comme un désert à midi, non, je ne le crois pas. Tu joues avec moi, c'est tout. Ah, je suis bien attrapé !

Jouait-elle avec lui, après tout ? Non, mais elle refusait encore d'abandonner sa liberté de célibataire. Elle luttait contre l'amour, croyant gagner davantage sans lui. Damien ne devait pas seulement convaincre cette femme de la véracité de son amour; il devait la convaincre de s'abandonner à l'amour. Ramona regardait Damien en souriant, elle semblait prendre plaisir à le tourmenter.

- Oh, Ramona, ce n'est pas toi. Je sais que tu peux avoir l'air indifférente et sévère, mais je t'ai vue aimante, passionnée; j'ai soulevé le voile, et découvert ce que tu étais vraiment.

- Je suis cela, oui, mais je suis toutes les femmes. Je suis ce que je suis. Accepte tout, ou n'accepte rien, et part.

Elle se raidit, et sembla presque fâchée. Damien se demanda s'il n'était pas allé trop vite.

- Mais je t'aime, lui dit-il; comment puis-je te le prouver ?

Damien, malgré toute son expérience, n'avait pas compris que cette fois, il n'avait rien à prouver; car Ramona, pour le dire simplement, ne savait pas elle-même ce qu'elle voulait. Sa volonté tournait comme une girouette dans les vents d'une tempête. Voulait-elle vraiment être complètement libre, au risque de perdre Damien ? Voulait-elle qu'il prouve son amour héroïquement, pour qu'elle puisse se fondre en lui ? Elle travaillait, repoussant l'amour, depuis si longtemps, qu'elle ne savait plus s'il fallait céder à l'amour, ou le

dominer, ou le repousser. Était-il possible qu'elle aime, et qu'elle ne cède jamais ? Elle semblait parfois le croire. Après cette douche froide, Damien fit une petite grimace, et lui dit :

- Bon, supposons que je n'ai rien dit.

Il se pencha pour embrasser Ramona de nouveau, mais elle détourna son visage et se leva brusquement.

- Peut-être que vous n'auriez pas dû venir, dit-elle sèchement.

- Excusez-moi, je ne voulais pas compliquer les choses. Oubliez tout ce que j'ai dit.

Elle répondit : « ce sera difficile », mais au même moment, une petite flamme de satisfaction lui réchauffa la poitrine; n'avait-il pas simplement confesser qu'il l'aimait ?

Oui, cet Adonis, si fort et si indépendant, lui avait avoué le plus puissant sentiment qui puisse agiter un homme. Elle était flattée, mais elle voulait encore être reine.

- Bon, bon, restez si vous voulez. Moi, je vais aller prendre un bain.

- Je vois, se dit Damien; elle va me punir en feignant l'indifférence, et tout cela parce que j'ai voulu l'obliger à choisir.

Il attendit un peu, puis soudain, comme un maniaque, il se leva et se précipita vers la salle de bain. La porte n'était pas verrouillée, et il l'ouvrit brusquement. Ramona était debout, une serviette autour de son corps. Il s'approcha d'elle et arracha la serviette, qu'il jeta derrière lui. Il crut réellement que la force de sa volonté serait suffisante, comme elle l'avait toujours été avec toutes les autres femmes. Il se pencha pour l'embrasser partout, mais elle le retint, et lui dit :

- Non, pas maintenant.

- Mais, vous êtes la confusion même, vous êtes l'indécision faites femme ! Jamais je n'ai vu une femme si compliquée.

- Je ne sais pas, je ne me compare pas avec les autres femmes. Mais je vous demande d'attendre.

- Au moins, me croyez-vous quand je vous dis que je vous aime ?

- Peut-être. Mais en supposant que je vous crois, je vous demande quand même d'attendre.

- Mais d'attendre quoi ?

Ramona ouvrit la bouche pour répondre, mais au lieu de prononcer la moindre parole, un déluge de contradictions se bousculèrent dans son esprit. Indépendance, amour, vérité, mensonge, plaisir, tout était si confus, qu'elle ne dit rien. Elle comprit alors que, derrière son masque de femme forte et décidée, elle était encore comme une fillette. Elle ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle ne savait rien. Évidemment, elle cacha tout cela à Damien.

- Ne soyez pas une brute, dit-elle. Sortez et laissez-moi prendre un bain.

Il sortit et retourna au salon.

- Non, se dit-il, elle est vraiment trop compliquée. Il sortit, regarda autour de lui, comme s'il voyait tout pour la dernière fois, et rentra chez lui. Quand Ramona sortit de la salle de bain, elle alla dans sa chambre, et enfila une jaquette d'un goût épouvantable, une vraie jaquette de grand-mère, très longue et très épaisse. On ne devinait pas plus son corps que si elle avait porté une armure. Elle se rendit ensuite au salon, où elle s'attendait à voir Damien.

- Tiens, mais où est-il donc ?

Elle regarda par la porte vitrée de derrière, et vit qu'il n'était pas dans le jardin. Puis elle regarda par une fenêtre qui donnait sur l'entrée asphaltée de la maison. La voiture de Damien n'était plus là.

- Il est parti, se dit-elle avec surprise.

Elle alla s'asseoir sur un divan. Loin d'être satisfaite, elle était contrariée.

- J'ai été trop loin. Il va croire que je suis complètement cinglée, ou sinon que je me moque de lui. Ah ! Mais pourquoi ne puis-je pas être aussi libre qu'avant, et simplement me laisser aimer par cet homme ?

Elle se fit une tasse de thé, avant de retourner s'asseoir. Son chat apparut, et sauta sur ses genoux.

- Ah, te voilà. La vie est plus simple pour toi, non ? Je l'espère bien. Je croyais avoir des principes solides, une vie solide. Ce n'était qu'un château de cartes. Damien a tout jeté par terre. J'ai d'abord tout refusé, et puis j'ai accepté qu'on s'aime un peu.. Maintenant, il en veut davantage, et je ne peux pas reculer. Non, définitivement, je ne peux pas reculer, je veux le garder. Faut-il que je me soumette à l'amour ? Ne vais-je pas devenir l'esclave de cet homme ? Il a accepté un compromis si longtemps, je ne crois pas qu'il continuera, si je refuse de me donner à lui complètement. Non, on ne dit pas « se donner » sans raison. Oh, et puis après tout, je me donnerai, je serai à lui. Mais, je n'aime pas cela. Cependant, on dirait que c'est ce que souhaite mon cœur. Méchant cœur, tu es un traître. Elle but un peu de thé. Dans son esprit, quelque chose fermentait. Il fallait qu'elle se décide, une fois pour toute, sans plus aucunes hésitations; que toutes les ombres disparaissent, que la clarté se fasse dans chaque recoin de son âme et de son avenir.

- Soyons mathématique, se dit-elle. Je ne veux pas le perdre, c'est un fait. Est-ce que je l'aime ?

Elle ne répondit pas, pendant un certain temps, puis elle continua :

- Mais oui, évidemment que je l'aime. Comment ai-je pu me mentir à moi-même au point d'en douter ? Oui, oui, je l'aime. Je ne sais pas si je suis bonne pour aimer; non, je n'ai pas beaucoup d'expérience. J'ai été seule et égoïste si longtemps, je suis certainement maladroite, cruelle, incompréhensible, mais je ferai un effort, je serai meilleure. Donc, je ne veux pas le perdre. Pour cela, il suffit apparemment que je dise que je l'aime, et que je le crie sur tous les toits. Oh, je n'aime pas cela; mais je le ferai quand même. Au moins, maman sera heureuse; depuis le temps qu'elle me traite de célibataire endurcie. Ma sœur sera heureuse aussi. Alors j'admets tout. Et pour le reste ? Faut-il que j'obéisse ? car je sens qu'il va devenir autoritaire, dès qu'il sera convaincu de bien m'avoir. Enfin, nous verrons cela plus tard.

Elle prit une grande respiration, comme si elle venait de prendre une décision capitale, ou qu'elle allait bientôt risquer sa vie, se jeter dans le vide, sauter en parachute.

- Pourquoi n'ai-je pas pu me décider tout à l'heure, quand il était ici ? Ma foi, je l'ai peut-être perdu ?

Son cœur se serra alors comme il ne s'était jamais serré auparavant. C'était une preuve de plus qu'elle l'aimait. Combien de couples ont été séparés par un malentendu insignifiant ? Des millions. Ramona n'avait pas beaucoup d'expérience en amour, mais elle savait au moins cela.

- Il est probablement rentré chez lui, se dit-elle. J'y vais; oui, c'est audacieux, mais je n'ai pas le choix. Si je reste ici, il est capable, pendant la nuit, de prendre une décision irréversible, comme les hommes aiment à le faire. Il pourrait décider de ne plus m'aimer,

de ne plus être gentil avec moi, peut-être même de plus jamais me parler, à moins d'y être obligé par le travail.

Elle courut jusqu'à sa chambre, et se changea rapidement. Puis elle sortit et monta dans sa voiture. Elle savait où il habitait, puisqu'elle y était déjà allée. En conduisant, elle se reprochait maintenant son indécision.

- Oh, j'ai voulu faire traîner cela trop longtemps. Il est patient, mais il y a de limites à la patience; maintenant je le comprends. Je voulais tout à la fois, je voulais des choses qui sont incompatibles. Vais-je tout perdre, parce que je voulais tout avoir ? Non, non. Si je le vois cette nuit, il me reviendra.

Cependant, elle conduisait beaucoup trop vite sans s'en rendre compte. Elle entendit subitement une sirène derrière elle.

- Ah, non ! s'écria-t-elle. Pas maintenant, pas eux.

C'était une voiture de police. Elle arrêta sa voiture au bord du trottoir. Elle attendit dans sa voiture en trépignant. Quand finalement un policier arriva, elle baissa la vitre, et lui dit :

- Écoutez, monsieur l'agent. J'allais peut-être un peu vite, mais j'ai une bonne raison. J'ai fait une grosse erreur, et je suis très pressée.

Le policier sourit un peu, et lui dit :

- Quelle erreur, madame ?

Ramona hésita un peu; fallait-il lui dire la vérité ? Finalement, elle jeta toute honte par la fenêtre, et lui dit :

- J'ai torturé un homme; oui, j'ai été très cruelle avec un homme qui m'aimait. J'étais gentille avec lui, mais ce soir, quand il m'a avoué qu'il m'aimait, au lieu de répondre que je l'aimais aussi, j'ai été mystérieuse et inconstante. Je n'ai pas voulu répondre.

Finalement, je lui ai simplement dit d'attendre encore. Alors vous voyez, c'est grave. Je vais maintenant chez lui, pour me faire pardonner, car je ne veux pas le perdre.

Le policier sourit, et répondit simplement :

- Avez-vous bu, madame ?

- Quoi ? Non, non, je n'ai rien bu. Avez-vous écouté ce que je vous ai dit ?

- Voulez-vous sortir du véhicule, madame, dit-il tranquillement.

- Quoi ? Non, je n'ai pas le temps.

- Madame, dit le policier, veuillez sortir du véhicule.

Ramona sortit en maugréant. Le policier l'éloigna un peu de la voiture, puis il fouilla un peu dans la voiture, surtout sous les banquettes et dans la boîte à gants. Il ouvrit ensuite le coffre et regarda dedans rapidement. N'ayant rien trouvé, il s'approcha de Ramona, qui piaffait d'impatience.

- Écartez les bras, madame, et avancez lentement.

Ramona fut obligée de faire tout un cirque, pour prouver qu'elle n'était pas ivre. Cent fois, elle se dit :

- Non, vraiment, c'est trop. Je retourne chez moi dès qu'il me laisse partir.

Finalement, le policier lui dit :

- C'est d'accord, vous pouvez vous rasseoir dans votre véhicule. Attendez quelques instants.

Ramona reprit sa place derrière le volant. Le policier retourna à sa voiture, et Ramona attendit. Les phares multicolores de la voiture de police continuaient à briller dans la nuit,

comme si un crime grave avait eu lieu. Ramona était fatiguée, vaguement fâchée, impatiente.

- C'est un signe, se dit-elle. Il ne faut pas que j'y aille.

Mais elle se dit ensuite :

- Non, c'est un obstacle, rien de plus. La providence veut savoir si je suis sérieuse, en quelque sorte. Oui, oui, je suis sérieuse. J'irai.

Après quelques minutes, le policier revint. Il lui tendit un bout de papier par la fenêtre.

- La prochaine fois, conduisez moins rapidement, lui dit-il.

Il retourna ensuite dans sa voiture.

- Une contravention ! se dit Ramona. Ça commence bien. Cet amour me coûte déjà cher. Elle démarra la voiture, et partit.

- Oh, se dit-elle, je demanderai à Damien de la payer. Après tout, c'est de sa faute si je l'ai eu, cette contravention.

Elle sourit, comme si leur petite dispute n'existait plus, comme si le couple, déjà, était raccommodé pour toujours. Elle arriva enfin chez Damien. Sa voiture n'était pas dans l'allée, elle devait être dans le garage. Ramona sortit de sa voiture et alla sonner à la porte. Elle attendit, mais il n'y eut aucune réponse. Elle cogna alors avec sa petite main, puis sonna encore. Mais il n'y avait toujours pas de réponse.

- Damien, dit-elle très haut, pardonnez-moi. Oui, oui, je vous crois; et je vous aime.

Voilà, je l'ai dit ! Ligotez-moi maintenant, si vous voulez, j'accepte tout, je suis votre esclave. Êtes-vous satisfait ? Seulement, laissez-moi être encore la patronne au travail, d'accord ? Oui, tout le monde saura que nous sommes ensemble, il n'y aura plus de cachotteries. Mais au travail, respectons nos rôles, c'est tout ce que je demande.

Si sa soeur eut été présente, elle eut été stupéfaite de voir Ramona si humble. Mais l'amour avait fait fondre son orgueil.

- Eh ! se mit à crier Ramona. Je suis ici, vous m'écoutez ? Je sais que vous êtes là; ne soyez pas méchant, ouvrez-moi.

Elle était humble, mais elle était encore Ramona. Elle se mit à donner des coups de pied sur la porte.

- Oh ! criait-elle. J'ai fait un effort pour venir ici, ouvrez-moi !

Elle se mit à faire tant de tapage, qu'un vieux monsieur apparut, en passant par un petit espace dans la haie qui séparait le terrain de Damien de celui du voisin.

- Que se passe-t-il ? dit-il tout en colère. Pourquoi cognez-vous ainsi sur la porte, voulez-vous la défoncer ?

- Qui êtes-vous ? dit Ramona sans politesse.

- Je suis le voisin, et je veux dormir.

- J'essaie de voir Damien ! cria-t-elle, avant de recommencer à donner des coups de pied sur la porte.

- Oh, oh ! si vous n'arrêtez pas, j'appelle la police.

- Quoi, encore ! dit-elle. Oh, non, une fois par jour, cela suffit. Dites-lui de m'ouvrir, je sais qu'il est là.

- Je suis son voisin, madame, pas son père. Il ne m'appartient pas de lui donner des ordres. Mais si vous voulez mon avis, il n'est pas chez lui.

- Vous mentez.

- Non madame. Regardez, vous voyez bien que sa voiture n'est pas là.

- Elle est dans le garage.

- Non, il y en a déjà deux autres dans son garage. Je le sais, j'habite ici depuis assez longtemps. Il n'y a pas de place pour l'autre. Si elle n'est pas là, c'est qu'il est parti quelque part. Croyez-moi, monsieur Calbot n'est pas chez lui.

La vérité était que le voisin avait parfaitement raison. Damien s'était bel et bien rendu chez lui, après avoir quitté Ramona, mais il n'était pas resté. Dans son salon, il ne tenait pas en place. Il était insatisfait, fâché, il enrageait. Plutôt que de crier tout seul, ou de casser un meuble, il avait décidé d'aller au bar, toujours le même, pour se calmer. Ainsi, personne n'avait entendu la confession de Ramona, sauf peut-être le vieux monsieur, qui aurait souhaité ne pas l'entendre.

- Bon, dit Ramona avec une déception énorme, car elle croyait enfin le voisin. Vous lui direz que je suis venue.

- Quel nom ? demanda le voisin assez sèchement.

- Ramona, dit-elle, comme si elle avait nommée une inconnue.

Elle rentra chez elle, en conduisant très lentement, où elle pleura toute la nuit. Quant à Damien, il espérait rencontrer son ami, par hasard, mais il ne le vit pas. Après s'être assis à sa place habituelle, car tous les clients avaient leur place habituelle, et n'en changeaient presque jamais, il commanda un cognac – preuve d'une grosse contrariété, qu'il avait besoin de noyer dans l'alcool. Il regardait à gauche et à droite, reconnaissant certains clients, sans être leur ami, bien décidé à passer toute la nuit à boire, quand il fut surpris de voir Sophie, la sœur de Ramona. Elle était seule, sur un fauteuil, devant une petite table ronde. Elle semblait s'ennuyer mortellement, mais être décidée, comme lui, à boire toute la nuit. Damien hésita un peu, puis se leva et s'approcha d'elle.

- Sophie, que faites-vous ici ?

- Ah, Damien, comment allez-vous ?

- Mais je vais bien, dit-il par politesse. Mais vous, je ne vous ai jamais vu ici, et je viens souvent.

- Oh, c'est la première fois que je viens, mais Christian m'en avait parlé.

- Vous espériez le rencontrer ici ?

- Peut-être, mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Non, j'étais simplement curieuse.

- Venez vous asseoir avec moi, sur le divan. C'est plus confortable.

- D'accord, dit-elle, avant de le suivre jusqu'au divan, et de s'asseoir près de lui.

- Vous songez donc encore à lui ? demanda Damien, qui était heureux de s'occuper d'autre chose que de Ramona, du moins pour un instant.

Sophie n'osa pas répondre.

- Vous pouvez tout me dire, vous savez, dit Damien.

- Oui, dit-elle alors, je suppose que j'y songe encore. Nous ne nous sommes rien dit, positivement, mais je suis persuadée qu'il m'aimait.

- Et vous ?

- Oh, mais je l'aimais aussi. Cela va de soit.

Damien ne put s'empêcher d'admirer la franchise de Sophie, cette simplicité qui contrastait tant avec Ramona.

- Et donc, selon vous, Christian savait que vous l'aimiez ?

- Oui, sans aucun doute, voilà pourquoi je n'ai jamais compris; je veux dire, je ne comprends pas pourquoi il a subitement... mais cela ne vous intéresse pas, pardonnez-moi.

- Mais non, cela m'intéresse énormément. Tout ce qui concerne Christian m'intéresse énormément, croyez-le bien.

Quelques larmes roulèrent sur les joues de Sophie. Bien que l'intérieur du bar était assez sombre, Damien les remarqua immédiatement, et son cœur se serra un peu.

- Nous étions proches, d'une certaine façon, continua Sophie. Oh, c'était seulement le début, mais je sais qu'il m'a aimé dès le premier jour, dès la première minute. Comme moi. Et puis il m'a envoyé un message, j'ai répondu, et alors...

Elle s'arrêta et sanglota un peu.

Damien sentit sa gorge un peu sèche. Oui, même lui, l'homme fort et viril. L'amour qu'il avait eu, qu'il avait encore, pour Ramona, lui faisait enfin comprendre tous les amours du monde.

- Et alors, continua Sophie, il m'a répondu...enfin... que...

- Que tout cela était trop rapide, qu'il fallait prendre du recul ? interrompit Damien.

- Oui, à peu près. Comment le savez-vous ?

- Je le devine. Mais je crois aussi, si je me souviens bien, qu'il m'en a dit quelque chose.

Il n'y a pas de secrets entre nous, vous savez.

- Alors peut-être pouvez-vous m'expliquer. Vous a-t-il dit pourquoi il voulait s'éloigner de moi ?

- Ce n'est pas exactement ce qu'il a dit, ne put s'empêcher de répondre Damien.

- Il m'a dit de voir d'autres gens, ça revient au même.

- Oui, je suppose, répondit Damien, qui avait presque honte de lui-même.

- Maintenant que j'ai perdu l'homme de ma vie, dit-elle, je suis bien décidée à rester seule à jamais. Si nous vivions dans un siècle précédent, je crois que je serais entrée au couvent.

- Oh, n'exagérez rien.

- Je n'exagère pas, je vous assure.

- Mais, si vous étiez de nouveau ensemble, lui demanda-t-il, que feriez-vous ? Je veux dire, c'est un timide, il lui faut une femme...comment dire...qui ait de la volonté pour deux.

- Oh, je crois savoir déjà comment il est. Il a un cœur bon, mais ce n'est pas un mou. Je ne sais pas s'il est aussi timide que vous le dites. Mais jamais je ne serais un obstacle pour sa carrière, je serais toujours prête à l'aider. D'ailleurs, que fait-il ? Il n'a jamais eu le temps de me le dire.

- Il étudie encore, tout en travaillant. Dans un an ou deux, il sera architecte.

- Oh, c'est bien.

- Il aurait pu se dépêcher; mais oui, c'est bien. Et vous ?

- Moi ?

- Oui, vous étudiez ? vous travaillez ? Comment voyez-vous votre avenir ?

Elle rougit un peu, puis répondit :

- Ma famille voulait absolument que j'étudie quelque chose, alors j'ai obtenu un diplôme d'infirmière.

- C'est bien, dit Damien sans montrer aucune émotion.

- Oui, mais moi, j'ai toujours voulu me marier. Je ne comprends pas que tant de femmes aujourd'hui se marient si tard !

- Et alors, pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

Elle regarda Damien avec un mélange de coquinerie et de tristesse, et répondit :

- Je n'avais pas encore rencontré Christian.
- Et vous travaillez, maintenant ?
- Je termine un stage. Si je ne peux pas me marier, je travaillerai donc.
- Vous pouvez faire les deux à la fois.
- J'aurais voulu, honnêtement, me consacrer à ma famille. Mais puisque la providence m'a refusé Christian, je travaillerai, je suppose.
- Elle n'est pas aussi sotte que je le croyais, se dit Damien. Ai-je fait une erreur de la séparer de Christian ?

Il décida de pousser plus loin son petit interrogatoire.

- Vous êtes si charmante, continua-t-il, je ne doute pas que allez bientôt en rencontrer un autre. Peut-être même un homme riche. Ah, ah. Vous serez heureuse, et Christian sera vite oublié !

- Mais pour qui me prenez-vous ? dit-elle sans colère. Je n'oublierai jamais Christian. Je vous le dis, c'est l'homme de ma vie. Et un homme riche ne m'intéresse pas particulièrement. C'est Christian qu'il me fallait. Je serais restée avec lui, même s'il était devenu l'homme le plus pauvre au monde; même s'il avait eu un accident, et serait devenu infirme; même fugitif; même...

Elle s'arrêta et laissa quelques larmes couler en silence.

- Je crois, se dit Damien, que j'ai fait une grosse erreur; peut-être une erreur monumentale. Vraiment, elle est très bien, et Christian n'en rencontrera pas une autre comme elle, jamais dans cent ans.

Il se pencha vers Sophie, comme un ami, et lui dit :

- Ne pleurez pas.
- J'essaie, mais parfois, c'est plus fort que moi.
- Il vous reviendra peut-être.
- Non, c'est trop tard.
- C'est encore possible, croyez-moi. S'il revenait, vous le reprendriez ?
- Évidemment, je ne souhaite que cela.
- Sans lui faire de reproches ?
- À quoi cela servirait-il ?
- Bon, alors ne désespérez pas.

Sophie cessa de pleurer, et regarda Damien avec attention.

- Mais un instant, voulez-vous dire que vous lui parlerez de moi ? Vous ferez cela ?
- Ah, ah, fit Damien. Je ne promets rien, mais oui, j'en parlerai à Christian.
- Oh ! dit-elle avec joie, avant d'enrouler ses jolis bras autour du cou de Damien. Vous seriez mon sauveur, oui, le meilleur ami que j'ai eu dans ma vie.
- Nous verrons, nous verrons, ne vous emballez pas. Peut-être a-t-il changé, on ne sait jamais.

- J'en doute, mais vous avez raison, c'est possible. Oh, j'étais heureuse trop vite, beaucoup trop vite.

Quelques larmes coulèrent encore sur ses joues.

- Voilà, se dit Damien, ça recommence. Enfin, je verrai si je peux corriger mon erreur. Si elle savait qu'elle est seule maintenant par ma faute, elle n'aurait pas mis ses bras autour de moi, elle m'aurait giflée. Je suppose qu'elle aurait eu raison. Mais c'est qu'ils sont vraiment doux; ma foi, j'envie presque Christian.

Sophie portait en effet une jolie blouse à manches courtes, et Damien observa en connaisseur, mais aussi en ami, le velouté pur de sa peau, le modelé parfait de ses bras, et ensuite de son corsage.

- J'ai été si sot, se dit-il, de juger de Sophie sur mon goût à moi, et en particulier de mon goût pour les femmes comme Ramona. Maintenant, est-elle avec moi, cette femme indécise, méfiante, ce volcan brûlant mais inconstant ? Non; alors que cette Sophie attend encore, patiemment, le retour improbable de celui qu'elle aime. Pourquoi ces femmes douces et fidèles m'intéressent-elles si peu ? Enfin, peu importe; elle n'est pas pour moi, mais pour Christian.

Sophie sortit un mouchoir de sa petite bourse et se sécha les yeux.

- Je suis convenable ? demanda-t-elle naïvement à Damien.

- Mais oui, dit-il.

- Je vais y aller, il se fait tard. Déjà, à cette heure-ci, les taxis ne sont pas faciles à trouver.

- Vous n'êtes pas venue en voiture ?

- Non, je n'ai pas de voiture.

- Mais je vous ramène chez vous, alors.

- Non, ne vous dérangez pas pour moi.

- Je vous ramène, c'est certain. Il faut que je rentre, moi aussi.

- Mais je n'habite pas dans votre chemin.

- Qu'est-ce que cela fait ? Allez, c'est décidé. Je suis un ami, non ?

Damien paya pour lui et pour Sophie, et ils sortirent du bar. Dans la voiture, alors qu'il conduisait, Damien trouvait amusant d'être avec la sœur de Ramona, juste après avoir eu une dispute avec Ramona elle-même. Quant à Sophie, qui ignorait le petit drame de la soirée, et la part qu'il avait eu pour la séparer de Christian, elle trouvait Damien définitivement charmant.

- Ma sœur est bien chanceuse, se disait-elle. Je ne comprends pas pourquoi elle refuse d'en parler à mes parents. Elle ne trouvera jamais mieux que lui. C'est vrai qu'elle est célibataire depuis si longtemps, c'est devenu une maladie, pour elle. Elle mourra vieille fille, c'est certain, si le deux venaient à se séparer. Et moi ? Vais-je mourir vieille fille ? Je suis jeune, et déjà désabusée.

Elle était loin, en vérité, d'être désabusée. Tant de jeunes femmes, qui s'ennuient, ou qui ont connu une première déception, croient être désabusées. Mais il faut du temps, beaucoup de temps, pour être vraiment désabusé. Si elles pouvaient sonder le cœur de leur mère, elles sauraient alors, peut-être, ce qu'être désabusé signifie. Et pourtant, certaines femmes conservent toute leur vie un cœur doux et optimiste. Loin d'être désabusée, Sophie allait probablement être une des ces femmes.

- Christian est si beau, continua-t-elle. Pas grand et musclé comme Damien, non; mais Damien est tout d'un bloc; il n'est pas souple, on ne voit aucun mystère en lui, excepté le mystère inhérent à tous les hommes. Alors que Christian, il a une beauté personnelle, originale. On voit dans ses yeux qu'il a tant de choses à nous faire connaître. Que j'ai vu de jeunes hommes au regard vide, qui ne parlaient que sport, argent, automobiles. Tout cela n'est pas intéressant. Christian, lui, sans même ouvrir la bouche, me parlait de moi, quand il me regardait. A-t-il vu que, dans mes yeux, je parlais de lui ? Oui, il n'a pas pu ne pas le voir.

- Elle est tout à fait charmante, se disait Damien au même instant. Je ne crois pas qu'il sera difficile de les raccommoier, puisqu'ils s'aiment encore. Mais qui sait ? On verra se

qu'en dira Christian. Cependant, je serai obligé de lui dire la vérité, ce serait beaucoup trop compliqué autrement. Il sera fâché ? Vais-je perdre un ami, pour sauver un couple ? Mais ce n'est pas tout. Ramona l'apprendra. Oh, quel gâchis j'ai fait ! Quand elle saura que j'ai séparé sa sœur de mon ami, je crois qu'elle mettra elle-même le dernier clou au cercueil de notre amour. Mais existe-t-il encore ? Non, non, je ne veux plus d'elle; elle est si compliquée; elle veut, elle ne veut pas; elle est aimante, elle ne l'est plus; elle me fait confiance, elle se méfie. Non, non, c'est trop pénible. Vive les femmes simples ! Vous toutes, qui aimez sans vous poser de questions, je reviens vers vous; je brise cette chaîne qui me reliait à Ramona; je suis libre, et je cours vous rejoindre.

Pendant que Sophie était heureuse que Ramona ait trouvé Damien, Damien était heureux de libérer son cœur de Ramona – du moins le voulait-il à cet instant. Pendant que Sophie remerciait, intérieurement, Damien d'être si bon pour elle, Damien se blâmait d'avoir été si cruel avec Sophie et Christian. Les deux, Sophie et Damien, se regardaient parfois en souriant, et chacun vivait, par rapport à l'autre, dans un mensonge complet. On croit savoir pourquoi une autre personne sourit, et on se trompe absolument; on reste dans son propre monde, on n'entre jamais dans celui des autres. Quand finalement ils arrivèrent à destination, Sophie remercia Damien, et rentra chez elle. Damien regarda la petite maison de banlieue.

- Ramona est là-dedans, dans son lit, et moi je suis ici, si près, se dit-il. Ah, les choses auraient pu se passer bien autrement. Ai-je été brusque, despotique ? Non, non, elle ne sait pas ce qu'elle veut. Demain, nous nous reverrons au bureau, et je ferai un effort pour la saluer amicalement, comme il faut, mais sans plus. Oui, ce ne sera pas facile, mais il faut que je l'oublie. Ah ! je la verrai tous les jours, vais-je y arriver ? Jamais, jamais commencer quelque chose avec une autre employée, c'est trop risqué. J'ai fait une erreur avec elle, j'ai fait une erreur avec Sophie. Vraiment, c'est l'année des erreurs. Un petit voyage me ferait du bien. Je demanderai au patron de m'envoyer ailleurs. Après tout, j'ai fait ce que j'avais à faire, l'usine peut continuer sans moi. Oui, des vacances, le plus tôt possible, suivit d'une mutation. Je me verrais bien à Hawaï. Avons-nous une succursale là-bas ? Je vais m'informer.

Il avait éteint le moteur; il redémarré, recula lentement, et retourna chez lui.

Le lendemain matin, dès qu'il se leva, il se dit :

- Il faut avertir Christian immédiatement; je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas réparé mon tort.

Il se rendit donc, à pied, chez son ami. Il était très tôt, le soleil était encore bas à l'horizon. L'air était frais et humide. Il cogna à la porte, son ami le fit entrer. Ils étaient à l'intérieur, mais restaient debout dans le vestibule.

- Tu es matinal, aujourd'hui, lui dit Christian. Tu as de la chance que je ne sois pas encore couché.

- C'est que j'ai quelque chose d'important à te confesser.

- À me confesser ! Oh, oh, les grandes tournures.

- Oui. Allons dans ton salon, il vaut mieux être assis.

- Ma foi, es-tu mourrant ?

- Non.

- M'as-tu volé un héritage ?

- Non, mais presque.

Ils allèrent au salon et s'assirent sur un divan.

- Te souviens-tu, commença Damien, lorsque, dans le bar où on va souvent, tu m'as dit avoir envoyé un message à Sophie, et tu attendais une réponse ?
 - Oui, dit Christian avec curiosité.
 - Tu as cru qu'elle ne répondait pas. En fait, elle t'a répondu.
 - Comment ! s'exclama Christian.
 - Oui. Mais garde ton calme. Elle t'a répondu, mais j'ai vu le message avant toi. Ensuite, je l'ai effacé et je n'ai rien dit.
 - Mais pourquoi ?
 - Attends, j'ai fait bien pire. Je lui ai répondu à ta place. Mon but était de vous séparer, et c'est ce que j'ai fait.
 - Quoi ! s'écria Christian en se relevant subitement.
 - Pardonne-moi. Je croyais alors que Sophie ne te valait pas, que tu avais pour elle une passion stupide et temporaire. J'ai fait cela pour te protéger.
 - Pour me protéger ! répéta Christian.
- Il fit quelques grandes enjambées dans le salon, en agitant les bras. Il avait toute la difficulté au monde à croire à ce qu'il avait entendu. Rêvait-il ? Son ami, son meilleur ami, l'avait séparé de la douce Sophie ? Il s'arrêta et jeta sur Damien un regard de feu, dans lequel il y avait de la déception, du ressentiment et de la vengeance. Il voulait le tuer; mais avant, il voulait savoir pourquoi il s'était permis une telle infamie.
- À moi, dit-il, ton meilleur ami, tu as fait une chose pareille. Mais pourquoi ?
 - Je te l'ai dit, je croyais qu'elle n'était pas faite pour toi.
 - Non, non, quelle est la vraie raison ? Tu la voulais pour toi ?
 - Mais non. J'ai fait cela pour toi uniquement, mais je vois aujourd'hui que c'était une erreur, une grave erreur.
- Christian le regardait cette fois avec une réelle stupéfaction.
- Je n'aurais jamais cru cela possible de toi.
 - Pardonne-moi, dit encore Damien, avec beaucoup de sincérité, mais sans abandonner son air digne.
 - Ah, que vais-je faire ! dit Christian.
 - Va la voir dès que tu le pourras.
 - Il est trop tard !
 - Mais non. Elle a dit la même chose, mais elle t'aime encore. Elle voulait se retirer dans un couvent, plutôt qu'en aimer un autre. Vas-y ce soir.
 - Non, j'irai maintenant. Quelle heure est-il ?
 - Ma foi, très tôt, je crois que...
 - J'y vais immédiatement.

Il sortit de chez lui sans plus faire attention à Damien, sauta dans sa voiture, et fila chez Ramona. Dans la petite maison de banlieue, Ramona venait tout juste de s'éveiller. Elle étira les bras, et dit :

- Ouf, quelle soirée !

Elle se souvenait de la dispute avec Damien, du flic, de son inutile confession, devant la maison vide de son amant. Elle sentit son cœur gonflé d'inquiétude, mais aussi d'espérance. Elle se leva enfin, et se rendit à la cuisine, où elle sortit du jus d'orange du frigo, et en versa dans un verre. Elle s'assit ensuite sur un tabouret, pour boire son jus tranquillement. Après quelques minutes, Sophie vint la rejoindre. Elle était encore en

pyjama, et se frottait les yeux. Elle se versa aussi un verre de jus, et s'assit à côté de Ramona.

- Alors, rien de neuf ? dit-elle à Ramona.

- Non, non, tout va bien, répondit sa sœur, qui n'était pas dans l'humeur de raconter son histoire, d'autant plus qu'elle n'en connaissait pas encore la fin.

Quant à Sophie, elle ne voulait pas, par superstition, briser le charme qu'elle attachait à la promesse de Damien, tant que Christian ne lui serait pas revenu. Il valait mieux garder le secret, et ne pas dire à sa sœur qu'elle avait rencontré Damien la veille. Chaque femme avait donc son cœur bien agité, mais faisait semblant d'être tranquille.

- Bien, dit alors Ramona, je vais prendre une douche.

Elle se leva et se rendit à sa chambre, avant d'en sortir pour aller s'enfermer dans la salle de bain. C'est à ce moment que la voiture de Christian apparut dans l'entrée. Il éteignit le moteur, et sortit immédiatement de sa voiture. Sophie le vit par une fenêtre de la cuisine.

- Oh, mais c'est Christian. Si vite ! Damien est un ange.

On sonna à la porte, et Sophie se précipita pour ouvrir. Christian, jusque là plein d'une mâle résolution, se troubla un peu en voyant Sophie. Sa colère contre son ami s'évapora, et il redevint timide.

- Sophie, j'ai... j'ai quelque chose à te dire. Laisse-moi entrer, je t'en prie.

Sophie, qui ne demandait pas mieux, ouvrit la porte toute grande sans ajouter une parole. Elle n'était certes pas fâchée contre lui, mais elle voulait entendre son explication. Ils se rendirent au salon, et prirent place sur un divan.

Sophie, dit Christian, tu sais que je t'ai envoyé un message, il y a quelques semaines, et tu y as répondu. Ensuite, je t'ai envoyé d'autres messages, mais ils n'étaient pas de moi. Ces messages n'étaient pas très gentils, je sais, mais c'est Damien qui les a envoyés, en faisant semblant d'être moi. Je ne savais rien de tout cela, jusqu'à aujourd'hui. Tu dois me croire.

- C'est Damien qui m'a dit dans un message que toi et moi, ça allait trop vite ? Mais cela n'a aucun sens.

- Et pourtant, c'est la vérité. Je crois qu'il ne t'aimait pas beaucoup; il croyait m'aider en nous séparant. Selon lui, il me fallait un autre genre de femme.

- Mais je l'ai vu hier soir; il était très gentil avec moi. Il m'a même promis de te voir, et de te convaincre de revenir.

- Hier soir ? Ah, je comprends maintenant. Il t'a vu, il a réalisé son erreur, et il a décidé de la réparer. Voilà pourquoi il m'a tout raconté ce matin. Tu ne m'en veux donc pas ?

Nous pouvons être encore amis ?

- Amis ! répondit Sophie en souriant. Je crois que nous sommes beaucoup plus que cela. Les deux se regardèrent en souriant, puis ils s'enlacèrent tendrement. Quand ils cessèrent, Sophie lui dit :

- Mais j'ai bien de la difficulté à croire à ce que tu racontes. Damien me semblait si compréhensif, si bon.

- Il est tout cela, mais il était certain que tu ne me valais pas. Il faut me croire, c'est lui qui t'a envoyé ces messages. Quant à moi, j'aurais voulu te voir tous les jours.

- Oui, je suppose que cela explique tout.

- Nous sommes donc ensemble ? Je veux dire, nous sommes un couple ?

- Oh oui, dit-elle, et cette fois elle se pencha pour l'embrasser.

Avec sa timidité naturelle, Christian ne l'aurait peut-être jamais embrassée, si elle n'avait été la première à commencer. Le baiser fut si doux, que Christian se promit de prendre dorénavant l'initiative. Ils s'embrassèrent donc, tour à tour tendrement et passionnément, pendant quelques minutes; comme des amoureux affamés, ils réalisaient enfin ce qu'ils avaient rêvé de faire tant de fois. C'était les rêveries du passé, qui se joignaient aux promesses de l'avenir. La sensualité tendre et parfumée de Sophie tourna la tête complètement à Christian. Quand ils arrêtèrent de s'embrasser, Christian ne pouvait s'empêcher de regarder Sophie avec un sourire niais, bête de contentement. Il se leva d'un bond, et frappa des mains. Son bonheur devait s'épancher dans une activité physique. Il sauta un peu sur place, comme s'il eut voulu débiter une gigue. Sophie, quant à elle, le regardait assez calmement, comme si leur raccommodement était quelque chose de tout naturel. Elle avait enfin le cœur tranquille, et c'était pour elle le signe certain que tout était revenu en ordre, en quelque sorte dans un ordre qui la dépassait; c'était la providence, la nature, Dieu, qui les avait raccommodé, car tel était son destin. Elle ne douta pas alors de pouvoir aller encore plus loin. Christian se rassit, et lui demanda encore :

- Tu ne m'en veux vraiment pas, hein ?

- Mais non, ne t'inquiète pas. D'ailleurs, tu n'y étais pour rien.

Elle le regarda en souriant, puis ajouta :

- Tu sais, si tu voulais, comment dire, que notre couple soit tout à fait officiel, je ne serais pas contre.

- Tu veux dire... que...

Elle ne répondit rien, et Christian s'empressa de saisir une de ses jolies petites mains.

L'amour, un court instant, le rendit perspicace. Il regarda sa dulcinée droit dans les yeux, tâchant de sonder son âme, pour être tout à fait certain qu'elle était d'accord avec ce qu'il allait faire. Puis, il se mit à genoux devant elle, et lui dit :

- Marions-nous !

Sophie, très heureuse, lui dit en riant un peu :

- Ce n'est pas exactement comme cela qu'il faut le faire.

Christian fut d'abord un peu décontenancé, puis il ajouta :

- Sophie, veux-tu m'épouser ?

Un sourire énorme, doux, resplendissant apparut sur le visage de Sophie.

- Oui, dit-elle, avant de se pencher un peu pour enlacer son fiancé.

Il se rassit à côté d'elle, et ils s'embrassèrent encore.

- Et ta famille ? demanda alors Christian.

- Elle sera très contente pour moi, je n'en doute pas. Il n'y a aucun obstacle de ce côté-là.

- Parfait, dit-il. Il n'y a aucun obstacle de mon côté non plus.

- Le seul obstacle, c'était ce malentendu, et il est enfin disparu.

- Oui, tout à fait. Il nous a fait perdre un peu de temps, mais pas trop. Quand veux-tu que nous nous marrions ?

- Le plus tôt possible, puisque nous sommes tous les deux absolument certains.

- Oui, tu as raison. Pourquoi être fiancés, quand on peut être mari et femme. Je m'informerai des détails, et nous nous marierons le plus tôt possible bientôt.

- Est-ce que Damien sera ton témoin ? demanda Sophie avec un air mutin.

- Oh, celui-là ! commença Christian. Je ne sais pas. Je veux lui pardonner, c'est certain, mais je lui en veux encore. Nous verrons.

- Quel genre de mariage devrions-nous avoir ? demanda Sophie.
- Oh, très simple. Pas une église avec des centaines de personnes.
- Je ne connais même pas des centaines de personnes.
- Ah, ah, moi non plus, dit Christian. C'est une raison de plus pour avoir un mariage très simple.

Le chat, alors, apparut à un coin du divan. Il s'y frotta un côté du corps presque langoureusement, puis s'approcha de Sophie et sauta sur ses genoux. Il tourna en rond entre ses cuisses; puis sauta sur les genoux de Christian, où il se coucha immédiatement.

- Il sent que tu fais maintenant partie de la famille, dit Sophie.
- Peut-être.
- Tu as un chat, toi ?
- Non. Je suis trop distrait. J'oublierais de le nourrir.
- Oh, il se chargerait de te le rappeler. Quand nous habiterons ensemble, nous aurons un chat. Le mieux, ce serait que nous habitions dans ce quartier, pour que je reste assez près de ma sœur.
- Si tu veux, dit simplement Christian.

Les amoureux veulent toujours se contenter, dans les commencements. Christian était prêt à tout accepter pour faire plaisir à Sophie. On entendit alors la porte de la salle de bain s'ouvrir. Ramona en sortit avec une serviette autour du corps, et une autre qui enveloppait ses cheveux. Elle se rendit à sa chambre et en sortit quelques instants après, toujours avec les serviettes. Elle se dirigea vers la cuisine, juste à côté du salon, et s'arrêta quand elle aperçut Christian et Sophie.

- Oh, Christian, dit-elle, vous êtes ici.
- Sophie sourit et dit à sa sœur :
- Oui, je savais qu'il reviendrait. Tout est arrangé maintenant, et nous sommes fiancés.
- Fiancés ! s'exclama Ramona. Ma foi, puisque tu l'aimes à ce point, je suppose que c'était la meilleure chose à faire.

Christian se leva alors, et dit aux deux femmes :

- Il faut que j'y aille; mon travail commence bientôt. Je reviendrai ce soir.
- Il se pencha pour donner une bise à Sophie, toute surprise de le voir partir, puis bondit vers Ramona et donna une bise à elle aussi, avant d'ouvrir la porte et de partir. Ramona fit « oh ! » et porta la main à sa joue.

- Il est vraiment heureux, ce monsieur, dit-elle.

- Moi aussi, dit simplement Sophie.

Sa sœur alla s'asseoir à côté d'elle.

- Je croyais qu'il t'avait oublié.
- Non, il ne m'avait jamais oublié, dit Sophie, pas plus que moi, je l'avais oublié. Tout cela, c'était un affreux malentendu. Tu ne devineras jamais ce qui est arrivé. C'est son ami, Damien, qui me croyait indigne de lui. Il lui a caché mes messages, et il a répondu à sa place, pour nous séparer. C'est seulement tout à l'heure qu'il a tout avoué à Christian, car il regrettait ce qu'il avait fait.
- Mais c'est ignoble, dit Ramona.
- Non, je ne lui en veux pas. Il croyait bien faire.
- Toi, tu ne peux pas être fâchée contre quelqu'un plus de vingt-quatre heures. Tu aimes tout le monde, je te l'ai assez dit. Mais quand même.
- L'important, c'est que tout soit arrangé.

- Je ne le croyais pas capable d'une telle ingérence. Et dire que je suis allée chez lui hier soir, pour le supplier, oui, le supplier.

- Tu es allée chez lui hier soir ?

- Oh, je te raconterai plus tard. Il faut que j'aie travaillé.

Elle se leva, et alla dans sa chambre pour s'habiller. Sophie se renversa sur le divan, et s'abandonna à une longue rêverie de jeune fiancée. Elle se voyait en robe de mariée, toute resplendissante de candeur et de beauté, avec Christian à ses côtés, souriant et heureux. Elle se voyait dans sa maison, une autre maison, qu'elle ne connaissait pas encore. Ce serait une coquette maison, qu'elle décorerait elle-même. Elle n'avait jamais vu la maison de Christian, mais, dans ses rêves, ce n'était pas celle-là qu'elle habitait avec son mari, c'en était une autre, toute neuve, que ni lui, ni elle avaient vus auparavant. Elle était neuve comme sa robe de mariée, comme le trousseau qu'elle allait bientôt préparer, comme le grand lit qui allait être dans la chambre à coucher. Personne, avant eux, ne l'avait jamais habitée; ils feraient connaissance, en même temps qu'elle-même et Christian feraient connaissance. Elle et Christian apprendraient tous les détails qu'ils ignoraient encore, sauraient tous les secrets de l'autre, les bons comme les moins bons. Elle voyait, mais très vaguement, son nouveau chat, ses nouveaux voisins, la jolie rue avec les pelouses et les beaux arbres. Et puis – elle osa aller jusque là –, elle se voyait enceinte, et ensuite avec un bébé. Oh, quelle sympathique famille ils avaient; tous les deux étaient si doux et si confiants, ils ne pouvaient qu'attirer la chance, et n'avoir que du bonheur.

Quand Ramona sortit de sa chambre, habillée et prête à partir, elle marmonnait toute seule. Elle n'était pas exactement fâchée, ni scandalisée, mais elle était déçue.

- Quelle ingérence, disait-elle tout bas; mais vraiment, pour qui se prend-t-il ? décider ainsi pour son ami. Et ma sœur, a-t-il songé un instant à la peine qu'elle allait avoir ? Elle ramassa sa bourse, qui traînait sur une chaise du salon, l'ouvrit et vérifia qu'il n'y manquait rien. Puis elle enfila la longue poignée sur son épaule, et dit à sa sœur :

- J'y vais.

- À ce soir, répondit sa sœur, encore dans la vapeur béate d'une douce rêverie.

Le chat, étrangement, courut alors jusqu'à Ramona, et se frotta sur ses jambes. Il semblait lui dire que la vie continuait, qu'elle n'avait pas à s'en faire. Ramona se pencha, caressa un peu l'animal, et retrouva sa bonne humeur. Pour Ramona, être de bonne humeur, c'était encore avoir un air un peu sévère, mais telle était sa nature.

- À ce soir, dit-elle à sa sœur, et elle sortit.

Elle monta dans sa voiture, et partit. En conduisant, elle ne pouvait s'empêcher de regarder souvent dans le rétroviseur, pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie par une voiture de police. Elle vérifiait sa vitesse constamment, et ne la variait pas d'un seul kilomètre à l'heure, comme si sa vie en dépendait. Alors qu'elle s'était arrêtée à un feu rouge, et qu'elle attendait, elle remarqua un bout de papier juste à côté d'elle, sur le siège du passager. C'était la contravention de la veille, qu'elle avait jetée là négligemment. Elle la ramassa.

- Voyons de combien on m'a volé hier soir.

Elle poussa presque un cri.

- Quoi ! Une telle somme, pour avoir dépassé la vitesse maximum de presque rien, très certainement. Ah, les voleurs. J'aurais dû y aller en bicyclette, ou à pied. Ou marcher, comme dans le passé, même s'il aurait fallu deux ou trois jours pour me rendre.

Ce vol, car c'en était tout à fait un pour elle, la fâcha bien davantage, sans qu'elle s'en rende compte, que les manigances de Damien pour séparer son ami de sa sœur. Elle stationna donc devant l'usine d'assez mauvaise humeur, elle qui était plutôt gaie quand elle était partie de chez elle. Elle sortit de sa voiture, claqua la portière, et ouvrit la porte vitrée qui donnait sur la réception.

- Bonjour, madame Sténat, dit la réceptionniste avec son ton jovial habituel. Belle journée, n'est-ce pas ?

- Ah, vous trouvez ? répondit Ramona.

Elle se rendit immédiatement à son bureau, et referma la porte. Elle s'assit, et regarda l'écran de son ordinateur, qui était presque toujours allumé. Il lui semblait qu'elle allait travailler ce jour-là pour payer la flicaille. Pour la première fois, peut-être, depuis qu'elle avait commencé son emploi à cette usine, elle ne voulait pas commencer. Travailler pour d'autres, pour le bénéfice d'autres personnes qu'elle-même, lui semblait révoltant. Elle se leva, sortit de son bureau, et se rendit à la cuisine des employés.

- Un café me fera du bien, se disait-elle.

Il n'y avait personne, et elle se prépara un café, mais bientôt Damien arriva.

- Bonjour, Ramona, dit-il très simplement, comme si rien ne s'était passé la veille.

Cependant, il ne lui donna aucun baiser dans le creux du cou, et ne la traita pas autrement que comme une simple camarade de travail. Ramona plissa les yeux pour le regarder, pendant qu'il se préparait lui aussi un café. Elle s'assit à table, posa sa tasse devant elle et croisa les bras.

- Vous savez, dit-elle, je viens d'apprendre ce que vous avez fait.

- Ce que j'ai fait ? dit Damien en se retournant.

- Oui, vous avez volontairement séparé ma sœur de votre ami.

- Ah, dit simplement Damien.

Il ne semblait ni contrarié, ni honteux, ni repentant en aucune façon.

- Je crois, si vous voulez mon opinion, dit Ramona, que s'était ignoble. Ma sœur a eu le cœur brisé pendant des semaines. Elle a souffert, à cause de vous.

- Et j'en suis peiné, dit Damien.

Cependant, il demeurait calme, et ne semblait pas s'en vouloir.

- C'est tout ce que vous avez à dire ?

- J'ai fait une erreur, je l'admets. Mais je l'ai réparée ce matin même. Je sais que Christian est allé chez vous. Comment cela s'est-il passé ? Est-ce que Sophie lui a pardonné ?

- Oui, oui, ne put s'empêcher de répondre Ramona. Ce n'était pas sa faute, après tout. Les deux s'aiment plus que jamais, ils sont même fiancés.

- Donc le drame est terminé, n'en parlons plus. Je suis très heureux pour mon ami.

Ce calme, absolument sans honte, mettait Ramona hors d'elle-même.

- C'est tout ?

- Que devrais-je faire, me jeter à genoux et demander pardon au monde entier ?

- Peut-être, oui.

- Non, ce n'est pas mon genre.

Ramona croyait que, non seulement sa petite perfidie était pour lui complètement sans importance, et une chose presque oubliée, mais son amour pour elle semblait aussi bien lointain. Où était l'empressement, l'hésitation, le désir de plaire de l'amoureux ? Elle se souvint alors qu'il n'avait jamais entendu sa confession, que la dernière fois qu'il l'avait

vue, elle Ramona, elle avait refusé de ne plus cacher leur amour, et qu'il s'était enfuit, peut-être blessé pour toujours par son refus. Bref, si elle reprochait quelque chose à Damien, Damien, lui aussi, lui reprochait quelque chose. Ces deux amoureux, comme l'ont fait des milliers de nigauds avant eux, avaient déposé leur amour dans une glacière, et boudaient comme des enfants. Chacun niait son amour, peut-être pour faire souffrir leur amoureux. Et pourtant, leur amour n'était pas mort. Amour, orgueil, lequel l'emporterait ? C'est un combat que l'orgueil a gagné bien des fois.

Damien restait debout, et regardait Ramona tranquillement. Celle-ci, soudainement, se demanda s'il l'aimait encore. Elle se leva alors, avec un air dégoûté, bien décidé à ne pas paraître faible devant lui. Elle sortit de la cuisine, et Damien en fit autant, quelques instants plus tard. Dans son bureau, Ramona se tourmentait. À quel point fallait-il se montrer dure avec lui ? Fallait-il même tout abandonner, et renoncer aux hommes une fois pour toute ? Car, après lui, elle en était bien certaine, il ne pouvait pas y en avoir d'autres.

- Je suis pathétique, se dit-elle, je suis comme ma sœur.

De son côté, assis dans son bureau, Damien songeait à Ramona. Maintenant qu'il l'avait revue, il se demandait s'il ne valait pas mieux rester avec elle.

- Eh, s'exclama-t-il alors tout haut, cette femme m'a communiqué son indécision !

Il se leva, avec une mâle assurance. Il fallait se décider. Tout ceci, il le savait, car il n'était pas un novice en amour, ressemblait trop au vieil adage : Fuis-moi et je te poursuis; viens vers moi, et c'est moi qui fuis. Il fouillait cependant dans son cœur, comme on fouille dans un brasier avec un tisonnier. La question était simple : voulait-il de cette femme belle, mais compliquée, ou préférait-il l'oublier, et trouver une femme simple, qui l'aimerait sans complications ? Des femmes simples, il en avait connues, et cependant, il se dit :

- Mais étaient-elles si simples, après tout ? N'étaient-elles pas un peu compliquées, elles aussi, comme Ramona ?

Il essayait de comparer Ramona aux autres femmes qu'il avait connues. Il les comparait en beauté, en intelligence, en féminité.

- Elle est certainement très supérieure pour tout cela, se disait-il. Mais il y a autre chose, que je n'arrive pas à bien saisir.

Déjà, comme avec Sophie et Christian, l'union mystérieuse entre eux existait; car alors que Damien comparait Ramona aux autres femmes, Ramona comparait Damien aux autres hommes.

- Il est beau, très beau, se disait-elle. Ai-je déjà embrassé un homme aussi beau ? Non, je ne crois pas. Non, non, définitivement. Et plus...comment dire... viril ?

Jusqu'alors, elle avait toujours hésité à songer à une telle chose; sans éviter les hommes, elle évitait ce qui fait leur essence propre. Elle n'hésitait plus.

- Non, se répondit-elle à elle-même. Plus viril que lui, ce n'est pas possible. Ses mains, son torse large et un peu velu, son regard de conquérant, j'avais oublié que cela existait. Il a tout cela à la perfection. Elle se renversa un peu sur son fauteuil.

- Mais alors, que reste-t-il ? Ah, l'amour. M'aime-t-il comme il faut, comme j'ai envie d'être aimée ?

Mais au lieu de répondre à cette ultime question, elle changea de sujet.

- Pour ce qui est de sa fortune, elle est suffisante. J'ai vu sa maison, elle coûte chère, très certainement. Mais peut-être a-t-il des dettes, peut-être la maison est-elle entièrement hypothéquée, et qu'en fait, il n'a rien. Il a peut-être un vice quelconque, c'est un joueur, un drogué. Après tout, je ne sais pas grand-chose de lui.

Elle se promet de lui poser beaucoup de questions, un de ces jours, avant de se décider.

- C'était ridicule de ma part d'aller chez lui hier soir. Peut-on aimer tellement quelqu'un qu'on connaît à peine ?

Elle savait parfaitement la réponse à cette question, mais la peur de perdre sa liberté lui était revenue. Quant à Damien, il s'était décidé.

- Je ne comprends rien, se disait-il, mais je l'aime. Il est inutile de faire semblant que je ne l'aime pas. Et pourtant, elle peut être tellement insupportable ! Cœur, cœur, n'aurais-tu pas pu en choisir une autre !

L'homme fort, le maître de soi, et parfois des autres, abdiquait encore, et cette fois pour de bon, devant l'amour. L'amour avait raison de lui, Ramona serait dorénavant la reine incontestée de son cœur. Il était tout à fait normal, pour un homme méthodique et sérieux comme Damien, de peser le pour et le contre de son choix dans la balance de la raison. Dans un homme tel que lui, il fallait que sa raison seconde son amour. Maintenant que c'était fait, que tout était clair et décidé, il pouvait aimer pleinement Ramona, et même s'agenouiller devant elle, même lui demander pardon, même lui dire qu'il était coupable, coupable de tout ce qu'elle voulait, même si lui ne se sentait coupable de rien. Il n'eut pas honte d'élever Ramona au trône de son amour, d'en faire la maîtresse de sa vie. C'était, après tout, sa propre décision. Il ne restait plus qu'à aller en informer Ramona elle-même. Il ne doutait pas un instant qu'elle sauterait dans ses bras. Aussi, il sortit pour aller se faire un autre café, en homme qui a tout son temps pour exécuter une chose décidée. Ramona, qui ignorait qu'elle était maintenant reine, se posait encore quelques vagues questions. Selon elle, Damien avait bien prouvé, par son ingérence dans la vie de son ami, qu'il ne serait jamais un homme mou, soumis, qui obéit au doigt et à l'œil. Hors, elle avait toujours cru que tel était le mari idéal; et voilà que l'homme que lui envoyait le destin était tout le contraire. Tout se réduisait encore, sans qu'elle se l'admette, à sa chère liberté. Elle croyait devoir commander, pour être libre. Elle ne voyait pas encore que Damien, en homme amoureux, respecterait toutes ses volontés, et ne demanderait d'elle que ce qu'elle serait déjà prête à accomplir. Ainsi peu à peu, leurs deux existences, ces deux routes si différentes, commençaient à converger. Allaient-elles enfin se fondre en une seule ? C'était à Ramona de décider. Soudain, elle sentit que le moment fatidique approchait. Elle se leva, prête à tout accepter du destin.

- J'ai besoin d'un autre café, se dit-elle.

Elle se rendit à la cuisine, mais quand elle aperçut Damien, elle s'arrêta, et retourna rapidement dans son bureau.

- Non, non, se dit-elle. Définitivement, je ne peux pas travailler aujourd'hui.

Elle alla voir la secrétaire.

- Je pars plus tôt, aujourd'hui, lui dit-elle. Je ne me sens pas très bien.

- Comme vous voulez, madame St-Albert, lui dit la secrétaire.

Elle sortit et monta dans sa voiture, mais au lieu d'aller chez elle, elle alla dans un grand parc où elle n'était pas allée depuis longtemps. En marchant dans une allée, entourée de gros arbres, elle se dit :

- On se sent mieux dans la nature. Je n'ai rien à décider ici. Personne ne me donne des ordres, je ne donne d'ordres à personne. Vraiment, il faudrait que je m'installe dans ce parc.

Pendant ce temps, Damien buvait un café dans la cuisine. À son calme habituel, avait succédé un calme surhumain, car il avait enfin résolu un des rares conflits intérieurs qu'il avait connus dans sa vie. Pour les hommes forts et vertueux, ce ne sont pas les obstacles extérieurs qui sont dangereux, ce sont les doutes, qui parfois les assaillent. Une de ces rares hésitations s'était abattue sur lui, et il l'avait enfin vaincue. Il était donc encore plus tranquille et sûr de lui-même qu'il l'était ordinairement.

- Travaillons, se dit-il. Ne perdons pas une journée. J'irai voir Ramona vers quatre heures trente.

Il travailla donc comme à son habitude. Il ne faut pas croire que son amour était faible, non, mais dans son âme, un équilibre s'était enfin établi. Ce calme, cet équilibre, fut cependant renversé encore une fois, quand, à quatre heures trente, il se rendit au bureau de Ramona, et il s'aperçut qu'elle était absente. Il alla voir la secrétaire.

- Madame Patissat, lui demanda-t-il, madame St-Albert est partie plus tôt aujourd'hui ?

- Oh, elle est partie depuis longtemps, elle est partie ce matin. Apparemment, elle ne se sentait pas bien.

- Merci, madame Patissat, dit Damien rapidement, avant de retourner à son bureau.

- J'ai été un imbécile, se dit-il. J'aurais dû aller la voir immédiatement. Je travaillais sans songer à elle, alors qu'elle m'en veut peut-être encore, pour cette affaire entre Sophie et Christian. Il faut que j'aille la voir chez elle.

Depuis longtemps Ramona avait quitté le parc. Elle avait mangé dans un restaurant assez cher, avant d'aller flâner dans un centre d'achats. Elle avait acheté beaucoup de vêtements, peut-être des vêtements dont elle n'avait pas tellement besoin; et puis elle était retournée chez elle, en conduisant tout aussi lentement. Au moment où Damien quittait le bureau, elle venait tout juste de rentrer. Elle se rendit rapidement à sa chambre, avec tous les paquets des magasins, sans chercher à savoir si sa sœur était là. Elle le jeta sur son lit, avant de se dire :

- Pourquoi j'ai acheté tout cela ? Je n'en porterai pas la moitié.

Elle se rendit ensuite au salon. Sophie et Christian, qui n'avait même pas eu le temps de la saluer quand elle était entrée, s'y trouvaient.

- J'aurais dû deviner, dit-elle, que vous seriez encore ensemble. Vous n'aller plus vous séparer un seul instant, je crois.

Les deux tourtereaux se contentèrent de sourire.

Dans le stationnement de l'usine, Damien allait ouvrir la portière de sa voiture, quand il entendit quelqu'un derrière lui.

- Monsieur Calbot, comment allez-vous ?

Damien se retourna. C'était monsieur Amédé Monat, le patron de toute l'usine, et même de toute la région, car la compagnie avait deux autres usines autour de Saintes. Son bureau était à l'autre extrémité de l'immeuble; Ramona et Damien ne le rencontraient en général qu'au cours de rares et monotones réunions, qui réunissaient beaucoup d'autres employés.

- Je vais bien, merci, répondit Damien. Et vous ?

- Mais je suis en pleine forme.

- Tant mieux, tant mieux.
 - Écoutez, j'ai quelque chose à vous dire d'important. Pour l'instant, c'est informel, mais il faut que je vous avertisse. Vous savez que je pars bientôt. Pour me remplacer, c'est vous que je vais conseiller au grand patron de choisir.
 - Moi ? dit Damien. Mais je ne suis qu'adjoint. Pourquoi pas ma patronne ?
 - Madame St-Albert ? Non, je ne crois pas que le grand patron accepterait. Cependant, je suis certain qu'il serait d'accord pour vous. Il n'a que des compliments pour vous.
 - Cependant, dit Damien, il faut que je refuse. Ramona est ma supérieure; par principe, c'est elle qu'il faut choisir.
 - Vous l'appellez Ramona ? Auriez-vous une idylle avec elle ?
 - Et si cela était ? répondit Damien avec un peu de défiance.
 - Laissez-la tomber. Elle est trop compliquée, croyez-moi. Elle n'en vaut pas la peine. Moi-même, je vous l'avoue, j'ai essayé – car elle est belle. Mais elle a refusé. C'est une célibataire endurcie. Elle ne peut s'occuper que d'elle-même.
 - Parce qu'elle n'a pas voulu de vous, je ne devrais pas vouloir d'elle ?
 - Ne le prenez pas comme cela. Ce que je vous dis, c'est pour votre bien. Laissez-la tomber, et acceptez ma proposition. Vous ferez un très bon patron de toute la région.
 - Non, je ne peux pas accepter.
 - Mais rester avec elle, c'est mourir à petit feu. Elle vous usera, elle fera de vous un esclave. Vous ne pourrez plus avancer.
 - Je ne le crois pas. Je crois au contraire que nous nous ferons mutuellement beaucoup de bien.
 - Sa beauté vous aveugle. Vous êtes pourtant un bel homme – hein, vous ne m'en voulez pas trop de vous le dire –, vous pouvez avoir n'importe quelle femme. Pourquoi celle-là ? Monsieur Monat le regardait avec un air étrange. Il portait de grosses lunettes; il avait un veston un peu vieillot, et sentait l'eau de Cologne bon marché. Il était difficile de dire s'il était sincère, et voulait aider Damien, ou s'il aimait encore Ramona, et voulait simplement nuire à un rival plus heureux que lui.
 - Vous avez votre opinion sur elle, j'ai la mienne, dit Damien. Maintenant, il faut que j'y aille.
 - Je parie que vous allez chez elle, c'est pour cela que vous êtes si pressé de partir.
 - Nous reparlerons plus tard de votre proposition, si vous voulez, mais il faut vraiment que je vous quitte.
- Monsieur Monat mit alors la main sur son épaule pour l'arrêter, et lui dit :
- C'est une occasion qui ne repassera pas dans cette compagnie. Le grand patron vous aime bien, c'est vrai, mais vous n'êtes qu'un adjoint. Ne me dites pas que cette femme est plus importante que votre carrière.
 - Les deux ne sont pas incompatibles. Quoi qu'il en soit, ne comptez pas sur moi pour briser les règles sacrées de l'amitié, et celles, encore plus sacrées, de l'honneur.
 - Je ne vous avais pas bien jugé, après tout, lui dit monsieur Monat. Vous n'êtes pas un véritable fonceur, vous avez des principes désuets, qui ne servent plus à rien aujourd'hui.
 - Je ne suis pas d'accord, dit Damien avec un petit sourire, comme si sa supériorité, à lui, par rapport à monsieur Monat, était écrasante.
 - Vous êtes un grand romantique ! dit monsieur Monat, pour qui c'était une insulte.
 - Je ne sais pas. Je me vois plutôt comme un homme pragmatique. Quant à ces principes, je crois qu'ils n'ont pas d'époque; ils sont hors du temps, ils sont éternels.

- C'est votre stagnation, qui sera éternelle.

Damien se contenta cette fois de le regarder avec un étrange sourire. Il avait presque pitié de lui.

- Elle ne sait pas vivre en couple, elle en est incapable, continua monsieur Monat. Vous le regretterez.

- Je suis persuadé que non. N'essayez pas de me séparer d'elle, vous perdez votre temps.

- Je vois, je vois, dit-il enfin. Alors bonne chance, vous en aurez besoin.

Damien put finalement ouvrir la portière et entrer dans sa voiture. Il prit immédiatement la direction de chez Ramona.

Sophie, Christian et Ramona buvaient maintenant tranquillement du jus, assis dans le salon, autour de la table basse, quand on cogna à la porte.

- C'est Hélène, dit Sophie, qui reconnut le code alloué à la voisine.

Elle se leva et alla ouvrir. À sa grande surprise, Hélène n'était pas seule, mais avec un homme un peu plus grand qu'elle, et qui avait l'air un peu gêné. Il était presque chauve, portait une chemise à carreaux et un pantalon très large. Hélène et l'inconnu entrèrent, et firent avec Sophie les quelques pas qui les menèrent au salon.

- Bonjour, dit Hélène, je vous présente monsieur Taparín.

Tout le monde salua Taparín, et Taparín salua tout le monde, un peu timidement.

- Mais asseyez-vous donc, dit Sophie, en reprenant sa place.

Les deux s'assirent sur un divan.

- Vous prendrez bien un peu de jus ? dit Ramona.

- Oui, volontiers, répondit l'homme presque chauve.

- Oui, oui, d'accord, dit Hélène.

Ramona se leva, alla dans la cuisine, et revint avec deux autres verres de jus. Les deux nouveaux venus y trempèrent le bout des lèvres, puis Hélène dit :

- Taparín est l'épicier, vous savez, celui dont je vous avait rapidement parlé il y a quelques semaines. Je vous avais dit que j'allais sortir avec lui. Eh bien, c'est ce que j'ai fait; et ensuite on s'est revu. Comme vous voyez, on est encore ensemble.

- Mais c'est très bien, dit Sophie. Tu aurais dû nous le dire plus tôt.

- J'ai essayé, mais vous sembliez bien occupés. Quoi qu'il en soit, je voulais vous le présenter; enfin, je voulais que vous le connaissiez. Vous allez le voir assez souvent, nous sommes fiancés.

- Oh ! s'exclama Sophie, fiancés !

- C'est magnifique, dit Ramona.

- Quelle coïncidence, moi aussi je suis fiancée, avec Christian, continua Sophie.

- Oh, vraiment ? dit Hélène. Alors voilà deux nouveaux couples dans le quartier. Je vous félicite. Prenez bien soin d'elle, Christian.

- Oui, oui, évidemment, dit Christian.

- Il ne reste plus que Ramona à marier, dit Hélène.

- Oh, mais ça peut attendre, dit Ramona.

- Pas trop, dit Hélène. Enfin, nous verrons bien ce que la providence te réserve.

- Oui, dit Ramona, mais cette fois avec un air légèrement mélancolique.

- Alors, comment cela s'est-il passé ? demanda Sophie. Raconte-nous tout.

- Oh, dit Hélène, je crois qu'on s'est trouvé agréables dès la première soirée, hein, Taparín ? dit-elle en souriant et en regardant Taparín amoureusement.

- Oui, je crois qu'on peut dire cela, dit Taparín très sérieusement.

- Alors voilà, continua Hélène, en se plaçant plus confortablement sur le divan, comme un conteur qui se prépare à partager une longue histoire.

Taparin lui-même s'enfonça un peu plus dans le divan, apparemment décidé à tout écouter comme un spectateur n'ayant aucun lien particulier avec l'histoire racontée.

- Donc, ce soir-là, j'avais rendez-vous avec Taparin. Vous savez, je l'avais vu souvent à l'épicerie, mais rien de plus. Je ne le connaissais pas vraiment, je ne savais pas ce qu'il aimait, ce qu'il n'aimait pas; je ne savais pas moi-même si après quelques minutes avec lui, je veux dire vraiment avec lui, j'allais encore le trouver agréable. Peut-être que j'allais le trouver ennuyeux, ou stupide, ou méchant, enfin, je ne sais pas, avec les hommes, on ne sait jamais. Mais j'avais beaucoup d'espoir, oui, on peut dire cela. J'avais mis une belle robe à fleurs, vous savez, celle que je préfère. Je sais, elle fait un peu années 50, mais elle est tellement belle. La nuit précédente, je m'étais mis des bigoudis plus gros; l'effet était magnifique. J'ai mis mes plus beaux bijoux, en particulier le gros collier en fausses pierres précieuses, et au moins une bague à chaque doigt, parce que c'est très chic. On devait se rencontrer devant le cinéma, celui sur la rue Ducocher. Alors à l'heure précise, je suis là; mais évidemment, il n'y a personne. J'attends, comme une grue. Il est arrivé avec trente minutes de retard. Il s'est excusé, et il était très poli, alors je n'étais pas vraiment fâchée. Il avait mis une chemise en cuir, et des pantalons très serrés. C'était très chic. Par contre, il ne savait même pas ce qui jouait, et moi non plus, évidemment. On a regardé l'affiche, c'était affreux, mais vraiment affreux, que des cochonneries hollywoodiennes, type science-fiction. Aucun film romantique. Bref, on a décidé d'abandonner le cinéma, et d'aller immédiatement au restaurant. C'était ça le plus important, de toute façon. Et là, tout a été parfait. Il avait réservé une table, elle était bien placée, dans un coin tranquille. Il s'est assis devant moi, avec son beau sourire. Il a un dentier, c'est vrai, mais ça ne paraît pas du tout. Moi, j'étais tout chose; enfin un homme, un vrai.

- Vous savez, m'a-t-il dit, l'épicerie semble fonctionner au ralenti, ces temps-ci, mais le chiffre d'affaire augmente d'année en année. Les ventes de cigarettes, par exemple, ont augmenté de 31 % ce mois-ci, par rapport au même mois l'année dernière.

- Vous avez de beaux yeux, vous savez, que je lui ai répondu.

- Quant à la bière, cela stagne un peu, comme le vin. Mais les ventes sont quand même meilleures que le vin. À propos du vin, ...

- Regardez-moi. Pourquoi éviter de parler de nous ? Vous êtes célibataire depuis longtemps, n'est-ce pas ?

- C'est que...a-t-il commencé un peu timidement. Oui, c'est vrai, je ne suis plus habitué avec les femmes. Mon épouse m'a quitté pour un homme riche, vous savez; ce fut très difficile. Alors je me suis plongé dans mon travail, c'est cela qui m'a sauvé.

- Oui, je comprends; moi, je suis veuve. Mon mari était soldat. Il est mort dans un accident. Mais tout cela est du passé, du passé très lointain. Quand je vous ai vu à l'épicerie, j'ai tout de suite su que je voulais sortir avec vous. Vous êtes mon type d'homme, oui, vraiment.

- Oh, vous exagérez.

- Non, non, c'est vrai. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas arrangé si bien; je l'ai fait pour vous. Car je crois que, déjà, mon cœur vous appartient.

- Oh, je suis confus.

- Ne le soyez pas. Vous avez vu mes cheveux ? C'est pour vous. Et ma belle robe ? C'est pour vous. Je voulais vous plaire.

- Mais vous me plaisez beaucoup, comme vous êtes; tout cela n'était pas nécessaire.

- On dit ça, mais l'apparence est importante pour les hommes. Je suis assez vieille pour le savoir. Donnez-moi votre main, oui, une belle main d'homme. Laissez-moi la palper, la serrer fortement. Oh, il y a du solide là-dedans, de la volonté, de l'avenir tranquille et confortable pour une femme. Et les miennes, vous les aimez ? La peau n'est presque pas ridée, et elle est encore douce.

- Oui, bien douce.

- J'ai tellement besoin qu'elles servent, ces mains de femme; je veux dire, pour un homme, vous me comprenez ?

- Non, pas exactement. Mais cela vous rend un peu mystérieuse, et le mystère est attrayant.

- Je crois que je peux plaire à un homme.

- Je vous l'ai dit, vous me plaisez déjà.

Voilà, dit Hélène, c'est le genre de conversation que nous avons eu. Je me souviens de tout ce qu'il a dit. Je n'invente rien. Il plongeait ses yeux dans les miens, et je voyais qu'il était sincère. Ce n'était pas du babillage, c'était le cœur qui parlait. Que voulez-vous, il est épicière, il n'est pas poète.

Elle regarda Taparín en ajoutant :

- Je ne dis pas cela méchamment, je t'aime comme tu es.

Il sourit sans répondre.

Donc, continua-t-elle, après une heure, j'étais pleinement rassurée. Quant à moi, il me convenait, et le couple pouvait se former. Cependant, je sentais qu'il hésitait. Je lui plaisais, oui, mais il était timide; il n'avait peut-être pas touché une femme depuis des années. Moi aussi, j'étais célibataire depuis longtemps, mais ce n'est pas pareil. Mon cœur à moi est toujours resté très ouvert, très tourné vers l'amour, même si j'étais seule. Je reçois une rente, par rapport à mon mari décédé, alors je n'ai pas à travailler. Je n'ai rien fait, depuis des années, que de soupirer après l'amour. J'ai toujours été prête à rencontrer quelqu'un. Mais lui, non. Alors il fallait que je le prépare, que je le réchauffe lentement. C'est ce que je faisais en lui massant les mains. C'est une question d'énergie, d'énergie spirituelle. Mon amour pour lui, bien que naissant, je le faisais passer dans son âme, dans son cœur, pour que de son côté aussi, son cœur soit ouvert. Je crois qu'il le sentait, même s'il ne comprenait pas bien ce qui se passait. On a commandé à manger, évidemment, mais même en mangeant, c'était la même énergie spirituelle qui allait de moi à lui, de lui à moi. Je sentais de plus en plus qu'il était l'homme de mon avenir. Vous savez, quand l'amour commence, on sent quelque chose, mais c'est encore vague. Vous êtes plus jeunes que moi, mais quand même, je crois que ce sentiment, on peut le ressentir dès qu'on est adulte. La différence avec moi, c'est qu'à mon âge, on le reconnaît immédiatement. On en profite en quelque sorte comme acteur et spectateur à la fois.

- Il me semble alors que c'est moins fort, dit Sophie.

- Mais non, continua Hélène. Je vois ce que tu veux dire, tout est plus fort quand on vit comme un animal, sans se poser de questions. Mais si on a un cœur sensible, on peut ressentir l'amour fortement tout en étant entièrement conscient de ce qui se passe.

- Ma fiancée est une vraie philosophe, dit Taparín en souriant. C'est à cause de tous ces livres de spiritualité qu'elle m'a montrés.

- La spiritualité est importante, mon chéri, dit Hélène. L'amour, surtout, il n'y a que ça qui compte. Oh, comment ai-je pu vivre seule si longtemps ! Maintenant que c'est terminé, je me demande comment j'ai fait. N'est-ce pas un miracle que je ne me sois pas déséchée, comme quelqu'un perdu dans un désert ?

- Peut-être que ton, comment dis-tu ?... ton chakra savait que nous allions nous rencontrer.

- Ce n'est pas cela, dit Hélène. Mais je t'expliquerai plus tard. Cependant, il y a un peu de vrai là-dedans, c'est la providence.

Comme beaucoup de femmes de son âge, ayant connu la messe pendant leur enfance, s'étant plongées dans le nouvel âge ensuite, elle mêlait allègrement providence, chakra, ange, troisième œil, fantômes, Dieu, et tout ce fatras devenait la base d'une religion personnelle, où la véritable idole était simplement l'amour.

- J'ai senti, continua-t-elle, alors que nous commençons le dessert, qu'il m'aimait vraiment. J'avais un gâteau au fromage, et lui de la salade de fruits. C'était très bon, et j'aurais aimé qu'on le savoure ensemble, vraiment ensemble. J'aurais aimé lui donner une fourchetée de mon gâteau, comme on nourrit un enfant. Une fourchetée pour lui, une fourchetée pour moi. J'aurais voulu qu'on se mette vraiment proche l'un de l'autre, et qu'on entrecroise nos bras.

- Bref, tu aurais voulu l'embrasser, dit Sophie.

- Cela aussi, dit Hélène en souriant. Mais il était trop tôt. Parfois, bien qu'il soit plus vieux que moi, c'était comme si c'était moi la plus vieille, et que lui n'avait que vingt ans.

- Je me sens souvent comme un homme de vingt ans, interrompit encore Tamarin, malgré sa résolution d'écouter tout sans intervenir.

- Oui, je sais, dit Hélène. Les hommes se sentent toujours comme s'ils avaient vingt ans; mais ce n'est pas le cas des femmes, tu peux me faire confiance là-dessus.

Ramona se mit presque à rire, et pris une gorgée de jus.

- Quand nous sommes sortis du restaurant...

- Il a tout payé ? interrompit Sophie.

- Oh, tu as de ces questions, parfois, dit Ramona.

- Oui, oui, dit Hélène. Il est vraiment très poli. Il fait tout comme il faut. Donc, quand on est sorti du restaurant, il n'était pas très tard.

- Que faire maintenant ? a-t-il dit sur le trottoir. Où aller ?

- Ne me dit pas que tu l'as invité chez toi ! dit Sophie.

- Et pourquoi pas ? répondit Hélène. Mais non, ce n'est pas ce que j'ai fait. Je lui ai dit : « Allons au sommet de la colline, pas très loin d'ici. L'air est frais, l'âme se délie ». Oui, oui, je l'ai dit comme cela.

- C'est un peu loin, répondit-il.

- Vous travaillez demain ?

- Ce n'est pas cela. Mais enfin, d'accord, allons-y.

Nous voilà donc partis pour la colline. Une heure après, nous étions arrivés. Mais c'était très sombre. La route va jusqu'au sommet, mais en haut, il n'y a plus de lampadaires, il n'y a plus rien, juste la nature. Mais je savais où aller pour être confortable, et avoir une belle vue. Je lui prends la main, et je le guide jusqu'au lieu que je connaissais. On s'est étendus dans l'herbe. On voyait plus bas les lumières d'un village. Le ciel était clair, et il y avait tellement d'étoiles, qu'à certains endroits, il était tout blanc. Ailleurs, c'était des

étoiles parfois petites, parfois plus grosses, et certaines semblaient briller plus que d'habitude. J'étais heureuse, et j'espérais que toute cette nature le dégourdisse – je veux dire qu'il se sente amoureux, et me fasse des confidences.

- Il faut aller vite avec toi, dit Sophie.

- Je ne sais pas. Mais moi, je l'aimais déjà; alors pourquoi attendre et perdre du temps ? Je voulais, en quelque sorte, qu'on se mette d'accord le plus vite possible.

- Pour ça, en général, dit Ramona, la madame invite simplement le monsieur chez elle.

- Oh, dit Hélène, je suis une femme bien élevée. De toute façon, c'est le cœur qui m'intéressait ce soir-là, rien de plus.

Elle regarda tout le monde très sérieusement, puis elle continua à raconter sa première sortie avec Tamarin.

- Nous étions étendus sur le dos, à regarder les étoiles. Puisque l'astrologie m'intéresse, je connais un peu les constellations. Je lui nomme la grande ourse, la petite ourse, et un tas d'autres. Je lui ai dit :

- De quel signe astrologique êtes-vous ?

- Vierge, je crois.

- Vous croyez, vous n'en êtes pas certain ? Ça c'est drôle. Moi, je suis verseau, ascendant cancer, du dernier décan. Si je me souviens bien, verseau et vierge ensemble font un couple très bien assorti.

- Tout est toujours parfait, pour un astrologue, dit Tamarin.

- Non, non, il y a des combinaisons qui sont nettement meilleures que d'autres. Par exemple, ma mère était taureau, et mon père gémeaux; cela faisait un couple orageux. J'aurais préféré, je crois, que mon père soit capricorne. Peut-être cancer, ascendant verseau. C'eût été plus calme.

- Je peux faire semblant d'être autre chose, si cela peut vous faire plaisir, dit Tamarin.

Il était déjà prêt, pour me faire plaisir, à faire un effort. On ne peut pas faire semblant, en astrologie, et de toute façon, notre combinaison était déjà bonne, mais sa suggestion a réchauffé toute mon âme, oui, vraiment. Le ciel, l'air pur, les étoiles, la nature commençaient à ouvrir son cœur. Vous savez, un épicier aussi a un cœur, même un vieux divorcé; il s'agit de le retrouver, parmi tous ces produits sur un étalage, et de le réchauffer, de l'encourager. Son épaule touchait la mienne; je me suis mise de côté, et j'ai mis mon bras sur sa poitrine. Il a tourné la tête de mon côté en souriant.

- Ensemble ? que je lui ai dit.

Il a attendu un peu, puis il a répondu :

- Ensemble.

Ensuite, il a pris ma main dans une des siennes. Voilà, c'était fait, nous étions un couple

- Pour aller si vite, dit Sophie, c'est que Tamarin était vraiment fait pour toi.

- Et toi avec Christian ? dit Ramona. Tu l'as aimé dès la première seconde.

- Ce n'est pas pareil.

Elle allait ajouter : « il est jeune et beau », mais elle se retint.

- Continuez, Hélène, dit Ramona. C'est beau de voir que vous avez rencontré quelqu'un pour vous.

Ramona se disait : « qui l'eût cru », mais elle garda sa remarque pour elle-même. Tout le monde, comme d'habitude, disaient certaines choses, et en cachaient d'autres; mais pour eux, c'était uniquement dans l'intérêt de l'amitié.

- Et comment a-t-il proposé ? demanda Sophie en se trémoussant un peu sur place.

- Oh, répondit Hélène, il a été parfait. Oui, vraiment. Il est venu chez moi ce matin...
- J'ai pris une journée de congé pour cela, interrompit Taparín.
- Oui, donc, continua Hélène, il est venu. Il avait un air nerveux, ce qui est normal, je suppose. Dès qu'il a été au salon, il s'est agenouillé devant moi, et il a sorti une petite boîte de la poche de sa chemise.
- Oh, qu'il est romantique, dit Sophie.
- Il a ouvert la boîte, et il m'a dit : « J'espère que ce n'est pas trop tôt, mais puisque nous sommes faits pour vivre ensemble, voulez-vous m'épouser ? » Évidemment, j'ai tout de suite accepté. Dans la boîte, il y avait une belle bague, très grosse. Tenez, je la porte en ce moment.

Hélène leva une main, et laissa voir une bague au goût bizarre, moitié fleur, moitié bijou, avec une énorme pierre précieuse, de couleur rose, qui de toute évidence était fautive; elle devait sans doute imiter le diamant rose, et aurait coûté plus chère que toute l'épicerie de monsieur Taparín, si elle avait été véritable. Cependant, si la pierre était fautive, l'amour de Taparín, lui, était authentique.

- Oh, je ne me lasse pas de la regarder, dit Hélène. J'aurais choisi exactement la même, je crois, si Taparín m'avait amené à la bijouterie pour choisir.
- Oui, mais nous avons les mêmes goûts, dit Taparín.
- C'est vrai, et c'est normal, pour un couple vierge - verseau, dit Hélène.
- C'est le destin, plus que les étoiles, d'après moi, dit Taparín.
- C'est la même chose, mon chéri, dit Hélène. Les étoiles sont le destin, ou plus exactement les bornes du destin. Elles nous renseignent sur tout. Mais je sais que tu n'y crois pas beaucoup. C'est peut-être la seule différence entre nous.
- Il y a aussi une différence anatomique, dit-il en souriant, prouvant ainsi que malgré sa qualité d'épicier, il savait avoir de l'humour.

On rit un peu de la première blague du fiancé d'Hélène, et tous le trouvèrent fort sympathique, à sa façon.

- Vous êtes donc fiancés depuis ce matin seulement ? dit Sophie.
- Oui, ce matin même. Voilà pourquoi je suis venue; je ne pouvais plus attendre.
- Et nous, dit Sophie, ce fut aussi ce matin même.
- Ah ! dit Hélène en joignant les mains, c'est notre longue amitié qui réunit nos destins. Il en est toujours ainsi, quand une énergie positive rassemble plusieurs personnes. Les bonheurs et les malheurs arrivent à tout le monde simultanément.

Sophie fut subitement attendrie. Elle se leva en disant :

- Hélène, tu es presque une tante. Permits que je te fasse la bise, pour te féliciter.
- Et moi de même, Sophie, puisque tu es aussi fiancée.

Les deux femmes se levèrent et se firent la bise.

- Et vous, Taparín, dit Sophie. Vous êtes maintenant presque mon oncle.
- Si vous voulez, dit-il en se levant.

Ils se firent la bise aussi. Ramona regardait ces effusions avec tendresse. Elle se lava aussi, et les embrassades recommencèrent. Pourquoi faut-il absolument des événements exceptionnels pour que les hommes se montrent doux et amicaux ? C'est un peu comme Noël, journée pendant laquelle tout le monde est heureux de se faire des cadeaux, et plus heureux, très souvent, d'en donner que d'en recevoir; et pourtant les autres jours, beaucoup de ces mêmes gens sont égoïstes et méfiants. Inconstance de l'humanité. Quand tous se rassirent, il semblait qu'une nouvelle vie commençait. Ils avaient tous un sourire

béat, le sourire des gens persuadés que tout va bien, que l'avenir sera encore meilleur, et qu'ils n'ont pas besoin d'une raison précise pour être heureux. Tous, oui, sauf Ramona. Elle souriait pour les autres, et son sourire à elle n'était pas exactement béat. Le chat finalement se décida à venir. Il sauta sur les genoux d'Hélène, puis sur ceux de Taparin. Il semblait fort excité.

- Il sent le poisson séché, dit-il. Il y a eu un gros arrivage cet après-midi. Ces animaux-là ont l'odorat délicat. L'odeur est sûrement dans mon corps.

Pendant qu'une immense tendresse remplissait le salon de Ramona, Damien approchait de la maison. Il stationna enfin sa voiture derrière celle de Christian.

- Ah, se dit-il, il est ici.

Il alla sonner à la porte. Encore une fois, c'est Sophie qui ouvrit.

- Sophie, dit-il, Ramona est-elle là ? Il faut absolument que je la voie.

- Mais oui, dit Sophie gentiment, avant d'ouvrir la porte toute grande.

Si plus tôt elle avait pu être fâchée contre lui, parce qu'il avait essayé de la séparer de Christian, sa colère s'était très vite volatilisée. Pour elle, il s'était pleinement racheté, et le plus important était qu'elle soit revenue avec son amant. Son caractère doux ignorait entièrement la rancune. Si quelqu'un avait pu lui expliquer ce sentiment, elle en aurait conclu qu'il ne sert à rien, et qu'il faut éviter de l'avoir. Elle accueillit donc Damien sans aucune inimitié, comme s'il avait toujours été avec elle le meilleur ami du monde.

Damien entra, et se rendit immédiatement au salon, suivi de Sophie qui resta debout à côté de lui. Il y vit son ami, et le couple un peu âgé qu'il n'avait jamais rencontré.

- Christian, commença-t-il, je vois que tout est accommodé entre toi et Sophie.

- Oui, dit Christian avec un peu de sécheresse feinte.

Christian n'était pas non plus une personne rancunière, mais contrairement à sa fiancée, il ne pouvait oublier aussi facilement le tort que lui avait causé son ami. Il avait besoin d'être flatté un peu dans le sens du poil.

- Nous sommes fiancés, dit Sophie en souriant, comme pour détruire en un instant toute inimitié entre les deux hommes.

- Mais c'est merveilleux, dit Damien avec un air de complète sincérité. Encore une fois, pardonnez-moi si j'ai un peu retardé ce bon moment.

Sophie lui donna immédiatement une bise, pendant que Christian restait assis, en faisant faire à son visage un nombre impressionnant de contorsions, qui toutes signifiaient qu'il hésitait encore à pardonner son ami si rapidement. Cependant Damien restait debout, plus ou moins devant lui, à le regarder avec son sourire habituel, rempli de confiance en soi et d'amitié. Il semblait lui dire : « Je sais bien que tu me pardonneras, pourquoi tant de chipotages ? » Finalement, vaincu par cette volonté magnétique de son ami, et par les droits d'une longue amitié, il se lava, et serra la main à son ami. Il était sincère; la querelle, à peine commencée, était complètement éteinte. Cette question réglée, Damien se retourna vers les inconnus. Il savait parfaitement que Ramona était juste là, et le regardait, mais il voulait, en quelque sorte, la réserver pour la fin, après avoir accompli les politesses d'usage.

- Je crois, dit-il, que personne ne nous a présenté.

- Oh, intervint Sophie, c'est Hélène, notre voisine, et Taparin, son fiancé. Elle vient de nous apprendre à l'instant même qu'ils sont fiancés.

- Mais c'est une très bonne nouvelle, dit-il. Appelez-moi Damien, et considérez-moi comme un ami.

Charmée autant qu'elle pouvait l'être par l'entregent et la beauté de Damien, Hélène ne put s'empêcher de sourire comme une petite fille, et de regarder ensuite Ramona, comme pour lui dire : « c'est lui, l'homme dont tu n'es pas certaine de vouloir ? » Il serra chaleureusement la main à Tamarin, et écarta les bras pour enlacer amicalement la nouvelle fiancée. Celle-ci se laissa enlacer avec un bonheur immense. Le couple, qui s'était levé, se rassit alors, heureux de toutes ces preuves d'amitié, le jour même où ils déclaraient à quelqu'un, pour la première fois, leur nouvel état, en quelque sorte, matrimonial. Toutes les politesses requises ayant été enfin accomplies, Damien sembla enfin voir Ramona. Il se tourna vers elle, et la regarda assez tendrement pour effacer en un instant les quelques secondes précédentes, pendant lesquelles il ne s'était pas occupé d'elle. Cette constante preuve d'amour, suivant une fausse indifférence, semblait être le caractère particulier de leur relation. Ramona faisait exactement la même chose avec Damien. Était-ce le résultat de leur personnalité indépendante ? Toujours est-il que les deux, en quelque sorte séparément, s'y étaient habitués, et avaient accepté qu'il en serait toujours ainsi. La liberté et l'amour danseraient ensemble dans leur cœur, chacun décidant indépendamment à son tour, sans pour autant renier l'autre. Les âmes fortes savent aussi aimer, elles ont aussi besoin d'amour, et c'est souvent ainsi qu'elles aiment. En regardant le visage de cet homme, elle vit enfin que Damien était son alter ego. Cependant, elle aussi avait besoin d'être un peu amadouée, après ce qu'il avait fait à son amie.

- Ramona, dit-il, je sais bien que vous m'en voulez encore pour ce que j'ai fait, mais pardonnez-moi. Je n'ai pas l'habitude d'admettre mes erreurs, tout simplement parce que j'en fais rarement, ou plus exactement, je n'en fait jamais. Cependant, j'en ai fait une cette fois, et j'essaie maintenant de m'humilier afin de demander pardon. Les deux intéressés, Sophie et Christian, m'ont déjà pardonné; vous n'avez pas le droit de m'en vouloir encore plus qu'eux.

Ramona leva les yeux vers le plafond, en se disant : « parce qu'il ne fait jamais d'erreurs, dit-il. Ah, cet homme ! » Cependant, elle luttait pour ne pas sourire. Il lui semblait alors qu'être la femme d'un tel homme n'était plus un défaut, mais une chance. Oui, une chance, même si d'autres personnes devaient le croire prétentieux et même autoritaire. Ne croyait-on pas souvent qu'elle, Ramona, était prétentieuse et autoritaire ? Elle savait maintenant tout ce qu'il valait. Mais son cœur de femme, cœur capricieux, demandait qu'il s'abaisse pour elle un peu plus. Elle se sentait alors comme une nouvelle Carmen. Son amant ne s'abaîsserait pas tous les jours, et elle voulait profiter un peu de l'occasion. En effet, ce genre d'occasion ne se représenterait pas souvent, avec un homme qui apparemment ne faisait jamais d'erreurs. Ainsi était le cœur de Ramona. Elle n'avait certes pas la candeur de sa sœur, mais à sa façon, elle aimait.

Mais Damien dit alors :

- Excusez-moi, j'ai oublié quelque chose.

Il sortit d'un pas rapide, et alla chercher un objet sur la banquette arrière de sa voiture. Il revint avec un bouquet énorme, composé de plusieurs fleurs différentes, mais où primaient les roses.

- C'est pour vous, dit-il à Ramona, non pas avec les gestes gauches du jeune amoureux, mais avec une assurance, un charme, un décontracté à la fois sincères et mâles; à tel point que Ramona eut beaucoup de difficulté cette fois à conserver son air un peu sévère. Il n'était pas encore temps pour elle de se rendre – mais Damien venait de faire un grand

pas en avant. La fin de la course était en vu, le dernier saut était proche, il n'était plus question de semaines ou de jours, mais de minutes. Oui, toutes les femmes sentent quand le « oui » approche, mais certaines d'entre elles veulent faire durer le suspens, et profiter le plus longtemps possible de cette douce tension, de cette appréhension délicate de l'amour, qui parfois sont plus agréables encore que l'amour lui-même. Elle prit le bouquet, huma le parfum suave des fleurs, et sentit sa tête tourner un peu, et sa volonté fléchir. On pouvait dire n'importe quoi sur Damien, il était certain qu'il connaissait les femmes.

- Ramona, dit-il enfin, je vous aime. Oui, j'ai trop attendu pour le dire. Je sais que vous le sentiez, vous le saviez, mais je crois aussi que cette connaissance implicite n'est jamais suffisante, pour une femme; le silence dans un homme est la marque de l'hésitation, ou pire encore. Peut-être que j'attendais moi aussi que vous prouviez votre amour, j'attendais un signe, une preuve, mais c'était à moi de prouver, à moi de parler le premier. Vous sembliez si heureuse dans votre solitude, si satisfaite de votre célibat, si loin de vouloir vivre avec un homme, que je n'osais croire de pouvoir vous garder. J'avais déjà réussi à vous attirer à moi, à rompre au moins un certain temps la promesse de solitude que vous sembliez vous être faite, mais cela signifiait-il que vous étiez prête à vivre avec moi, à abandonner vos habitudes de parfaite indépendance ? Je n'en étais pas certain. Étais-je au moins certain de mon amour ? Qui peut l'être, quand il commence, et quand il faut peser dans la balance tous les risques qu'il y a dans un choix définitif ? Cependant, je ne suis plus un tout jeune homme, je connais la vie, je me connais moi-même; je savais que je ne trouverais jamais une femme plus magnifique que vous, plus digne de mon amour que vous.

Damien débitait sa déclaration avec un calme désarmant, nullement gêné par les spectateurs de cette scène; il vivait probablement un moment très important dans sa vie, un moment très intime, mais étaler son amour devant d'autres, ce n'était pour lui qu'une preuve de plus de sa sincérité. Sophie et Hélène le regardaient avec un air attendri, Christian et Taparín conservaient leur sérieux. Le chat dormait sur un fauteuil. Ramona tenait encore le bouquet, et Damien s'interrompit lui-même pour dire :

- Mais il faut un vase pour ce bouquet.

- Ah oui, je suis dans la lune, dit Sophie, avant de courir à la cuisine.

Elle en revint, non pas avec un vase, mais avec un grand verre, le genre d'objet de cuisine que l'on achète parce que c'est beau, mais qu'on n'utilise ensuite jamais. Il était en effet trop gros, comme verre, mais il fut parfait pour tenir le bouquet. Déposés sur la table basse, ces fleurs apportaient une note festive et fort appropriée au milieu de tous ces fiancés.

- Je vous demande donc, continua Damien, et très officiellement, si vous m'aimez.

Ramona ne dit rien, mais ne semblait pas fâchée de sa déclaration.

- Je vous l'ai dit, continua Damien, le silence ne contente pas toujours les amoureux. Le dicton « qui ne dit mot consent » est vrai, sauf en amour. Hésitez-vous encore à admettre que vous m'aimez, ou hésitez-vous à m'aimez ? J'aimerais au moins savoir lequel des deux me concerne. Quant à moi, je peux vous le dire encore : je vous aime. Chez moi, l'hésitation ou la gêne serait déplacée, une fois un choix bien établi. Je vous connais depuis plusieurs mois; nous nous sommes embrassés, sans jamais aller plus loin. Je sais que vous êtes parfaite pour moi. J'ai beaucoup d'argent, je ne crois pas être un vieillard infirme, qu'est-ce qui vous arrête ? Si j'ai attendu un peu, ce n'était pas à cause de mon

cœur, mais à cause du vôtre. Êtes-vous prête à renoncer à votre célibat ? Je ne peux répondre à cette question pour vous.

- Ce que vous avez fait à ma sœur... commença Ramona.

Mais Damien fronça les sourcils, et lui dit :

- Fallacieux prétexte, puisque tout est arrangé. Vous fuyez encore devant l'obligation de choisir. Mais vous ne pouvez pas fuir éternellement. Ce matin, devant vous, l'objet de ce choix attend votre décision; c'est oui, ou c'est non. Vous dites que vous m'aimez, comme je vous aime, ou vous ne le dites pas. Vous avez fait bien attention, jusqu'à date, d'éviter de le dire. Vous auriez cru vous compromettre en le disant, vous auriez cru choisir.

- Mais vous, vous avez aussi évité de le dire.

- C'est vrai, mais ce n'était pas la même chose. Je n'ai jamais eu peur de vivre en couple. J'attendais seulement un signe de vous.

- J'attendais peut-être la même chose.

- Vous n'attendez plus rien, car mon amour, je viens de le déclarer.

Cette logique implacable fit trembler Ramona. Ce jeu inutile d'arguments et de contre-arguments, si commun aux amoureux, commençait à être insoutenable à Hélène et à Sophie.

- Mais alors, tu l'aimes, oui ou non ? s'exclama Sophie.

Cette indépendance, que Ramona ne pouvait séparer du célibat, elle y avait toujours tenu, comme un avaro tiens à son or. Et pourtant, elle sentait cet or, ce lourd lingot, glisser au creux de sa main. Oui, elle allait bientôt le laisser tomber, dire adieu à cette indépendance farouche; elle sentait qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant elle, mais était-ce un paradis ? Elle n'osait y croire. Elle se sentait comme au bord d'un précipice. Une force mystérieuse la poussait, et elle allait bientôt être obligée de bondir dans le vide, dans l'inconnu. Elle regarda Damien, puis ses amis et sa sœur, puis elle observa bien Damien encore une fois. Elle crut le voir illuminé alors d'amour et de bonnes intentions. Ce qu'elle avait cru être, depuis longtemps, un précipice, se volatilisa subitement, et fut remplacé par un pré rempli d'herbes scintillantes et de fleurs dorées. Il n'y avait jamais eu de précipice, c'était une illusion, créée par sa peur. De petites larmes coulaient lentement du coin de ses yeux, jusqu'au bas de ses joues. Sophie se mordit les doigts, ce qui chez elle était un signe d'attendrissement extrême, et Hélène pencha la tête en souriant, et en saisissant la main de Tamarin, avant de la comprimer comme une machine hydraulique – ce qui aurait énormément déplu au fiancé, s'il n'avait pas eu les mains très solides, comme tout bon épicier.

- C'est vrai, dit enfin Ramona, je vous aime. Je n'osais pas le dire, et je vois que vous comprenez parfaitement pourquoi. Je croyais que l'admettre, c'était m'abandonner moi-même, c'était me mettre à nu devant vous, en vous donnant tous les droits. Mais je vois que votre cœur est sincère. J'avais toujours cru que les hommes beaux et forts ne pouvaient être que égoïstes et hypocrites. Je suis prête maintenant à changer, à jeter mon célibat aux orties, et brûler la robe de la solitude, pour enfiler celle de l'amoureuse. Car c'est vrai, je suis amoureuse. Vous ne le saviez probablement pas, car je suppose que votre voisin, qui est assez grognon, ne vous a rien dit, mais hier soir, assez tard, je suis allée chez vous. J'y suis allée car j'avais peur de vous perdre, et je vous l'ai dit alors, pour la première fois, à quel point je tenais à vous. Cependant, vous étiez absent, et vous n'avez rien entendu. Cette fois vous êtes devant moi, et je le redis : je vous aime, oui,

c'est vrai. Je tremble encore de me tromper, mais c'est malgré moi; je sais que c'est une sottise. Damien, serrez-moi fort !

Elle se jeta dans les bras de Damien, comme si son petit discours l'avait déjà épuisée. Mais il est vrai que son cœur n'avait pas encore l'habitude des épanchements. L'amour, comme tous les sentiments, peut se perfectionner, ralentir, végéter, s'épanouir, s'envoler. Elle avait besoin de se faire à cette nouvelle existence, dans laquelle elle ne serait plus seulement une patronne et une sœur, mais aussi une maîtresse.

- Trois nouveaux couples, le même jour, dit Hélène. Oh, ce quartier a des énergies positives, c'est certain.

Damien et Ramona s'embrassèrent tendrement, puis l'heureux élu du cœur de Ramona, continua :

- Notre amour est enfin officiel, et je dirais, normal. Plus de cachotteries, plus d'incertitudes, nous nous verrons tous les jours avec un bonheur qui ira grandissant. Ramona, tu as fait le grand pas, et je te promets que tu ne le regretteras pas. Cependant, il te reste un dernier pas à faire. Tu es enfin sur le bon chemin, la petite porte de jardin est au bout, qui donne sur le bonheur, le bonheur simple. Vois-tu de quel bonheur je veux parler ?

Ramona le regarda avec un air interrogateur.

- Le bonheur ultime, car il ne peut y en avoir un plus essentiel ou plus important. Il s'agit évidemment du bonheur conjugal.

Ramona ouvrit de gros yeux.

- Ma chérie, mon amour, dit-il, veux-tu m'épouser ?

- Oh, c'est parfait, dit Hélène.

- Taisez-vous, marmonna Sophie.

Ramona avait alors des yeux limpides, où se mêlait à nouveau les flammes d'un volcan à la beauté d'un cœur endormi mais encore tendre, et qui se réveille. Car en effet cette demande en mariage semblait avoir réveillé autant son ardeur que sa tendresse – telle était cette femme. Elle sourit d'un air plus triomphant que candide, et fit entendre un éclatant « oui ». Les deux amoureux s'enlacèrent, et Ramona se tourna ensuite vers sa sœur avec toute l'assurance d'une femme déjà mariée. Sophie enlaça alors sa sœur à son tour. Mais Damien n'avait pas encore offert de bijou à Ramona. Il avait proposé debout, en homme sérieux, et un observateur adroit, ou cynique, aurait peut-être remarqué que ce manque de soumission, en évitant de s'agenouiller, n'était sans doute pas l'effet du hasard. Cependant, en homme parfaitement droit et franc, il avait simplement oublié de se plier à cette partie du rituel. Il sortit donc d'une poche de son pantalon une petite boîte, et l'ouvrit devant Ramona émerveillée. Une bague magnifique, au style pur et simple, jetait l'éclat d'un diamant véritable.

- Vous faites tout à l'envers, dit doucement Hélène. Il fallait se mettre à genou avec la boîte.

- Je n'ai pas l'expérience, dit Damien. Je propose pour la première fois de ma vie, et aussi la dernière.

- Je ne me plains pas, dit Ramona en souriant. Je ne suis pas non plus la plus chaude partisane de ce cirque.

- Oh, dit Sophie, tu recommences.

- Ne t'inquiète pas, dit-elle à sa sœur, je ne suis pas contre le mariage, comme tu vois. Damien prit délicatement la main de sa fiancée, et enfila la bague sur un de ses doigts.

- Une vraie bague de princesse, dit Sophie.
 - Elle a dû coûter cher, dit Taparin.
 - L'amour n'a pas de prix, dit Damien.
 - Non, mais les bijoux en ont, marmonna H en souriant légèrement.
- Cependant Hélène regardait sa propre bague, et la trouvait encore très jolie.
- C'est une journée que je n'oublierai pas, dit Hélène.
 - Moi non plus, dit Ramona. Le premier jour d'une vie complètement différente.
 - Damien, demanda Hélène comme une vieille amie, quand croyez-vous vous marier ?
 - Oh, je ne sais pas, répondit-il. Cependant, je crois qu'il est inutile de faire comme certains couples, qui se fiancent un jour, et se marient des années plus tard.
 - Mais c'est pourtant logique, dit Taparin. C'était souvent ainsi dans le passé, et c'était l'équivalent d'être des amoureux, ou si vous voulez, un couple composé d'un petit ami et d'une petite amie. Les deux personnes, comme aujourd'hui, avaient le temps de se connaître, puis ils se mariaient.
 - Oui, dit Hélène, mais c'était quand même une promesse de mariage.
 - C'est vrai, mais c'était une façon d'être sérieux. Cette promesse pouvait être retirée s'il y avait une bonne raison de le faire.
 - Je suis d'accord avec vous, dit Damien. Mais je crois que Ramona et moi, nous nous connaissons déjà très bien. Quand l'amour est fort, il devine tout ce qu'il a à savoir, et ce qu'un couple tiède apprend en une année, il l'apprend en un jour.
 - C'est une illusion, dit Taparin.
 - Peut-être, dit Damien, mais mon amour n'est pas une illusion.
 - Et le mien non plus, dit Ramona, en posant une main sur la poitrine de son fiancé.
 - Marions-nous bientôt, dit Damien.
 - C'est ce que j'aimerais faire aussi, dit Hélène et se tournant vers Taparin.
 - Oh, mais ce que je disais, c'était par exactitude historique, car j'aime la vérité, dit Taparin. Je suis prêt à me marier rapidement aussi, si c'est ce que tu veux, ma petite colombe.
- Entendre Hélène être comparée à une colombe fit sourire Sophie, et même Ramona.
- Pourquoi pas dans quelques semaines ? dit Hélène.
 - Si tu veux, dit Taparin, tant que cela ne tombe pas sur une semaine d'inventaire.
 - Oui, dit Damien, quelques semaines, ce serait parfait; juste le temps de tout préparer.
- Il se tourna vers Ramona.
- Veux-tu m'épouser dans quelques semaines ?
 - Oui, dit encore Ramona en souriant, mais cette fois plus doucement que la fois précédente.
 - Pourquoi ne pas tous nous marier le même jour, en même temps, dans la même église ? dit Sophie.
 - Pourquoi pas ! dit Hélène.
 - Oh, Sophie, ce que tu peux dire parfois, fit Ramona.
 - Mais oui, pourquoi pas ! dit Damien en regardant Ramona.
 - Si c'est ce que tu veux, je le veux aussi, dit-elle, et cette nouvelle façon de s'exprimer lui plût énormément.

Elle n'avait plus peur de son amour, elle n'entendait plus des chaînes traîner derrière les couples d'amoureux. Elle se voyait enfin libre et aimante à la fois. Ainsi il fut décidé, à la fin de la soirée, que les trois couples se marieraient le même jour, à l'église Saint-

Eutrope, quelques semaines plus tard. Cette nuit-là, il y eut au moins six personnes, dans la ville de Saintes, qui eurent des rêves bien doux et remplis d'espoir. Qu'est-ce que l'amour, sinon le plus grand pourvoyeur d'espérances au monde ? Dans son petit lit simple, au rez-de-chaussée de la maison contiguë à l'épicerie, Taparin voyait Hélène avec une tendresse presque comique. Lui aussi, n'avait vu du corps de sa fiancée que bien peu de chose – ce qui était peut-être préférable. Cependant, il l'aimait d'un amour si véritable, malgré une absence de passion tout à fait réelle, qu'il ne serait sans doute pas déçu au moment de la lune de miel. Son âme même d'épicier le mettait au-dessus de la déception. Il savait apprécier tous les fruits, les vendus comme les invendus, les verts comme les bien mûrs, et même ceux légèrement passés date. Quant à Hélène, dans sa chambre à la décoration kitch et bizarre, elle voyait Taparin dans un mélange de rêvasseries et d'embellissements. Il était presque chauve, mais il avait de beaux cheveux, là où il en avait; il était un peu sec et aussi terre à terre qu'un carreau de faïence, mais il l'aimait avec force et tendresse, à sa façon; il n'était pas riche, mais il avait une épicerie. Elle mêlait à ses souvenirs de Taparin, et à ses rêves d'un avenir plein de bonheur, des décans et des ascendants, des shakras et des « êtres de lumière », qui dansaient dans son esprit avant de se reposer ensemble, comme sur les images d'enfants et de lions assis paisiblement ensemble que l'on voit sur les dépliants des Témoins de Jéhovas. C'était impossible et simple à la fois. Elle se demandait si elle irait vivre dans la maison près de l'épicerie, ou si lui viendrait s'installer chez elle. Mais Ramona et Sophie partirait sans doute pour vivre dans la maison de leurs maris, alors pourquoi rester ? Elle irait vivre près de l'épicerie. Elle avait vu le petit lit de l'épicier, sans se coucher dedans – dedans, car c'était bien une espèce de boîte – et elle se disait qu'il faudrait acheter un nouveau lit, un lit double, au moins. Elle refaisait ainsi, mentalement, toute la décoration chez Taparin, en y mettant partout son goût kitch et surprenant.

Pour Sophie, c'était différent. Elle ne voulait rien changer de la maison de Christian, pour la simple raison qu'elle ne l'avait jamais vue. Cependant, elle pouvait s'adapter à tout, et ne s'inquiétait de rien; elle ne s'inquiétait certainement pas de décoration. Oh, être la femme d'un tel mari, c'est ce qu'elle se répétait en essayant en vain de s'endormir dans son lit aux draps roses, rempli de coussins et de certains toutous, qu'elle avait choisi ce soir-là expressément pour lui tenir compagnie. L'éléphant à la grande trompe, par exemple, était toujours un bon camarade quand elle était particulièrement triste ou, comme ce soir-là, particulièrement heureuse. Il ne faut pas croire que ces détails n'ont pas d'importance, car ils allaient en grande partie déterminer la couleur, la densité, la texture, en quelque sorte, du mariage à venir. Ces deux amoureux allaient former, à n'en pas douter, un mariage en peluche. Christian, lui, dormait paisiblement, après avoir plus tôt souhaité une bonne nuit à sa fiancée, comme si elle avait été près de lui.

Et Ramona, et Damien ? Il serait indécent de présenter tous les dessous et les détours de leurs rêves. On peut faire remarquer cependant qu'ils furent très semblables, très crus et très ardents.

Quelques semaines plus tard, pendant lesquelles toutes les femmes firent une quantité incalculable de préparatifs, Ramona eut une heureuse surprise à son bureau. Elle qui ne songeait plus qu'à son mariage, fut encore choyée par le destin. Le téléphone sonna, elle répondit. C'était le grand patron lui-même.

- Bonjour, madame St-Albert, ici monsieur Richarau.

- Bonjour, monsieur Richarau.

- Permettez-moi d'être direct. Je vous ai choisi pour remplacer Amédé Menat, qui part très bientôt. Vous serez donc le nouveau patron pour la région.
- Que me vaut cet honneur inattendu ? ne put que bredouiller Ramona.
- C'est votre adjoint, Damien Calbot, qui m'a convaincu. Honnêtement, j'aurais voulu que ce soit lui-même qui remplace monsieur Menat. Il vous en a peut-être parlé ?
- Non, pas du tout.
- Eh bien, il a refusé, et il a fait bien mieux, il a prit votre défense; j'ai fini par me laisser convaincre. Acceptez-vous ?
- Oui, j'accepte, dit Ramona, rayonnante, et je vous remercie mille fois.
- Parfait, nous discuterons des détails plus tard.

Le patron raccrocha, et Ramona en fit autant, avant de taper des mains et de bondir de joie. Elle se précipita ensuite, comme une petite fille dans la maison de son grand-père, jusqu'au bureau de Damien. Elle ne se souciait nullement que d'autres gens la voient faire.

- Oh, Damien, dit-elle après avoir ouvert la porte. Tu es un ange !
- Elle se jeta alors sur lui pour l'embrasser, et il eut à peine le temps de se lever.
- Qu'ai-je donc fait ? demanda-t-il quand ils eurent fini de s'embrasser.
 - Ne fait pas semblant de ne pas savoir.
 - Honnêtement, je ne sais pas. J'ai fait plein de choses dans ma vie, j'ignore laquelle te rend aujourd'hui si heureuse.
 - Monsieur Richarau vient de me téléphoner. Je suis la nouvelle patronne pour la région.
 - Ah, c'est cela. Je ne savais pas ce que Richarau allait décider. C'est une surprise pour moi autant que pour toi. Je suis très heureux pour toi.
 - Ne sois pas modeste, cela ne te va pas. C'est toi qui l'a convaincu.
 - Oh, je lui ai simplement dit que tu t'y connaissais. Je n'ai rien exagéré, j'ai dit que tu étais la meilleure patronne que j'ai jamais eue, c'est tout. Enfin, quelque chose comme cela.

Ramona l'embrassa de nouveau.

- Mais que va-t-il arriver avec toi ? dit-elle. Tu ne seras plus mon adjoint.
- Je serai celui d'un autre patron.
- Pourquoi ne prendrais-tu pas ma place ?
- Ah, oui, peut-être.
- Je te recommanderai !
- Ah, ah, en somme, un échange de bons procédés, comme on dit.
- Exactement. Entre mari et femme, c'est naturel.

Ces badineries d'amoureux plaisaient infiniment à Ramona, qui n'en avait jamais assez. De distante et apparemment sèche, la première fois que Damien l'avait vue, elle s'était métamorphosée en femme tendre et affectueuse, mêlée, car c'était Ramona, d'une amoureuse à la passion brûlante, qui la faisait parfois ressembler à une femme fatale. Elle portait encore des vêtements un peu sévères de patronne de bureau, mais sa jupe était plus courte et plus serrée qu'autrefois, les talons de ses souliers un peu plus hauts, et l'encolure de sa blouse un peu plus profonde. Elle ne marchait plus comme la gardienne d'un goulag, mais comme un mannequin; elle ne disait plus aux employés : « faites-moi le rapport pour demain », mais : « serait-il possible de l'avoir demain ? »; et, chose extraordinaire, elle ne répondait plus jamais brusquement à la réceptionniste, et même, un jour, elle lui avait apporté une boîte de beignes. Ces petits détails la firent beaucoup

aimer de l'usine, et la popularité de Damien augmenta elle aussi énormément, car tout le monde savait qu'il était la cause du changement de Ramona. Il faut peu de chose pour passer de l'ennui au bonheur, et ce peu de chose avait complètement submergé l'usine de matériaux de construction de Saintes. Ramona et Damien, en particulier, n'allaient plus au travail, ils allaient passer du bon temps.

Un matin d'automne, quand il faisait encore chaud, mais que certaines feuilles changeaient de couleur, trois femmes se regardaient dans un miroir, pour s'assurer qu'elles étaient parfaites. Car pour toutes les trois, c'était le jour – s'il devait n'y en avoir qu'un – où il était absolument essentiel qu'elles soient irréprochables.

- Oh, se disait Hélène, l'échancrure de ma robe est peut-être un peu exagérée.

Elle portait une robe faite pour une jeune femme mince, ce qui n'était pas exactement une bonne façon de la décrire elle-même, et cependant le robe lui allait assez bien, sans doute à cause de l'humeur festive et attrayante de la fiancée, qui se reportait sur ses vêtements.

Quant à Sophie, elle avait une robe d'une modestie et d'un style parfaits.

- Tu es une vraie princesse, lui dit Ramona; tu ressembles à Grâce de Monaco.

- Tu crois ?

- Mais oui, quand Christian te verra, il aura honte de ne pas être un roi.

- Oh, qu'est-ce que tu racontes !

Les deux sœurs se miraient dans la grande glace, dans la chambre à coucher de Ramona. Elles tournaient sur elles-mêmes en tenant le pan de leur robe, comme des marquises au commencement d'un bal. La robe de mariée de Ramona avait un je-ne-sais-quoi de très chic; ses manches étaient en dentelle, et la coupe semblait un défi aux modistes, en étant au-dessus de toutes les modes.

- Tu peux mettre mon diadème ? dit Sophie à sa sœur.

- Volontiers, dit Ramona avant de s'exécuter.

Sophie en fit autant pour Ramona, et les deux sœurs furent enfin prêtes.

Dans le salon, leurs parents attendaient. Ceux d'Hélène étaient dans la maison voisine, avec leur fille. Les fiancés étaient déjà à l'église, ainsi que les parents de Damien.

- Oh, dit à son mari la mère de Sophie et de Ramona, pourvu que le mariage se passe bien. Quelle drôle de lubie de se marier toutes ensemble; c'est trois fois plus de risques qu'il y ait une catastrophe.

- Voyons, ma biche, dit le mari, de quelle catastrophe parles-tu ?

- On ne sait jamais. As-tu oublié ce qui est arrivé à tante Gertrude ? Son fiancé a eu une syncope en se rendant à l'église.

- Tu me l'as raconté cent fois. Mais ils se sont mariés quand même.

- Oui, mais quelques jours plus tard. Il a fallu tout recommencer.

- Je crois que les fiancés de nos filles sont jeunes et vigoureux, il n'y a rien à craindre.

- Pourvu que tu aies raison, dit la mère.

Elle se leva, et alla préparer de la tisane dans la cuisine, davantage pour se calmer que parce qu'elle avait soif. Finalement, les deux sœurs se présentèrent au salon.

- Vous êtes si jolies, dit le père avec un air fier et radieux.

La mère revint en tenant deux tasses de tisane.

- Oh, comme vous êtes belles. Cela me rappelle complètement mon mariage, il y a bien des années.

- La robe n'est pas un peu trop chic, trop bon chic bon genre ? demanda Sophie.

- Mais non, dit la mère.
- Et moi ? demanda Ramona.
- Vous êtes toutes les deux parfaites, dit la mère. N'est-ce pas, Adrien ?
- Oui, oui, tout à fait. Allons vite à l'église, on n'attend que nous.

Ils se rendirent à l'église, et arrivèrent en même temps qu'Hélène et ses parents. C'est Damien qui avait tout arrangé, et il avait voulu faire les choses en grand. Le simple et discret mariage qu'avait demandé Sophie, Christian, Hélène et Taparín, s'était transformé en magnificence presque royale. Sur la façade de cette belle église du 16^e siècle, des festons avaient été artistement disposés au-dessus des portes principales, ainsi que plus haut, près des niches renfermant quelques saints du moyen-âge. Un tapis rouge avait été déroulé devant la porte centrale, et des petites filles attendaient de chaque côté, pour applaudir l'arrivée des futurs mariés. Quelques mères, qui les surveillaient en souriant, tenaient un sac de confettis ou de pétales de roses, qui allaient pleuvoir sur les mariés après la cérémonie. À l'intérieur, parents et amis remplissaient l'église. On n'avait pas demandé, comme dans les temps anciens, à des moines ou à des inconnus d'assister au mariage, afin que l'église soit bien pleine. Tous les gens présents connaissaient bel et bien un des fiancés. Cependant, au moins la moitié d'entre eux venaient pour Damien. Même les chanteurs, dans le chœur derrière l'autel, étaient connus de Damien. En effet, parmi les nombreuses qualités inconnues et surprenantes de Damien, il y en avait une peut-être plus incroyable que les autres chez un homme digne d'être modèle dans une agence : il participait à plusieurs associations non lucratives, et même carrément à des œuvres de charité. Il le faisait tout simplement, sans publicité, presque en secret. Ainsi, il avait été chanteur bénévole dans un chœur; non par sentiment religieux, il est vrai, mais parce qu'il aimait chanter. Il ne chantait plus, mais n'avait pas renié cet innocent passe-temps, et pour lui faire plaisir, ses anciens compagnons de chant avaient accepté de chanter à son mariage. Pour aller avec les chanteurs, il y avait aussi des musiciens, que Damien connaissait aussi, sachant lui-même jouer du violon. Damien était un de ses hommes rares, qui ne dévoilent pas le même jour tous leurs talents, et se réservent le plaisir de surprendre leurs amis – ou leur femme –, parfois des mois ou des années après leur première rencontre. Que de surprises étaient en réserve pour Ramona ! Non pas des défauts cachés, des erreurs du passé imparfaitement enterrées, mais des dons merveilleux, qui allaient la charmer, et réveiller son amour, d'année en année. Damien se tenait au centre des trois fiancés, juste au bout de l'allée centrale. Il semblait bien être le grand organisateur de cet événement, et il l'était en effet. Il ne faisait pas trop chaud dans l'église, mais on avait allumé quand même les ventilateurs, pour que les festons et les banderoles qui étaient à l'intérieur s'agitent doucement pendant la cérémonie.

Contrairement à ceux sur la façade extérieure, très bariolés, ceux-ci étaient d'un blanc pur. La cérémonie commença. L'orgue fit vibrer les murs de l'antique monument, les trois fiancées entrèrent au bras de leurs pères. Adrien tenait Sophie à un bras, et Ramona à l'autre; le vieux père de Hélène, bien qu'un peu voûté, tenait fièrement le bras de sa fille. Le chœur chanta et toute l'assistance se sentit en présence de gens extraordinaires, au milieu d'un événement mémorable et solennel, bien qu'en réalité il ne s'agissait que d'un mariage de six personnes bien ordinaires. Même Damien, tout parfait qu'il fut, était un homme comme les autres; il ne dirigeait aucun empire.

Finalement, les fiancées furent associées aux fiancés. Tout le monde attendait la suite. Damien, parfois un peu vain, avait insisté pour avoir un évêque, rien de moins, peut-être

parce qu'il croyait que cette dignité offrait un plus beau costume. Ce fut donc un vieil homme très digne avec un air un peu endormi, ou blasé, qui leva les bras lentement, comme pour prévenir les assistants que les choses sérieuses allaient commencer. Les parents des deux sœurs, ceux de Damien, Christian, Taparín et Héléne étaient assis sur le même banc, les uns à côté des autres, et n'avaient pas été séparés par clans. Comme il arrive très souvent, ils se connaissaient à peine, sauf ceux de Damien et Christian. Il était amusant de voir leurs visages, à la fois heureux du mariage et un peu gênés d'être avec des inconnus devenus subitement si importants pour eux. Aussi se regardaient-ils les uns les autres très rarement, sauf pour la mère de Damien et celle de Christian, qui s'échangeaient des regards attendris. L'évêque fit ce qu'il avait à faire, et quand tous les fiancés eurent promis de rester ensemble, quoi qu'il arrive, bref de faire comme si le divorce n'existait pas, comme si leur promesse était indestructible, il les déclara tous officiellement mariés, et un tonnerre d'applaudissement retentit dans la salle. Sophie avait des larmes, Héléne resplendissait, et Ramona semblait très fière. Ils reprirent le chemin de l'allée, mais cette fois pour sortir de l'église et entrer dans un monde nouveau, celui du mariage, des responsabilités, de la famille. Dès qu'ils furent sur le tapis rouge, les petites filles, qui avaient rapidement quitté leurs bancs avant tout le monde, leur lancèrent des confettis et des pétales de roses, bientôt imitées par toute une foule qui avait devancé les trois couples.

- Houra ! entendit-on plusieurs fois.

Trois carrosses, tirés par des chevaux magnifiques, attendaient au bas des marches. Après y avoir prit place, ils s'éloignèrent lentement de leurs parents et amis. Ils déambulèrent dans la ville pendant quelques temps, puis se rendirent à un banquet où tous les invités s'étaient réunis pour manger et danser. Cependant, ce ne fut qu'un court intermède pour les nouveaux mariés. Bientôt, ils furent de nouveaux dans les carrosses, et cette fois, ils s'éloignèrent de toutes leurs connaissances pour de bons, car la suite demandait qu'ils soient seuls, seuls pour leur nuit de noce, et pour une bonne partie de leur vie. Il n'y avait ni klaxonnement, ni longue procession, car Damien avait voulu que tout soit calme pour eux à la fin du banquet. Il n'y avait que le pas des chevaux, le vent frais de l'automne, et les petites rues tranquilles de Saintes. Après une dernière petite ballade en carrosse, Ramona et Damien iraient en Grèce, Christian et Sophie à Majorque, et Taparín et Héléne à Rome. Trois destinations différentes pour trois couples différents. Héléne avait souhaité que les trois couples passent leur nuit de noce au même endroit, mais Damien s'y était fermement opposé. La nouvelle vie de nos six braves gens pouvait enfin commencer.

Ramona, heureuse de serrer près d'elle un homme qu'elle aimait, ne pouvait s'empêcher – tel était son caractère – de songer un peu philosophiquement à sa vie future.

Contrairement à sa sœur, elle ne voyait dans cet avenir ni enfants, ni chambre à décorer – bien qu'il y aurait sans doute tout cela –, elle ne voyait qu'elle, et lui, comme deux alpinistes au sommet d'une montagne. Elle croyait alors être seule au monde avec lui.

- Oui, se dit-elle, je viens de joindre ma solitude à celle d'un autre. Nous sommes maintenant deux, à avancer à tâtons dans un monde illogique et mystérieux. Je suis encore seule, et en même temps je ne le suis plus. Il me soutiendra parfois, et parfois c'est moi qui le soutiendrai. Puisse la providence faire en sorte, quoi qu'il arrive, que nous nous aimions toujours. Si cela pouvait être, alors tout le reste sera facile. Je sais que moi, si mon amour fut lent à germer, lent à pousser, comme ces plantes dont on s'occupe avec

attention, sans remarquer pourtant le moindre progrès, je le sens maintenant d'une force inébranlable; peut-être que je l'aime plus qu'il ne m'aime, se cela est possible.

Ramona serrait donc la main de Damien et regardait, mi joyeusement, mi mélancoliquement, les beaux arbres de l'automne et les pelouses parsemées de feuilles mortes.

- J'ai cru que ce moment n'arriverait jamais, Ramona, dit Damien.

- Quant à moi, je ne me posais pas la question, répondit Ramona.

- Oui, je sais, vous obéissez au destin.

- Exactement.

- Moi, je le provoque, ou du moins, j'essaie. C'est normal.

Damien lui serra la main un peu plus fort.

- Cependant, dit-il, il a fallu que je sois bien patient.

- Ne dit-on pas que les meilleures choses arrivent à ceux qui savent attendre ?

Damien se contenta de sourire, avant de donner une bise à Ramona. Et cette bise, pourtant si chaste, jeta la jeune mariée dans une rêverie complètement différente. Ses yeux s'enflammèrent peu à peu. Ramona, comme un jeune animal, passait d'une volonté à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Damien lui-même, qui avait vu derrière le voile de la patronne sévère et morne, ne savait pas encore à quel point sa femme était changeante et imprévisible. Elle aussi lui réservait bien des surprises, certaines d'entre elles suaves, d'autres plus terre à terre, mais presque toutes agréables. Elle posa subitement alors sa bouche sur les lèvres de Damien, comme si celles-ci étaient en feu, et que seul un baiser pouvait éteindre l'incendie.

- Oh, oh ! s'écria Sophie qui suivait derrière; mais attendez un peu jusqu'à cette nuit.

Elle se mit à rire alors avec Christian, pendant que Damien et sa sœur s'embrassaient passionnément.

- Je crois, dit Christian très tranquillement, que le mieux à faire est de les imiter.

Il se jeta alors lui aussi sur la bouche de sa jeune épouse. Quand Taparín et Hélène virent ce qui se passait devant eux, ils penchèrent la tête comme pour dire : « Oh, la jeunesse », puis Hélène se tourna vers Taparín, et lui dit :

- Tu m'aimes donc bien fort ?

- Oui, certainement.

- Alors prouve-le.

Il l'embrassa alors, un peu gauchement, mais au grand contentement d'Hélène.

On pourrait croire que la meilleure saison pour se marier est le printemps, quand la nature renaît, que tout est neuf; ainsi la nature et le mariage se confondent, et c'est de bon augure. Mais l'amour de ces six personnes était assez fort pour réchauffer l'automne lui-même. Avec un peu d'effort, ils auraient pu arrêter la chute des feuilles; oui, la sève même des arbres serait remontée dans les troncs, les nuits auraient cessées d'être de plus en plus froides, et l'hiver ne serait jamais venu. Mais justement, ils aimaient, et tout leur amour était pour une seule personne, et pour rien d'autre. La nature allait devoir se passer d'eux. Il est intéressant de noter que si Ramona, Sophie et Hélène aimaient toutes fort différemment, elles aimaient avec la même sincérité. Le cœur de Ramona avait été long à s'enflammer, mais il brûlait maintenant d'un amour inextinguible. La sagesse populaire veut qu'un feu de paille soit fort, mais court. L'amour de Ramona ne serait pas un feu de paille; il serait fort, mais éternel.

Nous ne dirons pas ce qui arriva aux deux autres couples, leur amour simple fut une garantie de stabilité. Cependant, en ce qui concerne Ramona, certains observateurs d'un tempérament soucieux ou incrédule pourraient s'inquiéter. Ce serait une erreur. Les prédictions de monsieur Monat se trouvèrent complètement fausses. Ramona était faite pour l'amour, et pour vivre en couple, comme n'importe quelle autre femme. Elle s'installa chez Damien. Elle n'eut pas sa propre chambre, sa propre salle de bain, sa propre télévision, comme dans certains couples, où l'homme et la femme vivent à la fois ensemble et séparément. Non, ils furent bien chacun la moitié d'un nouveau tout. Sa chambre devint leur chambre, et ainsi du reste. Même le chat de Ramona vint habiter chez Damien. Au début, il eut bien de la difficulté à rencontrer celui de Damien. Il faut savoir que le chat de Ramona était un mâle, et celui de Damien une femelle, assez farouche et peu habituée à partager quoi que ce soit. Elle commença par surveiller les moments où le nouveau chat n'était pas dans la cuisine, de façon à pouvoir aller manger dans son bol en toute solitude. L'odeur même du nouveau chat semblait l'incommoder. Et puis elle s'habitua à le voir, ce qui était inévitable, mais tâcha de rester loin de lui. Enfin, elle se fit à sa présence, et pour finir, elle était toujours avec lui. Ainsi sont certaines personnes qu'il faut amadouer, et apprivoiser comme un animal. Sans vouloir percer la vie privée de Damien et Ramona, et être accusé d'indiscrétion, nous pouvons ajouter qu'ils eurent des enfants. Nous pouvons même ajouter qu'ils s'en occupèrent d'une façon exemplaire, digne de leurs ancêtres, leur trouvant même un métier, et ce que les notaires appellent « un conjoint ». Ils voulurent ainsi donner à leurs enfants absolument tout ce qui est nécessaire dans la vie. Qu'ils le firent prouvent aussi qu'ils restèrent ensemble jusqu'au bout. L'amour de Ramona ne s'éteignit jamais, non plus que celui de Damien. La fidélité de Ramona était acquise, car son cœur n'était que pour Damien; il était déjà beau qu'il se soit enflammé pour lui, il ne risquait pas de s'enflammer pour un autre. Cependant Damien, lui, eut de nombreuses occasions de mettre de la diversité dans sa vie amoureuse. En profita-t-il ? Ce serait mentir que d'affirmer qu'il ne fut pas tenté, surtout pour une jeune blonde, assez petite, et au corps incroyablement alléchant, qui vint remplacer madame Patissat, la secrétaire, lorsque celle-ci fut malade pendant quelques semaines. Cependant, il n'arriva absolument rien, hors quelques beaux sourires, pleins de promesses jamais tenues. En effet, Damien aimait trop Ramona. Il aimait son caractère, si original soit-il, il aimait son corps, mûr et jeune à la fois, si tentant et si agréable, surtout quand Ramona y mettait du sien, ce qu'elle faisait la plupart du temps, n'ayant pas en amour un tempérament tiède. En un sens, il était parfaitement contenté, satisfait, rassasié, et un homme qui n'a plus faim ne veut pas manger. Leurs enfants auraient le bonheur, de plus en plus rare, de voir leurs parents non seulement ensemble jusqu'à la fin, mais toujours calmes et heureux, sans les chicanes inutiles et les jeux malsains des faux amoureux. L'amour commence, on ne sait jamais au début où il ira, malgré sa sincérité; parfois il ne va nulle part, parfois il avance assez loin, mais les circonstances, l'ennui, le travail, les rencontres, l'argent, ou simplement la bêtise, le repousse, et il se croit obligé d'arrêter. Parfois, il continue, et continuerait certainement mille ans, si les hommes pouvaient vivre aussi longtemps. Damien, avec son cœur d'homme fait, ayant beaucoup vu et peut-être beaucoup aimé; Ramona, avec son cœur un peu méfiant mais tout prêt à aimer, étaient faits l'un pour l'autre, malgré les apparences.

Leurs enfants étaient déjà assez vieux, lorsque Ramona, assise dans un fauteuil du salon, toujours dans la jolie maison de Damien, dont certains meubles cependant avaient changé, dit à Damien, lui aussi dans un fauteuil :

- Te souviens-tu quand nous sommes allés au gala ?

- Lequel, ma chérie ?

- Mais le premier, quand nous n'étions pas encore mariés. Pour moi, c'est le seul qui compte.

- Oui, oui, je vois.

- Nous avons dansé, et je crois qu'ensuite j'étais un peu ivre. Mais je n'étais pas ivre quand nous avons dansé. Eh bien, je me souviens encore de tout. Je t'aimais alors avec une passion que je n'avais jamais ressentie. Une autre que moi ce serait laissée aller, c'est certain; mais moi j'ai gardé cette passion en moi, comme un trésor.

- Tu l'as cachée.

- Oui, peut-être à moi-même aussi, un peu plus tard. Mais sur le moment, je la ressentais très bien.

- Oui, c'est un mystère des femmes comme toi.

- Je ne sais pas pour les autres, mais c'était ainsi pour moi. Je te remercie souvent, dans mon for intérieur, d'avoir insisté, sinon je serais peut-être aujourd'hui une vieille fille, et je jouerais aux cartes toute seule.

- Ha ha, avec ton tempérament, ce serait drôle à voir.

- Ce serait plutôt triste.

Elle leva les épaules, comme pour se réchauffer d'un froid qui n'existait pas, puis se leva et s'approcha de Damien. Elle s'assit sur ses genoux, comme si elle était encore une écolière, et posa sa tête sur une des ses épaules. Damien passa ses bras autour de sa taille. Les deux ne disaient rien, chacun sachant que l'autre, tout comme lui-même, se rappelait les mêmes souvenirs, et qu'il ne fallait pas par des paroles briser une si douce rêverie.

Fin